

NOUVELLES

EN BAS

ÉRIC GENVRÉ



HYPALLAGE
EDITIONS

© Hypallage Editions – Éric Genvré – 2020

En bas

ISBN : 978-2-37107-163-6

www.hypallage.fr

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En bas

Éric Genvré

En bas

nouvelles

Hypallage Editions

«Au reste, il n'y a d'intéressants à connaître que les saints,
les scélérats et les fous; ce sont les seuls dont la conversation
puisse valoir. Les personnes de bon sens sont forcément nulles
puisqu'elles rabâchent l'éternelle antienne de l'ennuyeuse vie;
elles sont la foule, et elles m'embêtent!»

Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*

La Rencontre

J'allais dans le Sud par le rail, chercher le soleil avec la mer, et l'oubli des Lettres après une année d'études : des amis m'attendaient dans une maison de famille au Lavandou.

Il faisait une chaleur de canicule ce matin-là à Paris. Après le trajet en métro et la traversée des couloirs souterrains avec un lourd sac à la main, j'étais en sueur en arrivant sur le quai de la gare. Je goûtai la fraîcheur de la voiture de première classe où était ma place. Je rangeai mon bagage, et je rejoignis mon siège.

J'avais repoussé mon départ d'une semaine pour échapper à la foule oppressante des vacanciers : j'étais seul, excepté une femme à tête blanche à l'autre bout de la voiture.

Huit heures douze : le TGV quitta le quai... Le souffle et les mouvements légers du train fendant l'air de sa tête profilée firent que j'entraî bientôt dans une douce somnolence.

Quand j'ouvris les yeux, le serpent de fer glissait à travers la campagne, sous un ciel d'azur où flottaient de gros nuages blancs.

Mon attention se porta sur le pied qui apparaissait deux rangs devant moi, dans les places « duo » du côté opposé. C'était le pied droit d'une femme – jeune à l'évidence –, nu dans une sandale en daim fauve, qui le tenait par une mince bande sur la cheville

et à la naissance des doigts – avec lui, il y avait une partie de la jambe, nue elle aussi. Tel que le pied se montrait, suspendu dans le vide au niveau du siège côté couloir, la femme devait se tenir appuyée contre le vitrage, le membre déplié.

Pas de bagages au-dessus de cette mystérieuse voisine. J'étais certain de n'avoir aperçu personne en m'installant ; elle avait dû monter dans une autre voiture et mettre du temps avant de trouver sa place ; et, dans mon demi-sommeil, je ne l'avais pas entendue arriver.

Je regardai vers l'avant de la voiture : la dame à tête blanche avait disparu.

J'ouvris un magazine d'actualité... Après quelques instants d'une lecture distraite, mon regard se posa de nouveau sur le pied.

C'était un pied de taille moyenne, aux lignes harmonieuses, et à la cambrure prononcée, comme l'indiquaient la pente du dessus et la courbe du dessous. Un pied égyptien, avec le premier orteil plus grand que les autres, des doigts minces, des ongles coupés court et soignés – sans vernis –, d'un rose tirant sur le brun, et doucement bombés. Un réseau de fines veines couleur bronze courait sur le dos du pied, où se détachait un petit grain de beauté. L'été avait bruni l'épiderme, mais, considérant la teinte chocolat du bronzage, je supposai qu'un hâle naturel préexistait aux effets du soleil et que ce pied appartenait à une femme aux cheveux sombres. Quant à la cheville, elle était délicate, avec une peau lisse sans points visibles d'épilation ; un reflet brillant l'éclairait sur l'arête du tibia.

Il n'y avait rien du fétichiste dans l'intérêt que je portais à ce pied. D'ordinaire, cette partie de l'anatomie féminine suscitait plutôt de l'indifférence chez moi – quand ce n'était pas de l'aversion. À mon sens, le pied ne ressemblait pas à grand-chose, il était l'élément non achevé, mal dégrossi du corps humain : une sorte de main ratée.

Combien de pieds sont emmanchés sur des chevilles épaisses ; combien sont disgracieux, gros, épatés, trop longs ou trop courts, avec des orteils grossiers ou tordus ; combien ont des ongles striés, jaunâtres, recourbés comme des griffes, pris dans des chairs qu'ils meurtrissent ! Il faut dire à leur décharge qu'en plus de supporter le poids du corps ils doivent se soumettre à un confinement régulier et à des exercices répétés. Dès la trentaine, en particulier chez les sportives, les femmes qui endurent de longues stations debout, ou celles qui portent des talons hauts, ils souffrent des diverses pressions et agressions dont ils sont l'objet. C'est alors un inventaire d'affections : callosités ou durillons violacés nés de frottements et d'ampoules à répétition, peau fissurée, excroissances osseuses, doigts gonflés ou déformés, ongles abîmés ou incarnés... Ainsi, il arrive qu'une femme avenante provoque une cruelle déception.

Aussi, lorsqu'il m'était donné de contempler un pied de belle apparence, me séduisait-il autant sinon davantage qu'une jolie main, parce que la chose était rare et qu'à ce titre le plaisir des yeux ou celui du toucher s'en trouvaient décuplés.

Je jetai un œil sur le paysage. Nous traversions un vaste territoire vallonné, où les bois verts succédaient aux prés jaunes, les champs d'ombre aux champs de lumière. Dans la voiture, le soleil, qui plongeait par intermittence dans les rangées de sièges, découpait l'espace en bandes sombres et en bandes de feu.

La dame à tête blanche ne revenait pas, mon sentiment d'intimité avec la jeune femme en fut renforcé.

Le pied avait quitté sa sandale, il brillait dans la clarté vive du jour. À le voir se livrer à une petite gymnastique au cours de laquelle ses doigts se pliaient et se redressaient à volonté, il semblait tout excité par le rai de soleil où il se trouvait, tout émoustillé par sa liberté de mouvement ; il semblait véritablement animé d'une vie propre, sans lien de dépendance vis-à-vis du

cerveau qui le commandait. Ainsi libre, s'exposant dans sa plénitude et dans une nudité totale, il était encore plus beau, plus attirant ; vraiment, il était admirable de proportions, délicat et nerveux, léger et racé ; et il me paraissait impossible, voire inacceptable, qu'il ne fût pas la propriété d'une jolie fille.

Comme l'archéologue reconstitue le squelette d'un dinosaure à partir d'un os exhumé, je m'efforçais de composer mentalement le reste du corps à l'aide de la partie que j'avais sous les yeux. La peau s'annonçait partout lisse et soyeuse, la chair souple et ferme, le bras d'une finesse d'attaches à l'image de celle de la cheville. J'avais conscience qu'une cheville mince peut induire en erreur, faire croire à une ligne de mannequin, au lieu qu'on se trouve en présence de cuisses musclées, de hanches rondes et d'épaules larges ; mais ce n'était pas si fréquent, et j'avais ici l'intuition – sinon le vif désir – d'une silhouette longiligne, d'une taille déliée et d'une jambe fuselée. Il n'y avait que pour la gorge que j'étais sans opinion. En l'espèce, la règle était encore moins attestée : on voyait des femmes sveltes ou menues avec de petits seins, quand d'autres étaient nanties d'une poitrine généreuse. Somme toute, cela m'était égal.

Il me suffisait de feindre d'aller aux toilettes pour la voir entièrement, pourtant je voulais encore faire durer le plaisir de l'imagination. Néanmoins, je souhaitais confirmer mon hypothèse concernant la couleur de son système pileux.

Je me relevai jusqu'à apercevoir le sommet de sa tête. J'avais vu juste. Ses cheveux, partagés par une raie au milieu, étaient noir corbeau, lissés et brillants, comme huilés. Je pouvais les deviner longs et raides, tombant sur ses épaules. De même, le crâne oblong laissait augurer une figure étroite – une fière figure de Méditerranéenne au regard brûlant.

Avait-elle pris ses vacances ? Les commençait-elle ? Difficile à évaluer, bien que l'on roulât dans le sens Paris-province, car elle

était sans bagages... à moins qu'elle ne les eût déposés dans les casiers de rangement à l'entrée de la voiture. En jetant un œil, je distinguais bien un sac de toile, mais était-ce le sien ?

Je voulais le croire ; de même que j'inclinai à la voir comme une fille sensuelle, aimant jouir du soleil sur ses cuisses, son ventre, ses seins, et, dès le retour du beau temps, profitant de chaque occasion pour les exposer à sa brûlante caresse.

D'où m'était venue cette inspiration ? Du pied, bien sûr ! bronzé comme après une saison d'été alors que nous n'étions pas encore à la mi-juillet ; mais aussi de la sandale, car elle aurait pu avoir des *baskets* ou des ballerines – ou je ne sais quel type de chaussures –, mais, précisément, elle portait des sandales, et pas n'importe lesquelles, de celles qui entravent le pied au minimum !

Je présurai qu'elle avait une exigence de liberté identique en matière vestimentaire. Aussi me la représentais-je légèrement vêtue, et quoiqu'elle pût être habillée d'une blouse et d'un short, ou d'une robe, je la visualisais en jupe courte et en débardeur porté sur ses seins nus...

Je suspendis l'activité de mon imagination et je repris la lecture de mon magazine. En d'autres circonstances, j'aurais été incapable de me remémorer ce que j'avais lu, mais les détails de ces minutes sont à jamais gravés dans mon cerveau – même s'ils n'ont pris un sens qu'après que je les ai vécus. Donc, je m'étais arrêté sur un article qui traitait de la représentation de la mort au Moyen Âge ; et je me souviens avoir trouvé cela d'une naïveté risible, d'autant que ne croyant pas en un au-delà, toute démarche allégorique autour de ce thème m'apparaissait saugrenue.

Pour cette raison, et aussi parce que le pied avait jeté le trouble dans mon esprit, j'arrêtai ma lecture pour reprendre l'observation dudit pied.

Il bougeait maintenant d'avant en arrière. À certains moments, il s'appuyait contre le dossier du siège devant lui, et il y exerçait

une forte poussée à l'aide de ses doigts, de telle sorte que sa cambrure naturelle s'accroissait et que la cheville se creusait le long du tendon d'Achille bandé à l'extrême. Puis il reprenait le léger mouvement de balancier qui me captivait.

La jeune femme s'était avancée, dévoilant sa jambe jusqu'au genou : une jambe conforme à l'idée que je m'en étais faite, un genou au bel arrondi, encore plus foncé de peau.

Elle n'avait pu manquer de me voir, et je lui avais certainement plu. Je songeai – je me persuadai – que ce pied ne s'exhibait pas nu de façon innocente et fortuite, mais qu'il se balançait à mon intention... qu'il était comme une main dans l'entrebâillement d'une porte... une main qui d'un geste lascif fait : « Viens... Viens... »

J'en étais sûr, cette fille cherchait à me séduire, à m'attirer à elle. Et elle mettait dans ce projet toute la science de l'enjôleuse avertie, toute la malice de la femme mue par des visions sensuelles, gouvernée par des envies charnelles ! Et j'avais la sensation d'une affinité de pensées, je devinais comme une tension identique de l'esprit, une excitation commune des sens.

Soutenue par un tempérament ardent et un optimisme excessif de jeune homme impatient, mon imagination s'enflammait : une occasion de rencontre et une possibilité de plaisirs furtifs s'offraient à moi, auxquelles succéderait – pourquoi pas – une aventure le temps des vacances – car j'escomptais qu'elle descendrait dans une station balnéaire de la Côte d'Azur, que je pourrais rallier en empruntant une voiture.

Le soleil, qui s'était éclipsé derrière un nuage, revint allumer le pied de sa flamme jaune. Je fus pris d'une violente montée de désir. J'aurais voulu me jeter sur ce pied, l'étreindre, l'embrasser, le presser contre ma joue ; je me voyais remonter le long de la jambe, dans l'ombre chaude en haut des cuisses ; je me voyais y glisser mes mains, y enfouir mon visage...

L'irruption du contrôleur marqua un brusque retour à la réalité. Sur le coup, j'en fus irrité; puis je me dis que c'était une chance, la jeune femme étant sans doute amenée à se redresser et à tendre la main pour montrer son titre de transport; en me penchant moi-même, je pensais pouvoir l'apercevoir de profil, découvrir au moins son bras.

Elle ne fit rien de ce que j'attendais; elle ne retira pas même son pied. Ce fut le contrôleur qui dut avancer son bras pour prendre le billet. Je le vis bien incliner la tête, comme par réflexe, vers la jambe dénudée; puis marquer un temps d'arrêt en la regardant; mais je ne pus rien lire dans son regard masqué par des lunettes à verres noirs ni sur ses traits imperturbables... Il vérifia mon billet et il passa dans la voiture suivante.

Cet intermède m'avait fait revenir à la raison. J'ignorais presque tout de cette femme. Au physique, je ne lui connaissais qu'un pied et qu'une partie de jambe, lesquels pouvaient me tromper sur le reste de son corps. Je ne connaissais rien de la nature de son esprit ni des inclinations de son cœur, pas plus que je ne savais quelque chose de son humeur présente. Après tout, elle avait pu enlever sa sandale par commodité, sans arrière-pensées, comme elle pouvait remuer son pied par nervosité, alors qu'elle lisait ou méditait, sans se soucier de ma présence.

Mais si rien n'était assuré, tout restait possible. Je décidai de me lever, de jeter un œil vers elle, et d'engager la conversation si je la trouvais à mon goût.

J'allais agir, lorsque le pied se déroba à ma vue. Un moment après, la femme se dressa, vêtue d'une brassière blanche et d'un caleçon gris perle qui moulait ses petites fesses rebondies. Sa main gauche – une main fine et bronzée, en accord avec son pied – descendit vers le siège pour attraper un vêtement noir : une chemise à manches longues, en voile de crêpe légèrement

transparent, dont les pans, une fois qu'elle l'eut passée, flottaient jusque sur ses jambes.

Elle fit un pas en arrière, se retourna et plongea son regard dans le mien.

Je fus saisi : jamais je n'avais éprouvé une telle sensation devant un visage – et jamais depuis lors je ne l'ai éprouvée.

C'était une figure d'une singularité extraordinaire, comme on en voit une fois dans sa vie – ou peut être deux, si on a de la chance, bien qu'un tel mot revêtît en la circonstance une ironie funeste ; une figure allongée, réduite à des proportions anormales, dont toutes les lignes convergeaient exagérément vers l'avant suivant le schéma d'un cône dont on aurait tordu le bout ; et le front plat et court qui fuyait en sens opposé accusait encore cette formidable impression. Les pommettes n'existaient pas, les mâchoires saillantes se terminaient sur un menton en pointe ; le nez effilé se courbait ainsi qu'un bec de corbeau ; et la bouche en forme de losange était d'une petitesse et d'une minceur irréelles.

Tout dans ce visage était sombre : le teint de bistre du méplat frontal et des joues ; les lèvres aux traits de chair couleur prune ; les sourcils jointifs aux poils drus ; les petits yeux rapprochés et ronds comme des perles noires. Et les longs cheveux aux reflets pourprés qui l'encadraient ne faisaient qu'accroître la nuit où il se trouvait.

J'étais frappé de stupeur. Et ma stupéfaction n'avait d'égal que ma déception après les fantasmes développés et l'aventure espérée. J'étais surtout choqué par le contraste entre ce corps attirant, tel que je me l'étais représenté, et cette tête inhumaine, monstrueuse, repoussante de laideur, et dont les yeux fixes, où les lueurs sinistres succédaient aux chatolements rieurs, fouillaient mon âme.

La *femme* me sourit, et sa bouche s'étira vers l'arrière, son nez corbin s'inclina jusqu'à toucher sa lèvre supérieure, tandis que son visage s'affinait, en s'allongeant toujours.

« Bonjour ! » dit-elle d'une voix éraillée – et elle me donna l'impression de croasser plutôt que de parler. « Vous ne m'avez jamais croisé directement... mais vous devez savoir qui je suis. »

Une sensation de froid m'avait pénétré jusqu'à la moelle : je fus incapable de répondre, je ne trouvais rien à lui dire.

« Je vais saluer quelqu'un à l'avant du train, continua-t-elle. À mon retour, si vous le voulez, nous ferons connaissance. Nous avons tant à nous dire, et le temps pour vous est si court. »

Et soudain, ce fut la nuit, brutale, totale. Le TGV venait d'entrer dans un tunnel et l'éclairage de la voiture s'était éteint simultanément. Je ne voyais plus la *femme*, mais je devinais sa présence ; et de la savoir invisible et si proche de moi dans le noir complet me jeta dans une angoisse aigüe. Son visage effrayant, son regard inquiétant, ses paroles étranges, me semblaient présager un danger ; pétrifié sur mon siège, saisi d'un sentiment de vulnérabilité, j'avais peur... peur qu'elle vienne vers moi, qu'elle me touche, qu'elle m'étreigne ! Une brusque sensation d'étouffement m'oppressa ; ma respiration se coupa ; je m'entendis crier : « Non ! » et, d'un coup, la voiture émergea du tunnel dans la lumière du jour.

La *femme* n'était plus là, devant moi. Je me redressai pour regarder si elle n'était pas ailleurs dans la voiture : elle avait bel et bien disparu.

Après un instant de sidération, je bondis de ma place : non seulement l'idée de la revoir me faisait horreur, mais elle m'affolait !

Je récupérai mon sac, et je m'enfuis vers l'arrière du train. Je trouvai une place libre au fond de la dernière voiture ; et je demeurai recroquevillé derrière le dossier du siège devant moi, dans la crainte permanente de la voir surgir.

Je descendis à Lyon en vérifiant qu'elle ne me suivait pas. J'arrivai au Lavandou le lendemain sans rien dire de ma rencontre.

Et pendant toutes les vacances, je fus poursuivi par l'image de cette horrible figure.

Et longtemps après, il m'arrivait encore de croire à sa présence dans mon dos.

Puis j'allai mieux... Mais je n'oubliais pas.

C'était il y a dix ans. Aujourd'hui, la perspective de la croiser à nouveau me glace le sang. Je sais que cette rencontre ne sera pas le fruit du hasard : je sais qu'elle me sera fatale.

Dans le blanc

Tout était blanc. Le ciel se confondait avec la terre ; la terre se perdait dans le ciel : il neigeait sur la grande plaine russe. Poussés par un vent glacial, les flocons y tombaient dru à l'oblique, alors que des vagues de fine poudreuse roulaient sur le sol, éclaboussant d'écume cristalline les obstacles devant elles.

Des hussards se traînaient dans la tourmente. Où étaient-ils ? Se dirigeaient-ils vers le nord ou vers le sud ? Marchaient-ils en direction de l'orient ou de l'occident ? Sans boussole et sans carte, privés de l'aide du soleil – le jour –, des étoiles ou de la lune – la nuit –, ils l'ignoraient.

Détaché sur les flancs de l'armée, ce qui restait de leur escadron avait été pris dans une embuscade tendue par des cosaques. Ils avaient rompu l'encercllement en effectuant une percée, et ils s'étaient ensuite égarés dans une tempête. Depuis, un couple de pensées les animaient : rejoindre les troupes amies, échapper à cet enfer de glace.

À mesure que le temps passait, leur angoisse augmentait à proportion de leur découragement. C'était en vain qu'ils changeaient de direction : ils avançaient sans rencontrer âme qui vive, ni même de traces indiquant une présence humaine – fût-elle

hostile. Ils se croyaient seuls au monde, et se voyaient avec effarement errer dans ce désert jusqu'à épuisement.

Sur les vingt cavaliers à avoir survécu à l'affrontement avec les cosaques, il n'en restait que la moitié, les autres s'étant couchés dans la neige pour ne plus se relever. Et leurs chevaux s'étaient également abattus les uns après les autres, foudroyés par la mort. Ils allaient dorénavant à pied comme de simples fantassins, l'accoutumance aux exigences de la marche en moins, le sentiment mortifiant de la déchéance en plus.

La journée déroulait ses heures mornes et douloureuses. Les hussards évitaient les découverts et recherchaient la protection des arbres pour se soustraire aux vues de l'ennemi.

Ils comptaient un blessé parmi eux, un blessé trop faible pour marcher seul, et comme ils avaient perdu leur dernière monture au petit jour, ils devaient le soutenir chacun à leur tour. Or, soutenir un homme dans une telle situation, c'était décliner soi-même encore plus vite. Aussi marquaient-ils une pause plus souvent qu'ils n'auraient dû. Si tous savaient le blessé condamné, si pas un n'osait avancer l'idée de l'abandonner à son sort – le lieutenant Hérault avait averti qu'il abattrait sur place les récalcitrants –, quelques-uns, qui le maudissaient en silence de leur coûter des efforts supplémentaires, souhaitaient qu'il se décidât à passer l'arme à gauche.

Dans l'après-midi, la chute de neige se ralentit, et l'horizon s'éclaircit. Le petit groupe cheminait en lisière d'une forêt de bouleaux, sur une crête, quand le lieutenant ordonna une halte, appelant à lui son adjoint de circonstance, le maréchal des logis Lapouge.

« Regardez, là-bas », lui dit l'officier en désignant, au creux du vallon, une isba en rondins et au toit de chaume d'où s'échappait une légère colonne de fumée.

Il sortit une lunette de son manteau, et il observa la maison et ses abords. Une tête de cheval en bois sculpté surmontait le faitage sur le devant. En dessous, la façade était percée d'une petite fenêtre sans volets. La porte s'ouvrait dans la façade latérale droite; elle était protégée par un appentis, fermé sur le côté gauche et sous lequel s'empilaient des bûches. Une double palissade à hauteur d'homme reliait la maison à une cabane. Un peu à l'écart se dressait un autre bâtiment, plus grand et de forme allongée.

« Rien n'indique une présence militaire, dit Hérault. Il n'y a pas de traces d'activité récente, la neige semble partout égale. Les occupants sont des civils, et ils n'ont pas dû mettre le nez dehors depuis un moment.

— Ce sont peut-être des partisans, avança le maréchal des logis.

— Vous savez comme moi que tout Russe est un partisan en puissance, répondit le lieutenant.

— On va voir? », demanda le sous-officier.

Hérault considéra d'un air soucieux ses hommes couchés dans la neige. Dans leurs manteaux souillés et usés, avec leurs mains enveloppées de lambeaux de vêtements, leurs faces brûlées par le froid, leurs traits creusés par l'épreuve, leurs joues envahies de poils blancs de givre, ils avaient piètre allure et triste figure; sans leurs shakos, qu'ils portaient enfoncés jusqu'aux sourcils, et sans leurs armes pour rappeler leur condition de soldat, on aurait pu croire à une bande de vieux clochards errants.

S'ils subissaient les mêmes affres, tous n'avaient pas atteint le même degré d'affaiblissement. Tandis qu'on lisait la défaite dans le regard sinistre des hussards Perret, Courteix, Dubroc, Jouvin et Calvert, alors qu'ils courbaient l'échine de fatigue et de désespoir, les yeux des brigadiers Monclus et Fortier disaient encore une volonté farouche de vivre.

Quant au maréchal des logis Lapouge, solide soldat d'expérience, il était imperturbable. Mais il fallait se méfier, on en avait vu des hommes comme lui inébranlables d'apparence et qui s'effondraient d'un coup sans prévenir.

Puis il y avait le cas du blessé, le hussard Pommier : le front ceint d'un linge imprégné de sang, il délirait doucement, la tête renversée contre un tronc.

Lui-même n'était guère vaillant, tant au moral qu'au physique; lui, dont les jeunes années avaient été nourries des glorieux bulletins de la Grande Armée, dont l'unique et simple ambition était de servir la France et son empereur – qu'il croyait invincible –, et qui pour sa première grande campagne connaissait la défaite; pis encore, la déroute, et dans des conditions terribles. Il en était atteint au plus profond de son être, au point d'avoir des égarements de pensées et des lenteurs de gestes qui alarmaient secrètement son adjoint.

La prudence lui commandait de rester à distance de toute habitation, mais pouvait-il être encore question de prudence? Demain, après une autre nuit passée à lutter contre les éléments, sous la menace d'un assoupissement mortel, auprès d'un maigre feu que la neige s'acharne à étouffer et le vent à souffler, combien seraient encore en vie, combien auraient l'énergie et la volonté de repartir? Là, ils pourraient refaire un peu de leurs forces, se réchauffer aux flammes d'un foyer abrité, dormir d'un sommeil réparateur, trouver de quoi manger peut-être... Et s'ils devaient se battre pour avoir la place libre, eh bien! ils se battraient! Mieux valait mourir en soldat que comme des damnés! D'ailleurs, avait-il le choix? S'il ne donnait pas cet ordre, ses hommes – une partie, du moins – passeraient outre son autorité et iraient seuls; car cette maison était pour eux comme une île au milieu de l'océan pour le naufragé. Il était sans illusion, jusqu'alors, ils l'avaient suivi faute de mieux; mais qu'une chance s'offrît à eux de soulager

leur calvaire, ils lui tourneraient le dos, n'écoulant que leur instinct, dût-il les conduire à se jeter aux pieds du Russe – qui, écartant toute idée de clémence, exercerait sur-le-champ sa vengeance.

« Quels sont vos ordres, mon lieutenant ? demanda le sous-officier qui s'impatienlait, la nuit n'est plus loin et... »

— On y va, coupa l'officier, mais nous attendons l'obscurité, pour nous assurer qu'aucune troupe ennemie ne rejoint la vallée... Monclus et Fortier, vous restez en observation, nous partons nous installer en retrait dans le bois. »

Il n'y eut pas un murmure pour protester contre cette attente imposée, juste des regards d'un fatalisme douloureux. Les hommes se redressèrent péniblement ; ils ramassèrent avec leurs armes, qui un ballot de vêtements, qui une besace ; et ils s'éloignèrent derrière le lieutenant, laissant les deux observateurs désignés à l'orée de la forêt.

Il n'y avait pas plus dissemblable que ces deux-là.

Monclus, qui avait une tête de brute posée sur un corps massif, terminait ses dix ans sous les drapeaux. Féroce au combat, fort en gueule, il était difficile à tenir, toujours prêt à marauder, et traînait après lui une réputation avérée de brutalité envers les femmes, laquelle réputation ajoutée à des écarts disciplinaires répétés expliquait un avancement quasi nul. Trois fois, il avait dû repartir de zéro après que son grade avait été cassé.

Bourgeois de naissance, venu à l'armée par idéalisme alors que la fortune de sa famille aurait pu lui éviter la conscription, Fortier était un jeune hussard qui possédait sous des dehors d'adolescent une vigueur et une résistance surprenantes. Remarquable de sang-froid et de bravoure au cours des opérations de l'été, il avait gagné ses premiers galons à la bataille de la Moskova ; d'autres suivraient à en croire ses chefs. Il reste qu'il détonnait au milieu de ses camarades : il ne manifestait pas plus de goût pour le jeu et l'alcool

que pour la canaillerie ; il n'avait jamais été vu en galante compagnie ni chez les *filles*, et n'en parlait guère, ce qui faisait supposer qu'il était encore niais en ce domaine. Sa réserve naturelle passait selon les situations pour de la morgue ou de la timidité ; et les railleries dont il était l'objet n'avaient cessé qu'avec la campagne, où la reconnaissance de sa valeur militaire lui avait apporté la tranquillité en même temps qu'un début de respect.

Ces deux-là ne s'aimaient guère, aussi demeuraient-ils sans mot dire – du reste, qu'y avait-il à dire ? –, immobiles sous la neige qui mouchetait leurs shakos et couvrait leurs manteaux d'une longue chape blanche, les faisant se confondre avec le sol, petites éminences naturelles parmi les autres.

La nuit vint, il neigeait toujours, et il ne s'était rien passé. Le petit groupe retrouva les deux guetteurs, et ils s'engagèrent dans la pente. Au lieu de se diriger directement vers la maison, ils firent un détour pour reconnaître le second bâtiment... qui était une écurie, sans chevaux, mais aussi sans fourrage, ce qui atténua les craintes du lieutenant.

Dans la neige fraîche qui étouffait le bruit de leurs pas, ils dépassèrent la cabane, ils longèrent la palissade, et ils s'arrêtèrent à la hauteur de la porte de l'isba (sans serrure, elle devait fermer de l'intérieur au moyen d'un verrou ou d'une barre horizontale). Une fenêtre aux carreaux de mica transparent éclairait la façade d'une lueur jaune ambrée.

L'habitation était silencieuse. Lapouge et Perret passèrent sous la fenêtre et tournèrent au coin de l'isba. Sur un signe de Hérault, Dubroc se saisit d'une bûche. Au premier coup qu'il donna dans la porte, elle rendit un son mat, mais ne bougea pas. Dans la seconde, un bruit se fit entendre dans la maison, quelque chose comme un tabouret renversé. Simultanément, Lapouge faisait sauter à coups de crosse les croisées de la fenêtre sur la façade avant ; et, fusil pointé à l'intérieur, il hurla :

« Il y a deux femmes !

— Pas d'hommes ? cria en retour le lieutenant.

— Non ! juste une vieille et une jeune ! »

Dubroc continuait à balancer son bélier : au deuxième assaut, la porte avait émis un craquement ; au troisième, elle s'était entrebâillée ; mais au quatrième, elle tenait toujours ! Agacé par cette résistance, due selon lui au manque d'ardeur de Dubroc, l'officier se saisit du rondin et se rua à son tour sur l'obstacle : le battant s'ouvrit à la volée dans un bruit terrible, livrant le passage à Fortier et Monclus qui pénétrèrent dans la maison le mousqueton en avant.

Ils tombèrent sur la jeune fille qui tenait un couteau de cuisine dans son poing en faisant à la vieille femme un rempart de son corps ; et toutes deux jetaient des regards de bêtes prises au piège en reculant vers le fond de la pièce.

Lorsque Monclus voulut s'approcher, la jeune russe brandit le couteau au-dessus de sa tête dans un geste de défi.

« Sacrebleu ! jura le brigadier, je vais lui ôter le goût du pain, moi. »

Au moment où son doigt pressait la queue de détente, Fortier abaissait le canon de son fusil, si bien que le coup partit dans le sol.

« Qu'est-ce qui te prend ? rugit Monclus.

— Ce n'est qu'une jeune fille, répondit Fortier.

— Une jeune fille prête à nous percer le ventre !

— Assez ! lança le lieutenant derrière eux, elle ne fera rien du tout. »

Il s'avança vers l'adolescente, main tendue, paume vers le haut, avec une expression apaisante qui voulait dire : « Tu peux donner ton couteau, on ne vous touchera pas. »

La fille sonda les yeux de l'officier, balança un instant, et, rassurée sur ce qu'elle y lisait, convaincue plus sûrement que sa

résistance serait vaine et signerait leur arrêt de mort, elle se ravisa et laissa tomber à terre son couteau.

« Ne recommence jamais ça, sinon... », souffla Monclus à Fortier – qui ne releva pas la menace. Puis, se tournant vers le lieutenant, il dit : « On les fouille? », et encore, avec un œil vicieux : « La jeune, là, elle cache peut-être quelque chose. »

— Non, c'est inutile », répondit assez sèchement l'officier.

Il appela le reste de ses hommes. Quand tous furent présents, ils se trouvèrent à l'étroit dans l'unique pièce de l'isba. Suspendu à la poutre centrale, un genre de chandelier où brûlaient des copeaux de bouleaux diffusait une clarté anémique. Le sol était en terre battue brune. À droite de l'entrée se dressait un grand poêle en argile, avec un foyer, un four et un enfoncement pour le bois. À gauche, dans la diagonale, une longue table robuste occupait le coin de la pièce. Dans la diagonale opposée, un lit à deux places apparaissait derrière un rideau à demi tiré. Des banquettes et des étagères, qui recevaient divers objets domestiques, couraient le long des parois. Derrière le poêle, dans le mur du fond, une ouverture de un mètre de côté donnait sur la cour. Seul objet d'apparat dans cet univers rustique et fonctionnel, une icône – encadrée par une pièce de broderie rouge – qui surplombait la table ; une icône sans éclat néanmoins, aux couleurs comme nuancées de noir, résultat d'une atmosphère confinée, poussiéreuse en été, plus ou moins enfumée en toute saison.

Tout cela, les hussards le voyaient sans vraiment le voir. Ce qu'ils voyaient avec des yeux avides, c'étaient les galettes sur la table, le lapin – piégé par la jeune fille? – dépecé sur le côté du poêle, et la bouillie de sarrasin, la *kacha*, dans la gueule du four. Déjà, certains tendaient leurs mains vers ces *trésors*, mais le lieutenant les arrêta et donna ses ordres.

En passant par la petite porte, ils traversèrent la cour pour inspecter la cabane, qui servait de remise et de cellier, où ils

trouvèrent des provisions – une aubaine, car ils n’avaient plus que des poignées de riz et de mauvais morceaux de viande de cheval. Ils obstruèrent la fenêtre brisée avec des planches fabriquées à partir d’un banc. Puis, comme le lieutenant décida que tous logeraient dans l’isba, ils voulurent gagner de la place, et tout ce qui les gênait fut jeté dans la cour, à l’exception d’une malle, poussée devant la porte d’entrée. Durant ces opérations, ils purent constater, avec surprise et soulagement, que sans être d’une grande propreté l’endroit paraissait exempt de vermines.

L’officier renonça à laisser une sentinelle dans le froid mortel, à l’extérieur de l’isba, mais il désigna tout de même des tours de veille – en particulier, pour alimenter le poêle avant le matin.

Lorsque chacun eut choisi un coin personnel et que la blessure de Pommier fut nettoyée, ils purent se restaurer ; « ils », c’est-à-dire les hussards, la bienveillance du lieutenant à l’égard des deux Russes ne s’étendait pas jusqu’au partage du repas. Elles n’auraient qu’à tromper leur faim en buvant du thé.

Les deux femmes ne songeaient guère à leur ventre ; réfugiées sur le lit épaule contre épaule, elles regardaient les Français dévorer leurs victuailles avec des yeux emplis de haine et de peur.

Elles étaient vêtues à l’identique avec un sarafan (une longue robe droite sans manches) porté sur une chemise à bras bouffants ; un châle couvrait les épaules de la vieille.

Malgré la différence d’âge, leur ressemblance était frappante, et l’on devinait être en présence d’une grand-mère et de sa petite fille : c’était le même visage rond au front bombé et aux pommettes hautes, le même petit nez retroussé, les mêmes yeux fendus d’un bleu azur ; même leurs cheveux – rassemblés en chignon chez la vieille femme, coiffés avec deux tresses chez la jeune fille – renvoyaient étonnamment de reflets similaires ; et il fallait un œil attentif, dans la lumière rousse qui baignait la pièce, pour apprécier leurs nuances respectives, deviner que ceux de la vieille

étaient gris argenté, quand ceux de la jeune étaient d'un blond cendré.

Pour le reste, bien des saisons les séparaient. De la naissance des cheveux jusqu'au menton, la figure de la grand-mère donnait l'idée d'une vieille pomme ridée d'aspect brunâtre, tandis que le visage de sa petite fille était celui d'un beau fruit lisse, velouté et pourpré.

Elle se tenait fièrement le buste droit, et, malgré son jeune âge, sa poitrine apparaissait déjà forte et lourde. Derrière l'épaisseur des vêtements, l'on imaginait un corps aux formes épanouies et à la chair ferme, un corps rendu vigoureux par une vie de labeur au grand air. Il ne semblait pas qu'elle fût pouilleuse ; et bien qu'elle ne fût pas belle, ni même vraiment jolie, la sève adolescente qui coulait en elle la rendait appétissante à souhait...

Une épaisse odeur âcre, mélange de sueurs chaudes, de crasse réchauffée et de graisse cuite, tenace comme un mauvais parfum, régna bientôt dans la pièce, imprégnant les vêtements, les cheveux, collant à la peau, tapissant les parois des poumons.

Allongés sur leurs manteaux, soulagés des affres de la faim pour la première fois depuis des jours, les hussards avaient ouvert leur pelisse, déboutonné leur pantalon charivari et retiré leurs bottes. Avec la chaleur ambiante, ils présentaient un visage congestionné, des yeux rougis, des mains gercées aux doigts gonflés.

Jouvin, qui montrait des pieds aux extrémités violacées, répétait d'un ton angoissé : « Mes pieds, je ne sens plus mes pieds ! » Il avait beau les frotter, les tordre et les pincer, ils restaient insensibles. Il cherchait à capter le regard de ses camarades, attendant de leur part un peu de générosité, une parole de réconfort ; mais ceux-ci, renfermés en eux-mêmes, ne lui prêtaient pas plus attention qu'à Pommier, lequel délirait, disait d'une voix

plaintive qu'un grand oiseau noir ouvrait son front à coups de bec.

Au-dehors, la tempête s'intensifiait. Des bourrasques s'abattaient sur la toiture, giflaient les murs. On pouvait imaginer que le vent voulait emporter l'habitation et que ses tentatives infructueuses exaspéraient sa colère : chacune de ses attaques s'accompagnait de chuintements, miaulements et hurlements.

Les hussards étaient sourds à ce vacarme autant qu'indifférents à cette fureur. Abrutis de fatigue, ils sombrèrent dans un profond sommeil, et leurs ronflements sonores, leurs respirations sifflantes, étaient comme l'écho atténué des bruits extérieurs, formant avec eux un concert aussi insolite qu'inquiétant.

Au réveil, Pommier était mort : l'oiseau noir avait fini par lui manger la cervelle. Ses camarades l'évacuèrent devant le regard réjoui des Russes, qui furent laissées sous la surveillance de Jouvin dont l'état des pieds s'était dégradé.

Aucun ne se sentait la force ni l'envie de creuser la terre, dure comme le marbre ; et le lieutenant Hérault s'abstint fort justement de donner un tel ordre. Mais ils ne pouvaient jeter le corps comme on se débarrasse d'une charogne. À défaut d'être enterré, il fut enseveli sous un tas de neige, à distance de l'isba, en bordure de forêt. Les loups auraient tôt fait de déneiger son cadavre, mais du moins auraient-ils respecté un semblant de rituel. Puis, comme ils grelottaient de froid, ils s'en retournèrent après une esquisse de salut militaire, sans prononcer une parole : eussent-ils été chrétiens, qu'il en aurait été de même.

Le temps meurtrier persistait. Le lieutenant s'interrogeait : devait-il ou non donner l'ordre du départ ? Chaque heure, chaque minute qui passait les éloignait du reste de l'armée. L'existence de l'écurie le tracassait ; même sans fourrage, elle pouvait constituer une base de repli ou un point de passage pour des partisans ;

auquel cas ils devaient s'attendre à les voir surgir à tout moment. D'un autre côté, il était certain qu'ils s'épuiserait sans résultat dans la tourmente.

Il demanda son avis à son adjoint, qui jugeait sage d'attendre que le temps s'améliorât. Quant à ses hommes, il lui suffisait de les voir affalés sur leurs manteaux pour comprendre qu'ils n'étaient guère pressés de repartir. Ils resteraient donc, jusqu'au lendemain ; ensuite, ils se remettraient en marche, quelles que soient les conditions.

Tout à coup, on frappa à la porte. Les hussards sursautèrent. « C'est Monclus ! Ouvrez-moi ! » dit une voix rauque.

On ouvrit, le brigadier entra.

« Où étais-tu ? lança le lieutenant.

— Je suis allé faire un tour dans la remise. »

Personne ne s'était aperçu de son absence.

« Et voilà ce que j'y ai trouvé, caché sous des cagettes, dit-il en brandissant deux bouteilles, de la vodka ! »

Les deux Russes ouvraient des yeux ronds de surprise.

« Ha ha ha ! Regardez la tête qu'elles font ! dit Monclus, le bougre qui habite ici a dû la leur cacher.

— La prochaine fois, préviens », grommela le lieutenant.

Le brigadier ne daigna pas répondre. Il posa une bouteille sur la table, et garda l'autre avec lui.

Ils mangèrent. Ils burent, excepté Hérault et Fortier. La jeune fille put cuire des galettes pour elle et sa grand-mère.

Les yeux des hussards brillaient, leurs faces étaient tout empourprées. On les sentait ragaillardis : le repos et les repas avaient restauré un peu de leurs forces ; l'alcool apaisait leurs angoisses.

« Nous n'en réchapperons pas vivants, dit soudain Monclus en observant Hérault. Nous sommes perdus et nous avons peu de chance de retrouver le reste de l'armée. Si le temps ne nous

tue pas, le Russe s'en chargera. Qu'est-ce que vous en pensez, mon lieutenant? Il faut voir la réalité en face, non?»

L'officier leva sur lui des yeux absents, et les rabaissa sans avoir répondu. Le brigadier eut un petit sourire de satisfaction cruelle. Il avala une gorgée de vodka, avant de poser un regard de rapace sur la jeune Russe.

«Elle a l'air bien faite, la petite... J'en ai connu des filles, des Françaises bien sûr, mais aussi des Allemandes, des Italiennes, des Polonaises, des Espagnoles. Ah! les Espagnoles, elles étaient sombres et rebelles... Je n'ai pas encore goûté aux Russes.»

Il se leva et alla tisonner les braises du foyer avec la pointe d'une tige de bois.

«Les femmes, leur corps, le plaisir qu'on en tire, c'est quand même le meilleur des plaisirs! C'est pas vrai?» lança-t-il à la cantonade.

Les autres répondirent par l'affirmative, sauf Fortier, dont le visage était livide.

«Vraiment, elle est appétissante», dit Monclus en parlant de la jeune Russe.

Celle-ci ne comprenait pas ce qui se disait, mais l'attitude du brigadier, le ton de sa voix, l'expression de ses yeux quand il la pénétrait du regard, l'avertissaient d'une menace la concernant; et elle se tassait sur elle-même, tandis qu'une peur intense marquait sa physionomie.

Le brigadier regarda encore le lieutenant, et devant son air lointain, qu'il prit pour de l'indifférence, il s'enhardit dans ses paroles.

«Elle est encore pucelle, c'est sûr... L'occasion est bonne pour nous. Pour elle aussi du reste, on lui rendrait service en même temps qu'on se ferait une dernière joie, dit-il avec cynisme.

— Tais-toi! dit le maréchal des logis.

— Allons! Pas de scrupules! répliqua Monclus. Il est normal qu'on se venge des souffrances que ce pays de malheur et les barbares qui l'habitent nous font vivre : c'est la loi de la guerre!» «Et ce n'est pas toi qui vas me faire la morale, ajouta-t-il d'un ton agressif, nous avons partagé assez de femmes depuis dix ans.

— Je te dis d'arrêter!»

Le brigadier eut un sourire narquois.

«Je ne suis pas seul à le penser, n'est-ce pas?» dit-il en prenant ses camarades à témoin.

Les soldats se taisaient, mais leur silence valait approbation.

«Pour la *monter* tranquillement, on peut l'emmener dans la remise, ajouta Monclus... ou même, dans l'écurie, ha ha!»

Le sous-officier se tourna vers le lieutenant, mais la réaction qu'il attendait de ce côté ne venait pas. Monclus se rapprocha de la jeune Russe, qui recula vers le fond de la couche.

«Laisse-la! cria Fortier en bondissant sur ses pieds.

— Tiens! le petit coq de combat! dit Monclus en faisant volte-face.» «Monsieur n'a pas le goût du partage? enchaîna-t-il d'une voix mauvaise, Monsieur voudrait peut-être l'avoir pour lui seul? Mais non, j'oubliais, Monsieur est un homme vertueux! C'est que Monsieur ne sait pas de quoi il parle... Il ne sait pas non plus ce qu'il perd. C'est l'occasion ou jamais, ha ha ha!»

À ce moment de l'échange verbal, le lieutenant parut revenir à la réalité, alors que piqué au vif, Fortier se saisissait de son sabre.

«Défends-toi!» cria-t-il à l'adresse de Monclus.

Le brigadier sauta sur son arme.

«Je vais te tailler la couenne, dit-il, j'attendais ce moment depuis longtemps.»

Pendant ce temps-là, le maréchal des logis cherchait son pistolet parmi ses affaires, lequel pistolet se trouvait sous le manteau de son voisin.

Tandis que les sabres des deux brigadiers se croisaient, un troisième s'abattit sur eux, les séparant dans un tintement.

C'était celui du lieutenant – plus prompt que Lapouge – qui s'était levé d'un bond et qui lança : « C'est assez ! Gardez vos forces pour l'ennemi ! »

Il marqua un temps, puis il dit d'une voix lasse :

« L'incident est clos : retournez à vos places. »

Mais avant de se rasseoir, il dit encore :

« Monclus, à l'avenir, je te conseille d'être très prudent. »

Un rictus déforma le visage du brigadier, mais il remit son sabre dans son fourreau, et il retourna sans un mot dans son coin.

Les hommes étaient tout à fait dégrisés, et un silence pesant régnait dans la pièce.

À présent, Fortier posait un regard neuf sur la jeune fille. Il l'examinait à la dérobée sous toutes les coutures, appréciant le modelé de son visage, la fraîcheur de son teint... le volume de sa poitrine. Parfois, ses yeux rencontraient les prunelles bleu pâle de la Russe, et il lui semblait y lire de l'étonnement, voire un brin de curiosité.

Le soir arriva, et il la lorgnait toujours, par des coups d'œil rapides et précis, afin de ne pas attirer l'attention. Il ne cessait d'entendre les paroles de Monclus, et des pensées antagonistes, torturantes, le taraudaient, cependant que son cœur se serrait.

Le repas terminé, alors que le vent soufflait toujours, les hommes s'enfoncèrent dans un sommeil sans rêves. À un moment, la tête de Courteix – premier hussard de garde – s'inclina sur son épaule, avant qu'il s'affaissât lentement sur le côté.

Soudain, une forme s'anima dans l'ombre : la fille se levait du lit. Elle marcha à pas silencieux vers la porte basse, l'entrouvrit et disparut. Aussitôt, un des hommes se leva à son tour et se dirigea vers la même ouverture. Un hussard bougea à son passage ;

Lapouge se redressa à demi en grognant ; l'homme dit qu'il sortait se vider la vessie ; et il s'esquiva également.

Le premier à ouvrir un œil fut le hussard Calvert, tiré du sommeil par des frissons de froid. Il vit que le foyer était éteint, et maugréa en apercevant Courteix étendu le long du poêle.

Il se couvrit pour aller satisfaire un besoin naturel, enjamba les corps endormis, poussa la malle devant la porte et se faufila à l'extérieur.

Le froid le mordit au visage. Le jour était jeune, le ciel d'un blanc désespérant. Quelques flocons voltigeaient.

Il se tourna vers la gauche, fit quelques pas... et il s'arrêta net en lâchant un « sacredieu ! » retentissant. Un moment stupéfait devant ce qu'il voyait, il se ressaisit et se précipita dans la maison.

« Mon lieutenant ! » dit-il en se penchant sur Hérault.

L'officier gémit.

« Mon lieutenant, réveillez-vous ! » insista Calvert en le secouant par l'épaule.

« Hum... qu'est-ce qu'il y a ? maugréa l'officier en entrouvrant des yeux gonflés.

— Venez voir dehors !

— Quoi dehors ?

— Il s'est passé quelque chose.

— Mais quoi ? interrogea l'officier avec agacement.

— Je ne... c'est trop... il faut que vous veniez. »

Comprenant que son subordonné ne lui dirait rien de plus, et impatient à présent de savoir de quoi il retournait, l'officier jeta son manteau sur son dos, et il emboîta le pas de Calvert qui l'entraîna sur la gauche de la maison.

Et voilà ce qu'il vit près de la palissade, dont la porte était rabattue sur l'extérieur : deux corps gisant au milieu d'une neige remuée et imbibée de sang.

Le premier de ces corps était couché sur le dos, et c'était celui de la jeune Russe. Elle était chaussée de bottes en laine feutrée, mais ne portait pas de manteau. Le haut de sa chemise avait été arraché, et sa robe ouverte sur la poitrine dévoilait son sein gauche, qui portait des marques de griffures et dont le globe volumineux s'affaissait sur le flanc. Des marbrures à la gorge lui faisaient un drôle de collier. Et de même que ses yeux lui sortaient de la tête, de même sa langue sortait de sa bouche grande ouverte, une langue énorme, violacée, étalée sur la lèvre inférieure ; alors que son visage, livide et bleuâtre, était figé en un rictus d'affreuse souffrance.

Sa main gauche serrait un couteau droit à manche de bois. Du sang souillait une partie de sa poitrine ainsi que sa chevelure détressée épandue sur le sol. Il y avait aussi du sang sur le côté de son cadavre, des éclaboussures, des giclées de sang qui avaient fait fondre la neige en se répandant ; puis encore une traînée de sang qui suivait une large empreinte jusqu'à la région du cou de l'autre corps, où elle s'élargissait en une flaque rouge sombre.

Le lieutenant ne put identifier d'emblée le deuxième cadavre, qui reposait face contre le sol, mais il portait une pelisse et un pantalon charivari, c'était donc un hussard, et c'était l'un d'entre eux – de qui d'autre aurait-il pu s'agir ?

Mais avant même de l'avoir atteint, tandis qu'il marchait vers lui, il reconnut les cheveux et la silhouette. Il retourna le corps avec un pied. Il s'agissait bien de celui auquel il songeait : le brigadier Fortier. Sa figure était exsangue, et son cou portait une petite blessure noire de sang coagulé.

Sur le coup, l'officier demeura interdit. D'abord, en raison du caractère inattendu de la scène, mais aussi, saisissant le drame qui s'était joué ici, parce qu'il s'étonnait d'y retrouver la personne du jeune brigadier. Celui-ci n'avait pas la réputation d'un coureur de filles, et si parmi ses hommes il avait dû désigner un violeur

potentiel, il aurait figuré en dernier sur la liste. En outre, n'avait-il pas été celui qui s'était opposé – sabre à la main – au projet de Monclus ?

S'il n'arrivait pas à se représenter le déroulement exact des événements, à savoir comment ils avaient pu se retrouver tous les deux dehors, si c'était elle qui l'avait attiré (mais pourquoi ou sous quel prétexte?), si c'était lui qui l'avait suivie; ou encore si le corps à corps avait débuté dans la cour avant de s'achever de l'autre côté de la palissade; le dénouement était là, parlant, les causes du meurtre de la fille et de la mort du garçon étaient limpides.

Puis un raisonnement se développa dans son esprit. L'acte de Fortier n'était pas incompatible avec sa personnalité, certainement celle-ci l'éclairait-elle pour une bonne part. Même s'il s'était révolté contre les intentions de Monclus, le discours de ce dernier avait dû faire son chemin, réveillant des désirs enfouis, réprimés, emportant des résolutions personnelles nées d'un tempérament réservé, provoquant une angoisse profonde, quasi instinctive, l'angoisse de ne jamais connaître l'amour physique; au bout du compte, détruisant, balayant tous principes, toutes barrières morales. Enfin, la jeunesse, la sensualité naturelle de la Russe avait achevé de lui tourner la tête et d'exciter ses sens; et dans son cerveau échauffé, il s'était mis à espérer et à imaginer on ne sait trop quoi – ou plutôt, on imagine assez bien quoi. Son appétence s'était manifestée d'autant plus sauvagement que ce devait être la seule et unique fois qu'il goûterait au plaisir charnel... Mais fallait-il que cette pulsion fût désespérée, non moins que féroce, pour qu'il ait voulu forcer la jeune fille dans la situation misérable où ils se trouvaient?! Fallait-il qu'il fût pris de démence pour l'avoir suivie dehors, dans le froid glacial de l'hiver russe?! D'ailleurs, qu'attendait-il? Voulait-il la contraindre à le suivre dans la remise,

pour la prendre de force à l'abri des éléments et des regards ? Espérait-il qu'elle consentît à le suivre?... Non?!...

L'officier songea à ce couteau que la Russe gardait peut-être sur elle, ce couteau qu'une fouille aurait révélé et qui à défaut de l'avoir sauvée l'avait vengée dans un dernier sursaut d'énergie.

En tout cas, il se promettait de dire sa façon de voir au soldat qui, chargé de la garde à cette heure-là, s'était endormi.

Lapouge, réveillé par l'air glacé qui entraît par la porte laissée ouverte, avait rejoint Hérault.

« Ce n'est pas joli joli », lui dit-il après avoir saisi la situation en un coup d'œil ; puis, sur un ton grinçant : « Elle a pu vouloir avertir des compatriotes à elle... »

— En chemise, tête nue ? Hum...

— J'ai vu des vêtements d'hiver dans la remise.

— Hum... N'est-elle pas simplement sortie pour se soulager ?

— Sans se couvrir ?

— Ces gens-là ont l'habitude du froid », souligna Hérault...

« Tout de même, c'est étonnant que nous n'ayons rien entendu, ajouta-t-il.

— Le vent soufflait fort hier, il a pu couvrir les bruits de la lutte, ou les emporter dans la mauvaise direction, avança Lapouge. Puis Fortier devait l'empêcher de crier.

— Oui, peut-être... » souffla Hérault, avant de lâcher d'une voix lugubre : « Piqué au cou pendant qu'il l'étranglait, il a dû lui briser la nuque dans un réflexe, une secousse rageuse.

— Oui, sans doute... Mais pourquoi l'étranglait-il ? »

Le lieutenant mit quelques secondes avant de répondre :

« Par dépit, par fureur face à la résistance de la fille... Pour être tranquille ensuite.

— Tranquille ?

— Pour faire ce qu'il voulait faire.

— Ah ! Oui... oui... »

Les hussards, y compris Jouvin qui clopinait, s'étaient rassemblés en arc de cercle derrière les deux gradés. Ils restaient muets, mais leurs visages, leurs yeux, parlaient pour eux, exprimant le plus total ahurissement. Seul Monclus répétait à voix basse, comme s'il s'adressait par-delà la mort à Fortier : « Petit salopard... Quand je pense que tu refusais qu'on la touche... Petit salopard. » Et se mêlait à sa rage froide une envie malsaine, sadique.

La sortie des hussards, conjugée à l'absence de sa petite-fille, avait plongé la vieille dans l'angoisse. Malgré sa peur, elle se décida à aller voir ce qui se passait au-dehors.

Quand elle reconnut sa petite-fille étendue dans la neige, elle devint folle : moitié marchant, moitié courant sur ses vieilles jambes fatiguées, elle passa entre les Français – qui s'écartèrent d'eux-mêmes –, et elle rejoignit la dépouille violente près de laquelle elle s'effondra en poussant des cris affreux.

Comme elle posait une joue mouillée de pleurs sur la poitrine de la morte, le contact de la chair glacée dut lui causer une sensation atroce ; elle se redressa vivement, avant de s'emparer du couteau, et de se retourner avec des yeux de folle, le visage déformé par le chagrin et la rage.

Les hussards se raidirent, prêts à se défendre, mais seul le cadavre de Fortier intéressait la vieille. Elle marcha sur lui ; et levant le couteau à deux mains au-dessus de sa tête, elle l'abattit violemment sur la poitrine du jeune brigadier ; et elle frappa, encore et encore, avec une fureur vengeresse, en même temps que des cris suraigus tombaient de ses lèvres, suivant la cadence de ses coups. Le lieutenant et ses hommes demeuraient immobiles, saisis par la réaction irrépressible de la grand-mère – la comprenant aussi, l'approuvant confusément.

Enfin, la vieille s'arrêta, épuisée, le souffle rauque, le buste se soulevant et s'abaissant à un rythme accéléré. Elle abandonna le couteau planté jusqu'à la garde dans le torse labouré de Fortier,

et elle se traîna en gémissant jusqu'à sa petite fille. Elle lui prit la main, prononça une suite de paroles douloureuses, puis elle se tut, tête basse, le corps affaissé; et un grand silence étreignit les hussards...

« Mon lieutenant, vous entendez ? dit tout à coup Lapouge en touchant le bras de l'officier.

— Oui ? répondit ce dernier, tiré comme d'un mauvais songe de la contemplation de la vieille abîmée dans sa douleur.

— Écoutez ! On dirait le grondement d'une canonnade. »

Des coups étouffés éclataient dans le lointain, par-delà le bois qui les avait vus arriver ; et on aurait dit les battements simultanés de plusieurs cœurs.

« Oui ! c'est bien le bruit du canon ! » dit Hérault. « Le bruit de la vie... celui de la mort », pensa-t-il à part soi.

Tous les hussards tendaient l'oreille comme s'ils entendaient un bruit extraordinaire.

« Marchons vers lui ! » lança l'officier.

Il rentra dans la maison, suivi de ses hommes. Dix minutes après, ils s'éloignaient en colonne par un. Bientôt, on ne les vit plus. Ils s'étaient évanouis dans le blanc ; de nouveau, il neigeait à gros flocons.

Et la vieille restait seule, agenouillée près de sa petite fille, attendant la mort.

Et la neige tombait, tombait... Une neige si légère, si douce, qui recouvrait les corps d'un si beau linceul.

Le Sac ou Gorges en feu

Une voiture rouge – un cabriolet sport décapoté – roule sur une route sinueuse de Provence, au milieu d'une nature surchauffée par le soleil d'été.

Le conducteur est un jeune de dix-neuf ans, le cheveu ras et brun, la peau mate, le visage anguleux et volontaire. Ses yeux sont masqués par des lunettes noires. Il porte un jean, et un tee-shirt blanc qui met en évidence une musculature nerveuse. Bras tendus, les mains en haut du volant, il conduit vite, en mâchouillant une allumette qu'il promène d'un angle à l'autre de sa bouche.

À sa droite, une fille au corps gracile, aux longs cheveux auburn encadrant un joli et frais minois de femme enfant. Allongée sur son siège abaissé, les paupières closes, elle paraît dormir, une main sur son sein droit, les pieds nus croisés devant le rétroviseur. Sa robe rouge, déjà courte à l'origine, est relevée sur le haut de ses cuisses, dévoilant un coin renflé de culotte blanche. Un serpent vert émeraude est tatoué sur l'extérieur de sa cheville gauche : enroulé sur lui-même, le reptile dresse sa tête triangulaire et tire une langue rose bifide, tandis que ses yeux dorés brillent de cruauté.

Une voix féminine à la radio annonce le bulletin d'informations de la mi-journée. Le jeune homme se penche et éteint le poste.

« Ça ne t'intéresse pas de savoir ? demande la fille qui émerge de sa somnolence.

— Non, répond-il, là en ce moment, je m'en fous... Et toi ?

— J'ne sais pas... Oui, peut-être », dit-elle en caressant d'un doigt distrait le sillon formé par ses cuisses jointes.

Le paysage magnifique et sauvage défile. Le jeune homme, qui jette de temps à autre un regard vers son amie, dit tout à coup :

« Zoé.

— Hum...

— Zoé, j'ai une barre.

— Hum?...

— J'ai une barre!

— Hein ? lâche-t-elle en ouvrant les yeux. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je te dis que j'ai une barre.

— Mais quoi une barre, où ça une barre ?

— Là, dit-il en braquant son regard sur son bas-ventre.

— Ah ! t'es vraiment nul », dit-elle dans un sourire.

Et lui, sourire aux lèvres aussi :

« Tu n'veux pas la tenir ?

— Non... Pas maintenant.

— Allez.

— Non, pas pendant que tu conduis !

— Mais si tu tiens la barre, y'a pas de lézard... »

La fille semble ne pas comprendre.

« Ohé, du bateau ! dit-il d'une voix narquoise.

— Tu m'énerves avec ton humour "à la mords-moi-le-nœud", dit-elle, vexée.

— C'est pas comme ça que j'voyais la chose.

— Oh, ça va!

— Montre-moi tes deux beaux fruits, montre-moi ta merveille.»

Comme elle fait la sourde oreille, il tend le bras vers le décolleté, mais elle écarte sa main.

« Tu n'veux pas que j'te touche? dit-il surpris.

— Non, j'ai pas envie.

— Hein? Mais t'as toujours envie!

— Eh bien, pas cette fois.

— Tu m'fais la gueule?

— Non.

— Fais-moi plaisir alors, insiste-t-il.

— Non! j'te dis!

— Alors baisse ta robe», lâche-t-il d'un ton sec.

Elle tire sur le tissu en ronchonnant : « T'es pas obligé de mater », puis elle se tourne vers la droite.

Au même instant, le cabriolet s'engage dans une gorge aux flancs escarpés que se disputent les rochers blancs et les arbustes épineux. Au fond, une rivière d'un bleu ardoise serpente au milieu du vert brûlant d'une végétation luxuriante.

« Tony, arrête la voiture, dit Zoé.

— Hein! Pour quoi faire?

— Arrête-toi, j'te dis! »

Le jeune homme immobilise le cabriolet dans un crissement de pneus sur le bas-côté de la route.

« Bon, qu'est-ce qu'il y a? dit-il, agacé.

— Regarde, comme c'est beau, lance-t-elle en se redressant.

— Hein! c'est pour me dire ça, que tu m'as fait arrêter.

— Ouais, c'est pour ça », rétorque-t-elle.

Le jeune homme observe à son tour.

« OK, c'est beau; et après? »

La fille réfléchit un moment, elle dit :

« Si on s'arrêtait, on a roulé une partie de la nuit, on pourrait se reposer près de la rivière.

— Ouais, pourquoi pas ? Mais tu veux qu'on la rejoigne comment, ta rivière ?

— Là-bas, dit-elle en pointant l'index, y'a un chemin qui semble descendre vers le fond de la gorge.

— Ouais, ça a l'air praticable, la voiture devrait passer », dit-il, « OK, après tout, personne ne nous attend », ajoute-t-il sur un ton grinçant.

Il remet le contact, avance sur deux cents mètres environ et quitte la route pour le chemin, qu'il emprunte le pied sur le frein tant il est raide. Au bas de la pente, ils longent le cours d'eau sous une voûte d'arbres et, au détour d'un virage formé par un éperon rocheux, ils émergent sur un espace envahi d'herbes folles.

À cet endroit, la rivière qui décrit une courbe s'élargit en une anse que le courant ignore. La berge est une courte plage de calcaire blanc ; poussée par une bise rampante, l'onde vient s'y échouer sans bruit en frissonnant. Sur l'autre rive, tombant à pic, une haie de saules aux contours embrasés ombrage la surface des flots qui partout ailleurs miroite comme un lit de diamants ; et le terrain, d'abord plat, s'élève brutalement, grimpe parmi les buissons et les éboulis jusqu'à une petite falaise blanche, creusée d'anfractuosités emplies d'ombre, dont la ligne de faite dénudée se découpe sur le ciel azuré.

« C'est cool ! T'as eu une super idée ! » s'exclame Tony, qui vient de stopper la voiture à la lisière des arbres.

Il gratifie Zoé d'un baiser dans le cou, et il bondit par-dessus la portière.

« N'oublie pas le sac ! lance-t-il en se dirigeant vers la plage.

— T'en fais pas », répond-elle le visage grave.

Elle saisit d'une main sa paire de bottines en cuir noir et à lanières ornées de clous ; de l'autre, elle s'empare d'un sac rond de toile kaki fermé par un lacet qui se tend et se resserre encore sous le poids de ce qu'il contient ; et elle rejoint son ami d'une démarche qui fait rouler ses fesses derrière le tissu de sa robe.

« C'est parfait, dit Tony les yeux levés sur le haut de la gorge, d'ici on doit être invisible de la route. »

Il s'accroupit, trempe sa main dans l'eau et dit :

« Hum, elle est fraîche. »

Elle imite son geste avant de s'écrier :

« Tu veux dire qu'elle est glaciale, ouais !

— Je vais me baigner quand même, dit-il... Tu m'suis bien sûr.

— Non.

— Oh ?

— Non, elle est beaucoup trop froide!... Et puis j'ai pas de maillot de bain.

— Hein ? On est seuls !

— Et si quelqu'un venait malgré tout ? reprend-elle en serrant plus fort le lacet du sac dans son poing.

— Et alors ? T'as qu'à laisser le sac sur le bord... Sûr, si tu flippes trop, j'peux pas te forcer...

— Je n'ai pas peur ! s'emporte-t-elle, je suis prévoyante.

— J'voulais pas te blesser ma p'tite caille », dit-il, railleur.

Il recule de quelques mètres, se débarrasse de ses vêtements, et d'un seul élan, il court, saute, plonge dans l'eau claire de la rivière en jetant un cri de défi dont l'écho se répercute au loin. Durant de longues secondes, on ne le voit plus ; puis il réapparaît en prenant une inspiration puissante et sonore. Par jeu, il se laisse emporter par le courant, qu'il remonte par d'amples mouvements de brasse coulée.

Pendant ce temps-là, Zoé s'est assise en tailleur avec le sac à son côté, et elle s'est dénudée jusqu'à la taille, offrant la blancheur laiteuse de sa peau à la brûlure du soleil.

Davantage que ses seins volumineux au centre de son buste étroit et maigre, ce qui frappe, c'est la dimension de son mamelon droit : deux fois plus large que celui de gauche, presque aussi large en fait que le sein lui-même, qu'il paraît coiffé, avec ça, fortement bombé, évoquant la cupule du gland, terminé par une excroissance de chair d'une taille peu commune, dont la pigmentation d'un brun rouge tranche avec celle plus claire de son faux *jumeau*, ce qui ajoute encore au contraste entre les deux.

Ici, il ne s'agit pas seulement de cette poussée de sève qui fait se gonfler la poitrine des femmes au printemps de leur vie. Là, c'est autre chose, ce bout de sein présente à un degré exceptionnel cet aspect tuméfié des mamelons qui ont reçu des attouchements multiples d'intensités variées. À la différence que, pour celui-ci, c'est à l'évidence son apparence normale. On comprend qu'il est le fruit d'un caprice de la nature, ou bien qu'il fait l'objet d'attentions particulières, lesquelles par leur fréquence, leur vigueur et leur durée contribuent à la permanence d'un état d'ordinaire éphémère. Mieux encore, on devine qu'il est le résultat des deux phénomènes, l'un accentuant l'autre, la singularité physique s'accompagnant d'une sensibilité exacerbée. D'où l'appétit de caresses de Zoé, et le plaisir aigu qu'elle en tire.

Et le tatouage qu'elle possède de ce côté-ci – trois flammes écarlates et emmêlées, dont la plus élancée vient lécher de sa pointe effilée l'aréole du mamelon – souligne le caractère insolite, sinon obscène chez une si jeune femme, de ce sein qui tient autant du téton de la nourrice que de la mamelle de la maquerelle fellinienne.

« Tu devrais venir : elle est super dès qu'on nage! » lui crie Tony.
Elle a une moue dubitative.

« Allez ! bouge-toi, sinon je vais te chercher ! menace-t-il.

— OK, je viens, dit-elle à contrecœur, mais c'est vraiment pour te faire plaisir. »

Elle se lève, enlève sa robe, retire sa culotte avec un mouvement de jambes charmant ; puis elle prend le sac qu'elle dépose sur la plage et entre dans la rivière. Elle progresse à petits pas frileux, en marquant des pauses qu'elle ponctue de : « Brrr, c'est froid, c'est trop froid », et de : « J'sais pas comment tu fais ? ». À l'instant où l'eau atteint sa taille, son ventre se contracte, ses épaules se soulèvent, une grimace d'aversion déforme ses traits, et elle souffle en faisant marche arrière : « Ah non ! J'peux pas !

— T'es une petite nature », lance Tony qui s'est rapproché de la berge ; et il gifle la surface de la rivière, chassant un éventail d'eau dans la direction de Zoé qui, surprise, n'en recule pas moins en criant mi-satisfaite mi-effrayée : « Raté ! », sans s'apercevoir qu'elle est presque entièrement mouillée.

— OK, OK, j'te laisse, fais comme tu veux », dit-il en feignant de repartir, et il se retourne à la vitesse de l'éclair, avant de se ruer comme un furieux sur son amie, pétrifiée de stupeur.

Lorsque, ayant recouvré ses réflexes, elle veut s'enfuir, il est trop tard : il l'entoure de ses bras, la soulève de terre ; et alors qu'elle se débat et hurle son refus, il s'élançe dans la rivière où il la jette de toutes ses forces le plus loin possible.

Elle se relève la chevelure ruisselante, l'œil furieux. Mais comme il lui sourit, d'un sourire gentiment amusé, sa physiologie s'adoucit, et elle dit :

« T'as gagné. »

Résolument ce coup-ci, sans une plainte, elle descend sur ses jambes et se trempe jusqu'au cou.

Ils s'éloignent du bord. Tony passe sous le corps de Zoé, glisse le long de ses flancs, la frôle de ses mains. Elle laisse échapper des gloussements ; elle rit, d'un rire juvénile, plein d'une insouciance

gaieté, de joie de vivre, et dont les purs éclats s'éparpillent aux quatre vents. Dès qu'elle nage sur place, il se laisse couler, la saisissant aux chevilles, comme s'il voulait l'immerger ; elle se rebelle, donne des coups de pieds, pousse des petits cris de frayeur joyeuse ; alors il la serre contre lui et ferme ses lèvres, arrête ses piailllements avec la bouche. Parfois encore, il la fait s'allonger sur le dos, et, penché au-dessus d'elle, la soutenant à moitié hors de l'eau, il l'abreuve de baisers rapides sur la bouche, sur les seins, sur le ventre, sur les lèvres.

« On sort, je commence à me les geler », dit-elle au bout d'un moment.

Ils sortent de la rivière et courent se coucher dans l'herbe chaude et tendre, non sans que Zoé ait veillé à prendre le sac au passage.

Derrière eux, un murmure parcourt la ligne des arbres, un oiseau donne de la voix solitaire. Là-haut, dans le bleu limpide du ciel, le disque solaire fait penser à un chaudron chauffé à blanc, entouré de vapeurs lumineuses ; l'on dirait qu'un géant invisible en verse le contenu bouillant et transparent dans le creux de la gorge.

D'une façon machinale, les doigts de la fille se sont approprié son mamelon droit, tout rétracté à la suite de son séjour dans l'eau froide : ils le massent, le tordent, le pincent ; ils lui prodiguent toutes sortes de caresses. Très vite, sous l'effet conjugué de leur action et du soleil, la chaleur qui l'envahit lui redonne son apparence habituelle, superbe d'impudence, véritable excitation aux amours charnelles.

« Hum, c'est bon, dit-elle d'une voix traînante.

— Je suis déjà sec, dit Tony en passant une main sur son torse.

— Pas moi : je suis tout humide, dit-elle avec un ton qui le fait se dresser sur les coudes.

— Tu es sèche, qu'est-ce que tu m'chantes? dit-il après avoir examiné le corps de son amie.

— Non, non, je suis humide... Regarde bien », dit-elle avec un petit rire espiègle.

Cette fois, ayant compris l'allusion, il se penche au-dessus du pubis de Zoé, un pubis saillant, et couvert d'une toison épaisse et sombre qui s'éclaircit de reflets roux dans la lumière vive du jour.

« Il y a quelques petites gouttes dans les poils, mais elles vont vite s'évaporer, dit-il d'une voix neutre.

— Je ne suis pas aussi sûre », lâche-t-elle en remuant son bassin.

En guise de réponse, Tony descend jusqu'au pied gauche de son amie, dont il embouche un à un tous les orteils; puis sa langue effleure la voûte plantaire en se faisant légère, agaçante comme une plume; une fois sur la cheville, elle suit le corps sinueux du serpent, flirte avec sa langue fourchue, glisse le long de l'arête du tibia; après avoir contourné le genou, elle s'élargit, couvrant la face interne de la cuisse de va-et-vient humides; la pointe de nouveau dure, elle pénètre au creux de l'aine et s'insinue dans le buisson ardent, goûte à la source nacrée qui soudain palpite; elle se détourne, remonte vers la hanche qu'elle épouse largement, oblique en direction du nombril, s'y arrête, le remplit, tourne dans un sens, puis dans l'autre, faisant se creuser le ventre; elle repart, et alors qu'elle passe sur les trois flammes, Zoé émet d'une voix changée, presque douloureuse, cette demande éternelle, mille fois exprimée, mille fois entendue :

« Oui... Oui... Comme j'aime!

— Et si on venait? souffle Tony avec perfidie.

— Tant pis... C'est trop tard », gémit-elle.

La langue de Tony suit la courbe ogivale du sein, en fait autant avec le pourtour du mamelon, trace des cercles concentriques qui s'achèvent en spirales sur sa protubérance charnue; le titille,

l'agace, le lèche, tantôt rigide, tantôt molle; puis elle redescend vers les trois flammes, se mêle à leur danse, devient une flamme elle-même, une flamme rouge, ardente, tournoyante, enveloppante; et puis ce sont ses lèvres qui pressent et aspirent, et ses dents qui attrapent, tirent et mordillent. Par instants, sa bouche brûlante saute sur le sein d'à côté, mais c'est pour revenir avec plus de fièvre sur le premier mamelon dont le bout, gros comme une première phalange, se dresse rouge violacé et turgide. Et il s'exalte, s'enivre, s'acharne, s'aide de ses mains qui enserrant, caressent, pétrissent, cependant que Zoé geint en remuant la tête : « Je brûle... Je brûle... Je brûle »

Tony se redresse pour juger de ses efforts. Il contemple la gorge de Zoé, cette gorge marquée de plaques rouges, aux extrémités délicieusement torturées; et aussi sa figure, cette figure crispée, sans âge à présent, avec ces grands yeux de folle qui le supplient.

Il entre en elle. Pendant un temps, il reste sans bouger – barre de fer chauffant au centre des braises. Comme elle remue, se colle à son bas-ventre en signe d'impatience, il entame un va-et-vient; lentement d'abord; de plus en plus vite ensuite; à grands coups enfin, violemment, furieusement, en soufflant d'une voix heurtée :

« Et là! Tu brûles?... Tu brûles?... »

Et elle, les chevilles sur les reins de son amant, les mains griffant la terre, la face empourprée tournée vers le soleil, dans une sorte de plainte où sa voix tremble :

« Oui... Oui... Oui... »

— Ah! c'est l'enfer!... C'est l'enfer! » dit-il entre deux poussées de bassins.

Soudain, il saisit de ses dents le formidable mamelon de Zoé. Il le mord : elle gémit de douleur. Il le mord plus fort : elle crie de plaisir; et ses jambes battent l'air. Agrippés l'un à l'autre, ils se tordent tels deux êtres se consumant dans un brasier...

Maintenant, étendus sur le dos, ils reprennent leurs esprits en silence.

Zoé se met à caresser son ventre plat, avec la paume de la main, d'un geste doux et circulaire.

« Ça te dirait d'avoir un gosse? dit-elle tout à trac.

— Pourquoi? répond-il surpris.

— Comme ça, pour savoir.

— Dis, tu prends toujours la pilule au moins?

— Mais oui! Ah, t'es bien un mec!... Alors?

— J'en sais rien... En tout cas, c'est pas le moment... Et puis t'as vu ton âge : seize ans!

— J'ai une copine qui était mère à quinze!

— Super!

— Et plus tard?

— Plus tard, ça n'signifie pas grand-chose dans notre situation... De toute façon, j'aime pas les *gniards*», ajoute-t-il pour couper court à la discussion.

Elle ne répond pas. Ils se taisent.

« Aie! j'ai la poitrine qui m'brûle! » dit soudain Zoé. Elle se redresse sur les coudes et regarde son buste devenu cramoisi. « Ouah! j'ai pris un coup de soleil d'enfer! dit-elle les yeux ronds.

— Ha ha! Sûr, avec ta peau de Gauloise, raille Tony.

— Tu peux rire, mais en attendant t'es pas près de toucher mes seins.

— Sans blague? Te connaissant, c'est toi qui vas en souffrir le plus, ma p'tite caille. »

Zoé lui adresse un regard où l'irritation se mêle au dépit.

« Pour moi, le soleil, c'est fini », dit-elle.

Elle se rhabille, ramasse le sac, et file se mettre sous la protection du feuillage des arbres, suivie de Tony qui ricane dans son dos.

Ils récupèrent des victuailles dans le coffre du cabriolet. Après qu'ils se sont restaurés en buvant de la bière, quand elle exprime son envie de faire une sieste, il dit qu'il restera éveillé pendant qu'elle dormira.

Pieds nus dans ses bottines ouvertes, elle se couche sur le côté de la voiture, et elle s'étire voluptueusement. Elle s'endort avec une expression d'enfant paisible, une main sur son sein droit.

Adossé à une roue, Tony cueille des brins d'herbe qu'il suce et mâchonne de façon distraite, avant d'en recracher les morceaux d'un coup sec, comme il le ferait avec des noyaux de cerises. Puis il tire un paquet de tabac de sa poche et se roule un joint.

Tout est immobile et silencieux, plus un bruit, plus un souffle d'air. Le soleil tombe à flots sur la végétation dont les verts éclatent de lumière ; il rend éblouissant le calcaire blanc de la plage ; il se répand en flaques dorées sur les eaux calmes de la crique, jette des feux étincelants au-delà ; il embrase l'atmosphère, inonde la gorge d'une clarté aveuglante : partout, il triomphe et accable.

Un engourdissement des sens, un amollissement des membres ont peu à peu envahi Tony. Les yeux mi-clos, il aperçoit, dans le contre-jour, le vol noir d'un héron qui se pose au bord de l'eau, sur la petite plage. Une fois au sol, l'oiseau ne bouge plus : il reste là, immobile, magnifique, haut perché sur ses grandes pattes fines, le bec dressé fièrement. Malgré l'éloignement, le garçon peut deviner sa sombre pupille cerclée de jaune qui scrute l'espace alentour, qui observe fixement dans sa direction.

Avec des gestes au ralenti, Tony allume un autre joint et le coince entre ses lèvres. Il renverse la tête en arrière. Un léger brouillard s'étend devant ses yeux. À un moment, il lui semble voir, dans un lent battement de cils, un peu de cendre tomber d'une aile de l'échassier, là-bas au bout de sa cigarette.

Le héron se détourne. Il avance dans la rivière avec des pas de danseuse... Il se fige. Soudain, il allonge son cou, perfore la

surface de l'eau de son bec aigu, relève la tête en tenant dans ses mandibules un poisson aux reflets d'argent, qu'il engloutit en deux temps trois mouvements.

La scène se reproduit trois fois. Puis, de nouveau, le grand oiseau tourne sa tête effilée vers Tony : il le regarde avec son œil rond, énigmatique, d'une façon hypnotique. Enfin, il déploie ses longues ailes ; et, comme il est venu, d'un vol vigoureux et rectiligne, il disparaît derrière la crête des saules, laissant au jeune homme l'impression d'avoir été victime d'une hallucination.

Les heures se sont enfuies. Le soleil s'est évanoui derrière le versant d'en face. Descendues de son sommet, les ombres glissent lentement sur la surface de la rivière qui prend une teinte de deuil ; elles noient le reste de la gorge qui paraît rétrécir. L'air est alourdi de moiteur et rempli des odeurs pénétrantes de la nature, excédée de chaleur. Le temps est à l'orage : des nuées menaçantes s'amoncellent au nord, et s'avancent.

Zoé ne dort plus. Le sommeil l'a transformée : une moue soucieuse assombrit son visage ; elle ne cesse de triturer le lacet du sac.

« Tu penses à hier ? lui demande Tony.

— Oui...

— Tu regrettes ?

— Si je regrette ce qui s'est passé hier ?

— Non, d'être partie avec moi.

— Non, dit-elle avec un faible sourire, mais hier...

— Tu n'vas pas craquer, j'espère, dit-il, tu n'oublies pas ce qu'on s'est promis.

— T'en fais pas, je dois m'habituer, c'est tout.

— OK. On partira à la nuit, y'a moins de risques. »

À peine a-t-il terminé sa phrase qu'un ronflement de moteur se fait entendre dans le chemin. Comme si un coup de tonnerre

avait retenti, les deux jeunes sursautent, bondissent sur leurs pieds, Zoé se saisissant du sac dans le même mouvement.

Un mobile home débouche du virage et se gare à l'entrée du découvert. Un couple, la trentaine, en descend : l'homme, corpulent, l'air affable ; la femme, menue, les traits doux. Une petite fille blonde comme les blés, trois ans tout au plus, mignonne comme un cœur dans sa salopette rose, apparaît à son tour, se pend au bras de sa mère. La famille réunie marche vers les deux jeunes.

« Bonjour ! lance l'homme d'une voix enjouée, on ne savait pas qu'il y avait du monde : on n'aperçoit pas l'endroit de la route. » « On ne veut pas déranger, enchaîne-t-il avec un large sourire, cela dit, il y a de la place pour plusieurs, non ?

— Bien sûr... De toute façon, on allait partir, dit Tony.

— On ne vous chasse pas au moins ? s'inquiète l'homme.

— Non.

— Vous êtes sûrs ?

— Mais oui !

— Vous êtes en vacances ? Nous oui, poursuit l'homme sans attendre de réponse. Ah ! c'est vraiment un endroit de rêve, non ? Vous vous êtes baignés ? Comment était l'eau ? Froide sûrement.

— Ouais, dit Tony.

— Vous avez bien profité du soleil à ce que je vois », dit l'homme, en décochant un regard sur le haut dénudé du buste de Zoé qui, restée quelques pas en arrière, grimace un sourire forcé.

La petite fille, quant à elle, ne quitte pas des yeux les deux jeunes : on sent qu'une intense activité se fait dans son cerveau. Soudain, elle lâche les doigts de sa mère et court vers le mobile home.

« Dites, vous en avez une belle voiture ! dit l'homme. Elle est à vos parents ? Je suis bête ; oui, bien sûr ?

— Oui, c'est cela, elle est à notre père », dit Tony, « Et c'est ma petite sœur », ajoute-t-il en désignant Zoé du menton.

L'homme fronce les sourcils.

« Ha ha ! Là, vous me blaguez ! » « Vous faites une petite virée en amoureux, non ? reprend-il en clignant de l'œil, la face réjouie.

— Vous êtes un malin, dit Tony.

— Mais le cabriolet, dit à nouveau l'homme, il appartient bien à votre père, non ? Si je dis ça, c'est que vous êtes si jeunes et...

— Bernard, tu es indiscret ! coupe la femme.

— Je suis désolé, concède-t-il. Je suis curieux, certains disent trop curieux ; mais c'est dans ma nature, et on ne se refait pas, hein ?... Enfin, quoi qu'il en soit, c'est vraiment une chouette voiture... »

La petite fille est revenue : elle tient un journal dans ses mains.

« Papa, papa, regarde ! s'écrie-t-elle.

— Après ma puce, tu vois bien que je parle, répond le père.

— Papa, papa ! c'est le monsieur et la dame des photos ! insiste-t-elle.

— Ah ! les enfants ! » dit l'homme comme pour s'excuser ; et il prend le journal sous le regard interrogateur de Zoé et de Tony, et celui inquiet de sa femme. « Bon, qu'est-ce qu'elles ont ces photos ? » dit-il ; et, regardant successivement le journal et les deux jeunes, son expression de joviale devient interloquée ; il ne sait que marmonner une suite de « mais... mais que... ».

L'espace d'une poignée de secondes, le temps est comme suspendu ; également interdits, les protagonistes semblent changés en pierre. Tony se ressaisit le premier, sa voix claque dans le silence.

« *Shoote-les !* » crie-t-il à Zoé tout en s'écartant.

Tel un automate, la jeune femme plonge sa main droite dans le sac, la ressort armée d'un pistolet de gros calibre, qu'elle brandit à bout de bras, et elle appuie sur la queue de détente : atteint à

l'épaule gauche, l'homme fait un pas de côté; une deuxième balle pénètre sous son œil droit, et il s'effondre de tout son long sur le dos.

Sa femme hurle d'horreur en se tournant vers sa fille; mais un projectile se loge dans son cou, coupe net son élan, étrangle son cri dans son gosier, la fait s'écrouler au pied de son enfant... où elle expire dans un gargouillement.

Pétrifiée, les bras collés aux flancs, et la tête rentrée dans les épaules, la petite fille regarde avec des yeux arrondis de frayeur la dépouille de ses parents, et la gueule noire de l'arme qui lentement s'abaisse.

« Flingue-la! » lance à nouveau Tony.

Tétanisée par ce qu'elle vient de faire, effrayée par la teneur de l'ordre, Zoé reste sans réaction. Tony lui prend le pistolet des mains, et sans l'ombre d'une hésitation, il tire sur l'enfant qui, touchée à la poitrine, bascule en arrière; tandis qu'une fois encore, le tonnerre sorti de l'arme roule à travers la gorge, revient atténué, s'éloigne au loin.

« Putain! Qu'est-ce que ça veut dire? J'comprends pas! » dit Tony, alors qu'il ramasse les feuilles du journal disséminées sur le sol. Il le consulte fébrilement; et il arrête son regard sur deux photographies imprimées en noir et blanc au centre de la dernière page : la première photo montre Zoé de léger profil, le sac en bandoulière, un pistolet à la main; la seconde le présente lui, de face, armé également, avec en arrière-plan les pompes d'une station-service.

Dans le commentaire en dessous, ces mots : « [...] Le pompiste, sa femme et une automobiliste ont été tués [...] Par chance, un témoin, qui souhaite garder l'anonymat, a filmé le drame de la fenêtre de son appartement située de l'autre côté de la route [...] La police a indiqué que les deux tueurs n'ont pas encore été identifiés. » Et, en fin d'article, en petits caractères :

« À la suite de la polémique née de la diffusion par notre quotidien de photos extraites du film avant que les autorités judiciaires en aient pris connaissance, le journal rappelle que, conformément au code de déontologie de la profession, il ne divulguera pas le nom de sa source. »

« *Fuck you !* » hurle Tony, et froissant le papier dans son poing, il le jette de rage, avant de se diriger d'un pas rapide vers le mobile home.

Zoé ne dit rien, elle regarde d'un œil fixe la petite fille, la tache de sang qui grandit sur sa poitrine, rougit sa robe, attire une grosse mouche en vadrouille, avec ses bourdonnements graves, entêtants, son allure vive, ses sauts brusques, son activité macabre, sa frénésie écoeurante de suceur de cadavre.

Puis elle se penche sur l'article du journal.

Tony est de retour, il porte un bidon d'essence.

« Ça n'servait à rien de les tuer, dit Zoé d'une voix blanche.

— On avait dit pas d'quartier, pas d'témoins ! rétorque Tony.

— Pour les témoins, c'est raté, dit-elle en brandissant le journal.

— Et comment on aurait su, hein ? s'énerve-t-il, au moins ceux-là, ils ne jacasseront pas.

— Ça n'servait à rien, reprend Zoé... Et la petite... C'est horrible... C'est dingue... »

Tony n'écoute plus. Il se penche sur le cadavre du père, fouille dans ses poches, en retire un billet de dix, fait la moue ; puis il le saisit par les chevilles, le traîne vers les deux autres dépouilles ; et, se livrant à une funèbre mise en scène, il place les corps en étoile, dos au sol, les pieds orientés vers l'extérieur ; il termine en coinçant le journal sous une des jambes de la mère.

« Qu'est-ce que tu fous ? dit Zoé.

— Je vais les flamber.

— Quoi ? dit-elle dans un sursaut.

— Je vais les flamber, comme ça, les flics devront attendre l'autopsie pour connaître la cause de la mort ; jusque-là, ils pourront aussi bien croire à un suicide rituel... Ça s'pratique assez ces derniers temps, ajoute-t-il avec un cynisme glacial.

— Pourquoi on ne les mettrait pas plutôt dans la rivière ? suggère-t-elle.

— Tiens donc ? Et qui va se taper la galère ? Moi, bien sûr ! J'en ai aucune envie, surtout pour me coller du sang partout.

— Et si... si tout simplement, on ne faisait rien ? Pour quelles raisons les *condés* feraient le rapprochement avec nous : on n'est pas les seuls tu... tueurs du p... pays, dit-elle en butant sur ses derniers mots comme s'ils lui écorchaient la langue.

— Rapprochement ou pas, on les flambe, dit-il en dévissant le bouchon du bidon.

— Peut-être que personne ne passera avant plusieurs jours, alors on sera loin, dit-elle.

— Ça peut aussi arriver dans une heure.

— Le feu pourrait attirer les regards, insiste-t-elle, manifestement tenaillée par la perspective de brûler les corps.

— Dans ce trou, un feu de cette taille ? Y'a peu de risques », réplique Tony. « Et puis, qu'est-ce qui t'prend à la fin, s'emporet-il, on était d'accord pour tout ce qu'on serait amené à faire. J'ai dit qu'on allait les flamber et on va les flamber, parce que ça me plaît ! Maintenant, assez palabré, on ne doit plus traîner ici. »

Il asperge les cadavres d'essence, répand un filet du liquide sur l'herbe tout en reculant, puis il sort son briquet dont il heurte la pierre ; jaillissant à la première étincelle, une flamme court, s'étend sur le sol à une vitesse fulgurante, et atteint les corps qui s'embrasent dans un dégagement de chaleur extrême.

« Parfait », dit Tony avec un sourire de satisfaction cruelle, et il se dirige de nouveau vers le mobile home.

Zoé se détourne de l'atroce vision des corps rongés par le feu, et qui dégagent une odeur épouvantable de cheveux et de chairs grillés. Le cœur soulevé de nausée, elle vomit dans un buisson.

Prostrée à l'écart, le regard éteint, elle ne voit pas le morceau de journal enflammé qui se détache du brasier : il virevolte dans le vent qui s'est levé brutalement, hésite sur la direction à prendre, et finit par s'abattre tout près des premiers arbres. L'herbe, sèche à cet endroit, prend feu. Les flammes gagnent vivement la lisière du bois, s'attaquent aux broussailles et sautent sur les branches basses d'un chêne-liège. Quand Zoé lève enfin les yeux, l'arbre n'est plus qu'une immense torche.

« Putain ! crie Tony qui sort du mobile home, mais qu'est-ce que tu fous ? Tu n'pouvais pas faire gaffe ?

— C'est le vent », murmure Zoé pour elle-même.

En effet, les flammes se déchaînent dans le vent qui souffle en tempête : se balançant de droite et de gauche, s'étirant, se ramassant, se déployant de plus belle, elles taillent dans le vert, dévorent déjà l'un après l'autre les arbres, dont les branches craquent comme les os sous les crocs d'un fauve.

« Il faut s'tirer, dit Tony, l'incendie ne tardera pas à alerter du monde.

— Tu vois, fallait pas mettre le feu ! dit Zoé.

— Ouais, c'est le vent, ce putain de vent d'orage », bougonne-t-il en jetant un œil noir vers le ciel. Le ciel, bas, lourd et sombre à présent : si bas qu'il semble sur le point de toucher les lignes de crête de la gorge ; si lourd qu'il paraît près d'y tomber ; si sombre que l'obscurité y serait proche de la nuit s'il n'y avait le sinistre pour l'illuminer de lueurs incarnates.

« J'ai fouillé le mobile home, j'ai trouvé qu'un billet de cinquante : putain de pauvres ! crache Tony.

— Et tes empreintes ! dit-elle tout à coup, tes empreintes sur le bidon et dans le mobile home ! »

Tony attrape le bidon et le jette au milieu des corps d'où monte un bouquet d'étincelles.

« Voilà, si ça peut t'satisfaire, dit-il... Pour le mobile home, le feu s'en chargera... De toute façon, on finira bien par savoir que c'était nous, après l'analyse des balles. »

Il saute dans le cabriolet qui est sous la menace des flammes, et il met le moteur en route.

« Oh, tu t'affoles ! » lance-t-il à l'adresse de Zoé, qui n'a pas bougé.

Elle se décide à le rejoindre, comme on marche vers sa perte, l'air accablé et résigné.

Tony allume la radio et met une station d'informations continues. Ils passent devant les corps noirs, défigurés, dont la combustion se poursuit, et ils s'engagent dans le chemin.

À la radio, une voix féminine dit sur un ton emprunt de gravité : « Plus que jamais, c'est l'affaire des jeunes tueurs de Lille qui est au centre de l'actualité. Les témoignages se multipliant, nous pouvons ce soir retracer les principales étapes de leur sanglant périple. Tout commence hier matin dans la banlieue lilloise par l'attaque d'un modeste commerçant – un vendeur de farces et attrapes – qu'ils tuent de sang-froid après lui avoir volé sa caisse. Un peu avant Troyes, ils abattent un automobiliste et s'emparent de sa voiture. Puis, c'est l'horrible tuerie de la station-service au sud de Dijon, dont nous faisons déjà état dans nos bulletins de la veille. La gendarmerie a d'ailleurs retrouvé le véhicule volé par eux à cette occasion du côté de Saint-Étienne. Depuis, plus rien. Mais selon toute vraisemblance les deux criminels, dont l'identité n'a pas été communiquée à la presse, se dirigent vers le sud du pays. Le ministre de l'Intérieur en personne a déclaré qu'un important dispositif avait été mis en place et que tous les moyens seraient utilisés pour les mettre hors d'état de nuire. Hormis le caractère gratuit de ces crimes, ce qui a mis et continue à mettre

l'opinion en émoi, c'est la jeunesse des meurtriers et le fait qu'ils forment un couple. Défi à la société? Identification à des héros de cinéma? Actes initiatiques? Coups de folie sous l'emprise de la drogue? À l'heure où démarre l'enquête, nous ne pouvons qu'avancer des hypothèses. Les psychiatres interrogés parlent quant à eux d'une adolescence mal vécue, trouvant à s'exprimer dans la violence, laquelle serait quelque part aussi un appel au secours. Toujours est-il que ce n'est pas sans effroi que nous attendons le nouvel épisode de leur folie sanguinaire.»

Tony est resté impassible durant le bulletin, seule une lueur de mépris a-t-elle brillé dans ses yeux; et c'est avec un calme souverain qu'il dit :

« Il va falloir changer de caisse.

— Non, ça suffit... C'est foutu, dit Zoé.

— *Keep cool*, on va s'en sortir : on franchira la frontière en passant par les Alpes maritimes.»

Soudain, l'orage éclate, terrible, violent, ébranlant l'atmosphère de coups sourds, lacérant le ciel d'éclairs aveuglants, déversant sur le monde une pluie battante.

Tony remonte la capote, allume les phares et réduit l'allure en raison du manque de visibilité.

L'eau est partout grise, noire, sale : elle se rassemble en ruisseau de chaque côté de la chaussée; elle dresse un épais rideau devant la voiture, forme des flaques sous ses roues; elle ruisselle du toit le long des vitres, cingle le pare-brise avec de grosses gouttes.

La nature a revêtu un aspect lugubre. L'intérieur du cabriolet est noyé dans la pénombre. Une lueur blafarde éclaire par instants la figure spectrale des deux jeunes.

Les minutes filent. Tony fredonne un refrain sur un mode lancinant; tassée sur son siège, Zoé garde un mutisme opiniâtre.

« Tu m'fais la gueule, ma parole! dit-il au bout d'un moment... C'est à cause de la petite? Eh! Tu n'vas pas en faire une histoire :

c'était qu'une gosse après tout!... » « C'était qu'une gosse », répète-t-il d'une voix sourde.

Elle ne répond pas ; ses doigts se mettent à trembler, d'un tremblement imperceptible, mais réel et rapide ; et une envie irrépressible de saisir une arme dans le sac assaille son esprit.

Mauvaises vues

Mathieu Callère rentrait chez lui à grands pas vifs. Une fois dans son immeuble, il oublia l'ascenseur et grimpa l'escalier quatre à quatre, jusqu'au cinquième étage. Là, il entra dans son appartement, claqua la porte derrière lui, et jetant son porte-documents au hasard, il se laissa tomber sur son canapé, le front en sueur, le cerveau en ébullition.

Neuf ans! Neuf ans qu'elle avait disparu physiquement de son univers, et voilà qu'il la revoyait à un moment et dans un endroit inattendus. Elle! Aurélie, son premier amour, son seul amour : l'amour de sa vie!

L'événement s'était produit alors que, revenant de chez un nouveau client à la nuit close, il avait pris un bus sur une ligne de banlieue qu'il ne connaissait pas. Il se tenait debout, coincé au milieu d'une foule de passagers, quand il l'avait aperçue à l'autre bout du véhicule, elle aussi entourée de tous côtés.

L'émotion avait été si forte, le sang lui était monté si promptement à la tête, qu'il avait ressenti un violent picotement à la racine des cheveux.

Pris d'un doute, il l'avait regardée mieux, mais ce profil régulier de Romaine, cette figure un rien hautaine, ce bel œil fixé sur les lointains : c'était bien elle!

Il aurait pu essayer de se frayer un passage jusqu'à la jeune femme, attirer son attention par des signes de la main, l'appeler par son prénom : il n'en avait rien fait, ne sachant que dire après tant d'années d'éloignement, et réfréné dans son envie par la présence de toutes ces oreilles indiscrètes. Il s'était contenté de lui jeter des regards à la dérobée, craignant qu'elle ne tournât la tête quand il l'observait, avec le vif désir qu'elle le fit quand il cessait de son côté.

Elle était descendue sans qu'il se fût rien passé ; et pendant que le bus poursuivait sa route, il s'était demandé si – l'ayant vu – elle n'avait pas voulu signaler sa présence, où si tout simplement elle ne l'avait pas remarqué.

Tout à la joie simple d'avoir revu la jeune femme, Mathieu se leva, ouvrit le buffet situé en face du canapé, et il revint s'asseoir avec une bouteille de vodka ; et hop ! il s'envoya coup sur coup deux petits verres d'alcool au fond la gorge, avant de faire claquer sa langue de satisfaction.

Il resta affalé, heureux. Cette rencontre fortuite opérait sur lui comme une rafale ravivant les braises d'un feu qu'il croyait éteint ; naissait en lui une espérance formidable, une énergie propre à changer le cours monotone de sa vie.

Soudain, il bondit sur ses pieds et fila dans sa chambre. Explorant de fond en comble les tiroirs d'une commode, il grommela : « Mais, où est-elle ? Je suis pourtant certain de l'avoir conservée ! » Il ouvrit un placard, chercha à l'intérieur, répétant, avec autant d'inquiétude que d'agacement : « Ce n'est pas possible ? Ce n'est pas possible ! » Enfin, il tira à lui un carton à chaussures ; et tandis qu'il en fouillait le contenu répandu sur le sol, sa figure s'illumina : il se redressa avec une photo dans la main, et retourna s'asseoir sur le canapé.

C'était une photo d'Aurélie, l'unique souvenir qu'il avait d'elle. Elle avait été prise lors d'une fête donnée pour ses dix-huit ans.

La jeune femme y était resplendissante. Elle portait une robe serrée en satin cerise qui tout en comprimant sa poitrine la rehaussait joliment ; ses cheveux de jais descendaient en ondulations moirées sur ses épaules dénudées ; ses lèvres carminées s'ouvraient sur une denture d'une blancheur étincelante ; et ses yeux brillaient d'une lueur réjouie teintée de rêverie ; ses grands yeux lilas, son plus doux, son plus douloureux souvenir : sa prison.

Une fille posait à côté d'Aurélie, sa sœur Laetitia : son double quasi semblable – mais en plus mince –, car elles étaient jumelles. Par chance, cette dernière portait des lunettes, grâce auxquelles on savait à qui l'on avait affaire.

Leurs parents étaient divorcés : Aurélie vivait avec sa mère, Laetitia avec son père. La seule fois où Mathieu avait rencontré Laetitia avait été cette soirée. La ressemblance entre les deux sœurs l'avait fortement troublé, le charme naturel de Laetitia opérant comme celui d'Aurélie. Aussi avait-il été heureux de ne pas la revoir, redoutant qu'elle vînt semer – même malgré elle – la confusion dans ses sentiments.

Mathieu était perdu dans la contemplation de la photo. Tout à coup, alors qu'il se servait un autre verre, son geste resta en suspens. « Idiot ! Sombre idiot ! » pensa-t-il à voix haute. Il se redressa, tira sur ses cheveux en grimaçant : « Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Si Aurélie avait pris ce bus pour la première et dernière fois, il est évident que je ne la reverrai plus ! »

Il regarda de nouveau la photo. En proie à une inquiétude brutale, il pensa encore : « Si ce n'était pas Aurélie, mais Laetitia que j'avais vue ?... Non, Laetitia portait des lunettes ; or celle que j'ai vue n'en avait pas... Non, c'était Aurélie... C'est sûr, c'était elle. »

Il passa le reste de la soirée ainsi qu'une partie de la nuit à se reprocher son manque d'audace et son ineptie. Il vécut la journée

du lendemain dans l'angoisse et l'énervement ; il renonça même à travailler, étant dans l'incapacité de se concentrer.

Il se remémorait les images de sa jeunesse, les épisodes de son flirt avec Aurélie, ses agaceries à elle, sa lassitude devant son irrésolution à lui, l'impuissance qui avait été la sienne de déclarer sa flamme. Si bien qu'à un âge où l'impatience est reine, où le corps commande à la tête plus souvent qu'à son tour, elle s'était jetée dans les bras d'un autre.

Âme en peine, il avait erré dans les endroits qu'elle fréquentait. Parfois, il l'y avait croisée, souvent avec un homme ; rarement, ils avaient échangé quelques mots, des banalités exprimées sur un ton neutre. À une occasion, il avait cru deviner un semblant de regret dans les yeux d'Aurélie, mais son sentiment général avait été qu'il n'avait plus à espérer. Un hiver, il avait cessé de la voir : sans doute avait-elle déménagé.

Le temps passant, il avait souhaité la chasser de sa mémoire ; mais, en dépit de toutes ces années, elle surgissait encore dans ses rêves sans crier gare, lui laissant tout le long du jour une impression pénible de frustration et d'amertume.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il ne s'était jamais remis de cet échec. Il vivait en solitaire, ne voyait ni parents ni amis, travaillait à domicile et ne s'absentait que pour voir ses clients – assez peu grâce aux technologies de la communication. Un temps, il avait fréquenté des filles, était sorti avec quelques-unes. Il s'était lassé, ne trouvant chez aucune autre le charme subtil et mystérieux capable de le désarmer, persuadé qu'il n'existait pas une femme sur terre susceptible de remplacer Aurélie.

À présent, ses rares visites étaient pour une jeune *escort* occasionnelle, une gentille fille un peu dérangée, qui *se donnait* à lui, pour pas grand-chose, et chez qui il passait parfois la nuit, pour rien. Elle le trouvait « différent », comme elle disait, sans

qu'il comprît ce qu'elle voulait dire par là, et sans qu'elle sût lui expliquer clairement en quoi il l'était.

Mathieu Callère sortit en fin d'après-midi. Il avait décidé de retourner à l'arrêt où la jeune femme était descendue.

Arrivé en avance, il attendit à un coin de rue, rongé par l'inquiétude, piétinant d'impatience.

Enfin, le bus déboucha, ses portes s'ouvrirent ; et elle apparut – c'était donc son trajet habituel ! –, mince silhouette enveloppée comme la veille dans un manteau serré à la taille, chaussée de bottines à talons noires, et les cheveux coiffés en chignon. Et il la trouva toujours aussi belle : plus belle encore !

Elle s'éloigna, il la suivit. Ils marchaient depuis une centaine de mètres, lorsqu'elle se mit à courir derrière un bus qui démarrait. Elle le rattrapa, cogna à la porte qui s'ouvrit, et sauta au-dedans, laissant Mathieu comme un idiot, désarmé sur le trottoir. Mais il se tranquillisa vite : il savait maintenant qu'il pouvait la retrouver.

De retour dans son appartement, sa première impulsion le porta vers la photo. Alors, il s'inventa un tête-à-tête amoureux avec Aurélie, où ses prunelles malicieuses brillaient de désir pour lui, où sa bouche fardée de rouge s'entrouvrait pour lui susurrer des paroles d'*amour*, d'abord suaves... colorées, épicées *in fine*. Et tandis que son index passait sur les lèvres de la jeune femme, glissait vers le décolleté, effleurant les rondeurs de la gorge, tandis qu'il fermait les yeux dans un sentiment de félicité, la douceur du papier lui donnait la sensation d'effleurer une peau... la peau de sa chère et tendre.

Mais, ayant rouvert les yeux, il eut l'impression de se trouver avec deux « Aurélie », ce qui loin de doubler son plaisir le mit mal à l'aise. Alors il coupa la photo et jeta la partie où l'on voyait Laetitia.

Ce soir-là, il avala plus de vodka que de coutume. Avec l'alcool se diffusait en lui une gaieté nouvelle, mais aussi une exaltation qui empourrait son visage et incendiait son cerveau.

Dès qu'il fermait les paupières, le passé rejoignait le présent. Il revoyait des situations équivoques, les imaginait se renouvelant dans un futur proche. Il alla plus loin encore, se figurant des rendez-vous amoureux, suivis d'échanges voluptueux, au long desquels ses mains fiévreuses découvraient les contrées secrètes du corps d'Aurélie, que sa bouche embrassait avidement, que son sexe comblait longuement ; et ses doigts se crispaient de désir à son insu.

Lorsqu'il s'endormit, exténué de visions érotiques, les bras de Morphée étaient ceux d'Aurélie.

Au réveil, il était tout dégrisé. Son crâne résonnait de pensées désagréables, mais combien réalistes ! Il s'était laissé emporter par un enthousiasme d'adolescent. Quand il savait pouvoir la retrouver, elle avait sa vie maintenant, une vie construite sans lui, avec un compagnon... un mari... des enfants ! En tout cas, jolie, séduisante comme elle était, un homme occupait sûrement ses nuits. Il n'avait rien à espérer : il ne devait pas espérer !

Il se rendit dans la salle de bain et s'observa dans la glace. Comme il avait changé ces dernières années ! Lui, si beau garçon à vingt ans, et dont le charme mettait les filles en émoi. À présent, des mèches filasses couvraient son front dégarni, son teint était d'une pâleur inquiétante, et un réseau de fines rides fripant la peau cernaient ses yeux, ses yeux sans éclat et tristes : tristes à crier ! Vraiment, il avait une sale tête ! À supposer qu'il la revît un jour, pourrait-il encore lui plaire ? Le reconnaîtrait-elle seulement ?

Il passa la matinée à déprimer. Puis il se révolta contre son incurable pessimisme, sa propension détestable au défaitisme. Il ne voulut pas croire au seul hasard ; ou alors il s'agissait d'un heureux hasard... d'un signe du destin ! Et il se convainquit que

la vie lui donnait une chance qu'il n'avait pas le droit de laisser passer.

Il réfléchit, pesa les éléments un à un, résolut de découvrir où habitait la jeune femme, son entourage, sa vie sentimentale, familiale. Alors, si le contexte se révélait favorable, et dans ce cas seul – sinon il préférerait renoncer plutôt que d'être torturé en vain –, il pourrait choisir le lieu où il l'aborderait, il saurait quel discours tenir : il aurait le choix de sa stratégie de reconquête. L'important à ses yeux restait que leur rencontre parût être le fruit d'une coïncidence.

Le lendemain, il retourna à l'endroit où elle avait disparu la veille. Le bus était en stationnement. Il s'assit derrière le poste de conduite. Peu après, dans un reflet de la vitre devant lui, il vit la jeune femme monter par la porte du milieu, regarder de droite et de gauche et se diriger vers l'arrière du véhicule.

Le bus démarra. Un quart d'heure plus tard, il descendait à la suite de la jeune femme sur la place d'un bourg de banlieue. Elle franchit un parking extérieur, et elle s'engagea dans une allée bordée d'arbres, éclairée de lampadaires à la lueur blafarde.

Le vent soufflait en rafales. Les feuilles quittaient leurs branches telles des volées de moineaux effrayés, traversaient l'atmosphère en tournoyant, avant que de s'abattre sur le sol. Une nouvelle bourrasque, et elles tourbillonnaient sur place, s'éparpillaient ou filaient à ras de terre par la trouée.

La jeune femme marchait d'un pas alerte. Les talons de ses escarpins claquaient sur le bitume. Mathieu – qui s'était rapproché à la faveur du clair-obscur – ne quittait pas des yeux ses jambes, dont les mollets délicats le captivaient, dont les mouvements, réguliers comme ceux de deux balanciers se croisant et se recroisant à l'infini, l'hypnotisaient. Et une griserie l'envahissait pendant

qu'il buvait à coups précipités les effluves de son parfum dans le vent.

Subitement, elle se retourna, et il fut très près de crier son nom. Alors, pour éviter que le fait se renouvelât, pour ne pas être de nouveau tenté, il lui laissa reprendre de la distance.

Ils dépassèrent un embranchement, puis un second ; et il songea que c'était une étrange résidence, implanté au milieu d'un bois, aux habitations de laquelle on accédait par un ensemble de chemins tracés sur le modèle des nervures d'une feuille ; ces habitations allongées, aux parements blancs et au bardage en bois, dont on apercevait le front éclairé derrière l'enchevêtrement noir des arbres.

La jeune femme quitta l'allée, prit un raccourci étroit et sombre, et elle arriva devant un immeuble de quatre étages et à trois entrées. Elle pénétra dans le hall du milieu, et disparut.

La porte d'accès était vitrée, son ouverture commandée par un code numérique. Mathieu aperçut les rangées de boîtes aux lettres dans le hall ; de l'extérieur, il lui était impossible d'en lire les noms, et il était frustré parce qu'il ne pouvait entrer.

Il se recula pour voir la façade. Une fenêtre s'éclaira au premier étage ; puis une porte-fenêtre derrière un balcon. Il recula encore ; et il aperçut la jeune femme qui masquait son intérieur en fermant des rideaux.

Il décida de faire le tour du bâtiment. Une élévation de terrain assez raide se profilait derrière l'immeuble ; d'abord herbeuse, jusqu'à une clôture grillagée, elle était ensuite couverte d'un bois épais aux grands arbres largement défeuillés.

Mathieu monta la pente et s'arrêta à la clôture. La jeune femme s'affairait dans une pièce qu'il identifia comme étant la cuisine. Il craignit d'être vu dans la zone lumineuse autour du bâtiment ; mais, pour se rendre invisible, il devait entrer dans l'ombre du bois. Il longea la clôture, cherchant un moyen de la franchir. Il

parcourut une centaine de mètres, et – coup de chance –, dans un angle en retrait, il trouva une ouverture par coupure dans le grillage : il passa à travers, et il retourna sur ses pas.

Il demeura près d'une heure sous le couvert des arbres. La jeune femme habitait vraisemblablement un trois-pièces, avec deux fenêtres sur la façade avant ouvrant sur une salle à manger et un salon, et trois fenêtres sur l'arrière de l'immeuble, avec une cuisine, une salle de bain et une chambre. Pendant toute la durée de son observation, aucune autre personne n'apparut dans son champ de vision : ni homme, ni enfant... ni femme.

Il revint les jours suivants, et encore les jours d'après, à la nuit tombante et avant le réveil de la jeune femme. Il avait trouvé un poste de guet, un peu plus haut que le premier étage, un gros châtaignier, contre lequel il s'accotait, et à partir duquel il pouvait voir la jeune femme jusqu'à mi-cuisse. Là, caché dans la lisière, par une échappée à travers les branches, il scrutait ses apparitions, dans la cuisine (sans rideaux), dans la salle de bain (sans rideaux, mais aux vitres dépolies), et dans la chambre (avec des rideaux, mais rarement tirés avant qu'elle se couche).

La plupart du temps, elle était invisible ; le plus souvent, sa présence était éphémère. Il attendait dans l'excitation de la voir apparaître, dans la déception de la voir disparaître, dans la frustration de ne pouvoir l'approcher, lui parler, la toucher. Elle était une proie à portée de vue et un fantasme hors de portée de main. Mais s'il devait se contenter de peu, finalement, c'était déjà beaucoup. De la savoir si proche suffisait à son bonheur du moment ; et les images qu'il emportait avec lui nourrissaient ses visions ultérieures.

Seul dans son appartement, il regardait fréquemment la photo d'Aurélie. Mais il ressentit vite un trouble à se focaliser sur son visage d'adolescente. C'était une femme adulte maintenant, ses

traits s'étaient affirmés en même temps qu'ils s'affinaient ; somme toute, il la trouvait un peu changée. La différence entre la fille sur la photo et la jeune femme qu'il observait quotidiennement était réelle. Il ne voulut plus s'arrêter sur une image ancienne, un temps révolu, une réalité disparue, à présent trompeuse. Après quelques jours, il décida de jeter la photo.

Au terme de deux semaines de guet, il avait un aperçu assez précis de l'emploi du temps de la jeune femme. Pendant la semaine, elle se levait à 6 h 45, et prenait son petit déjeuner avant de se doucher – elle se douchait toujours le matin. Elle quittait son appartement à 7 h 30. En partant du principe qu'elle prenait son service à 9 heures, elle avait plus ou moins une heure trente de transport pour se rendre sur son lieu de travail, et autant pour en revenir. Le soir, elle rentrait aux alentours de 18 h 30. La régularité et la nature de ses horaires l'inclinaient à penser qu'elle devait être fonctionnaire ou occuper un poste subalterne d'employée de bureau. Au souvenir du dynamisme et de l'ambition d'Aurélié, il fut un peu surpris ; surpris, mais non déçu : peu lui importait sa position socioprofessionnelle, il ne l'aimait pas pour ça ! Il se dit qu'elle avait sans doute connu des revers, que pour elle aussi, il y avait eu loin des rêves à la réalité, et cela la rendait plus proche de lui... Elle dînait vers 19 h 30. Ensuite, elle apparaissait par intermittence ; puis elle disparaissait durant une heure et demie à deux heures – soit la durée d'un film ou d'une émission de télévision. Elle rejoignait sa chambre vers 23 heures ; elle éteignait rarement au-delà de 23 h 30.

L'observation de jour se révélait incertaine ; elle était d'abord risquée dans la mesure où les mouvements et la présence de Mathieu dans le bois étaient plus facilement détectables. Pendant le weekend, il ne se déplaça donc qu'au crépuscule. Le premier samedi soir, la jeune femme resta chez elle ; le samedi d'après, elle

se rendit dans un autre immeuble de la résidence. Dans quel appartement? Chez qui? Avec qui? Il ne put le déterminer. Mais, un peu avant minuit, elle ressortit avec un couple de femmes qui s'éloigna de son côté. Le samedi ensuivant, elle resta chez elle...

Au bout d'un mois, il avait de quoi dresser un bilan de sa vie sociale et de sa vie sentimentale : la première était pauvre, la seconde inexistante. Ses craintes s'évanouissaient tandis qu'il se sentait affermi dans son opinion. Il se disait : « Elle vit seule, sans mari, sans enfants... Elle n'a pas d'amant... Elle semble même n'avoir aucune aventure charnelle! » La solitude affective de la jeune femme, le désert de sa vie sexuelle, la similitude qu'il imaginait entre son destin à elle et le sien, le rassuraient, le confortaient dans l'idée qu'il n'aurait qu'à paraître pour qu'elle le reconnaisse enfin... pour qu'enfin elle lui tende la main.

Le temps froid et humide de l'automne, l'inconfort de sa position, le pathétique de sa situation, l'immoralité de sa conduite, rien n'entamait la patience de Mathieu, rien n'affaiblissait sa volonté, rien ne l'empêchait de s'installer dans la peau d'un voyeur opiniâtre. Le matin, il restait jusqu'au départ de la jeune femme; le soir, il abandonnait sa position à une heure avancée, parfois même après que l'appartement était plongé dans le noir complet.

Si elle tirait les rideaux sur les fenêtres du salon et de la salle à manger, sans doute pour se prémunir du regard des gens qui abordaient l'immeuble, elle n'adoptait pas le même principe de précaution sur l'arrière du bâtiment, qui était sans vis-à-vis et dont l'espace avoisinant était éclairé jusqu'à la clôture. Ne craignant pas d'être observée impunément, elle vivait dans son chez-soi sans contrainte vestimentaire, à l'ordinaire en tenue légère – avec un petit haut et un *shorty* moulants; il arrivait même qu'elle se déplaçât seins nus ou entièrement nue. Et ces précieux instants payaient doublement Mathieu de ses longs temps d'attente.

Pour se rapprocher d'elle, la voir avec une précision accrue, il avait acheté des jumelles à fort grossissement. Alors c'était comme si elle se trouvait à moins d'un mètre de lui; elle était si proche qu'il pouvait avoir la sensation de partager le même espace qu'elle.

Voir sans être vu, pénétrer dans son intimité, observer de près son joli visage – un peu las –, ses beaux yeux – un peu tristes –, l'apercevoir dans une semi-nudité, ou dans une nudité complète, découvrir son corps longiligne aux courbes discrètes mais harmonieuses, il en éprouvait un plaisir avivé par un soupçon de honte, une délectation modérée par un arrière-goût d'insatisfaction.

Le matin représentait un moment privilégié, le moment qu'il préférait, lorsqu'elle était nue dans la salle de bain... nue sous sa douche, et que sa silhouette, ses formes se précisaient devant le vitrage dépoli; tandis que ses mains glissaient sur ses seins, ses fesses, ses cuisses... entre ses cuisses; quand, certains jours, ses gestes se faisaient plus précis, plus lascifs... plus frénétiques! Son désir en devenait douloureux.

Afin de retrouver une apparence acceptable, il devait cesser de se coucher à des heures déraisonnables – au moins, avoir un sommeil suffisant. Or, ses nuits étaient bien courtes, et ses journées trop longues. Il rentrait tard, se couchait plus tard encore, se levait très tôt, aggravant du même coup ses mauvaises habitudes. Et une tension nouvelle, fille de l'attente et de la fatigue, marquait son visage, dont les traits s'accusaient chaque jour un peu plus.

Sous l'effet du stress, il se mit à boire plus que de raison – le soir, en particulier.

Une fois son dîner avalé, il éteignait les lumières, attrapait une bouteille d'eau-de-vie et s'affalait sur son canapé. Pour ajouter du noir au noir, il abaissait ses paupières. Il avalait une gorgée,

une seconde. Une à deux minutes passaient, il recommençait. Alors un curieux phénomène se produisait. Tandis que l'alcool descendait en lui, irriguant ses entrailles, chauffant son corps, son esprit lentement s'éclairait, comme envahi par une vapeur lumineuse, d'où émergeait peu à peu, éclatant de pureté, le visage de la jeune femme. Dès que ses traits devenaient flous, il buvait une nouvelle gorgée, et le processus reprenait.

Au bout d'un moment, la figure apparaissait et disparaissait dans des espèces de flashes à un rythme frénétique. Puis, ce n'était plus le visage entier qu'il entrevoyait, mais des parties de celui-ci : une fois le nez ; une autre fois, les yeux ou les lèvres. Il continuait à boire, sans frein alors, grisé plus que de mesure, cherchant à retrouver l'ensemble du visage. En vain.

Enfin, il lui semblait que la liqueur sanguine remontait par saccades de son abdomen : son cerveau s'engorgeait, et c'était un flot de visions nébuleuses et pourpres qui le ballottaient jusqu'à ce qu'il sombrât.

Il avait beau payer ses premières apparitions du prix d'un naufrage final, chaque soir, il insistait avec une conviction d'adepte toujours plus grande.

Retourner chez lui avec des images mentales ne lui suffisait plus. Il voulait pouvoir rapporter des images visuelles concrètes qu'il aurait la possibilité de contempler à discrétion. Avec ce qu'il lui restait d'argent, il acheta un appareil photo numérique reflex équipé d'un zoom puissant. Il prit des centaines, des milliers de photos, pour l'essentiel en mode rafale. Il en faisait le tri sur son ordinateur, en éliminait la plupart qui étaient de médiocre intérêt ou de mauvaise qualité. Il classa le restant en deux catégories : l'une qu'il nomma « classique », et l'autre « érotique »... Il délaissa assez vite la première catégorie pour se focaliser sur les photos de la deuxième. Il les rehaussait avec des corrections tonales minu-

tieuses, et les faisait défiler en boucle sur son écran... jusqu'à l'épuisement de son énergie sexuelle.

Un soir, comme d'autres soirs, il avait mitraillé la jeune femme alors qu'elle avait rejoint sa chambre pour se coucher. L'ensemble des photos formaient une séquence dans laquelle il la voyait : libérer ses cheveux attachés en chignon ; ôter ses vêtements pour se mettre nue ; se rapprocher de la fenêtre tout en caressant son sein droit ; suspendre un temps ses mouvements ; enfin, tirer le rideau sur la pièce. Une photo en particulier retint son attention. Elle avait été prise au moment où la jeune femme était immobile face à la nuit. La bouche entrouverte comme sur un souffle suspendu, les yeux grands ouverts, le regard un peu dans le vague, le pouce et l'index pressant son mamelon saillant, son visage, son corps, semblaient exprimer la tension du désir, l'attente du plaisir... Elle avait le regard tourné dans sa direction ; et il pouvait croire qu'elle le voyait, qu'elle recherchait l'objectif de son appareil ! Il pouvait se figurer qu'elle posait à son intention, qu'elle pinçait son sein pour lui ! Il en éprouvait un sentiment d'euphorie... parfois empreint d'un peu de culpabilité voluptueuse.

Cette photo lui fit tellement d'effet qu'il l'imprima au format A4, la colla sur un support rigide et la plaça en évidence sur une étagère de son petit salon. Elle devint dans son esprit la photo d'*Aurélie nue devant la fenêtre*.

Plusieurs semaines avaient passé. À l'affût comme dans sa *tanière*, il vivait enfermé dans ses espoirs, ses désirs, ses délires. Il jouissait d'images sensuelles qui rendaient ses amours tarifés insipides et vulgaires, si bien qu'il cessa de voir sa petite *escort*.

Il avait cru que le temps lui permettrait de se préparer au mieux, au lieu de quoi la peur commença de le gagner, la peur du regard de la jeune femme, la peur de ses paroles, la peur de l'échec qui le rejeterait à jamais sur les rives desséchées de la

solitude. Alors qu'il avait mille fois imaginé la scène de leur rencontre, en avait réglé tous les détails, tous les dialogues, il ne sut bientôt plus rien, douta de tout, revint à des attermolements paralysants : chaque matin, il repoussait au lendemain la décision qu'il avait prise la veille au soir dans l'excitation de visions heureuses.

Comme il délaissait son travail, les messages de ses clients mécontents s'accumulaient sur son répondeur. Il faisait le mort, rappelait plusieurs jours après, racontait des histoires, s'engageait sur des délais qu'il ne respectait pas.

Un autre mois s'écoula. Il avait perdu le contact avec la réalité raisonnable. Il évoluait comme dans un rêve éveillé, avec tous les excès de l'imagination. La jeune femme flottait devant ses yeux, hantait son cerveau détraqué. Sa passion se cristallisait, s'exacerbait, prenait un tour torturé. Il avait des élans du cœur suivis de volte-face orgueilleuses de l'esprit. Dix fois, vingt fois par jour, il rivait son regard sur la photo d'*Aurélie nue devant la fenêtre* avant de s'en détourner de désespoir. Il lui écrivait des lettres exaltées qu'il froissait et jetait au sol aussitôt rédigées. Il songeait soudain à se précipiter chez elle, pour la minute d'après s'abreuver de sarcasmes.

Il souffrait surtout. Il souffrait tout le long du jour ; il souffrait la nuit, pendant ses heures d'insomnies ; il souffrait à son réveil, au sortir d'un sommeil agité, de rêves inachevés et de désirs inassouvis. Il souffrait à s'en arracher le cœur et à s'en extraire le cerveau du crâne ; et il recourait toujours plus à l'alcool pour apaiser son supplice, calmer son esprit malade.

Ce matin-là, il faisait froid et sombre dans le sous-bois. Il occupait sa place habituelle, assis au pied de son châtaignier, quand il entendit un craquement derrière lui... un bruit de

pas sur le tapis de feuilles et de branchettes... des pas qui se rapprochaient ! Il eut un instant de panique. Qui venait ? L'avait-on découvert ? Il se colla à son châtaignier : tronc contre tronc, il s'efforçait de s'effacer. Bientôt, il reconnut la silhouette d'un homme, avec une sacoche en bandoulière, qui le dépassa sur la gauche, et s'adossa à un arbre à une vingtaine de mètres. Que faisait-il là ? Que regardait-il ? Les yeux de Mathieu firent le tour des fenêtres sur l'arrière de l'immeuble. Deux salles de bain étaient éclairées. Un seul corps se détachait nettement devant un vitrage : le corps nu de la jeune femme. « Il observe Aurélie ! » se dit Mathieu. « Comme moi », pensa-t-il malgré lui. Plusieurs sentiments le traversèrent : l'incrédulité, la colère, le désarroi... « Était-il déjà venu ? Arrivait-il d'ordinaire avant moi ? » s'interrogea Mathieu. Et un sentiment de malaise l'envahit, une inquiétude le gagna.

Tout à coup, il entendit un « fap fap » du côté de l'homme : son bras droit s'agitait frénétiquement dans l'ombre. Très vite, il émit un son rauque. Mathieu ressentit du dégoût... et de la honte.

La jeune femme sortit de la salle de bain ; alors l'homme quitta sa position ; mais, après quelques mètres, il se figea ; et, dans le silence angoissant de l'instant, Mathieu eut l'impression qu'il avait connaissance de sa présence... Toutefois, il se remit en marche, et le bruit de ses pas s'évanouit.

Mathieu attendit longtemps avant de se lever et de partir.

Sur le chemin du retour, il ne cessa de ruminer : ce n'était plus possible, il ne devait plus venir ; cela ne pouvait plus durer, il ne devait plus attendre. Quand il arriva chez lui, il avait pris sa décision : ce soir, il irait vers Aurélie.

Peu avant midi, son principal client appela pour lui dire qu'il attendait l'étude qu'il lui avait commandée à la première heure le lendemain, faute de quoi il mettrait fin à leur collaboration.

Il en avait bien pour dix heures de travail. La raison lui dictait de renoncer à s'absenter, mais il se refusait à remettre son projet : en ces instants, il ressentait la nécessité d'affronter son destin, mais demain, qu'en serait-il de sa détermination ?

« Je vais travailler jusqu'à mon départ, et je finirai cette nuit », se dit-il. Et il s'installa à son bureau.

Cinq minutes passèrent. Il quitta la pièce, et revint s'asseoir avec la photo d'*Aurélie nue devant la fenêtre*. « Envolées les heures mortes, finie la lente agonie, encore quelques heures et je plongerai du regard dans ses yeux magiques, je lui parlerai, j'entendrai le son de sa voix... je la toucherai peut-être », pensa-t-il le cœur rempli d'allégresse.

Il se leva, fit quelques pas nerveux, puis il se rassit. « Allons, je dois tout de même avancer », et il posa la photo à plat sur le bureau. Peu après, il la regardait de nouveau... et de nouveau, il arpenta la pièce fiévreusement.

À 17 heures, il n'avait rien fait. De dépit, il envoya promener son dossier ; mais, l'instant d'après, il rit de son emportement. « Qu'il aille au diable ! lâcha-t-il tout haut à propos de son client, aujourd'hui, je veux être heureux. »

Il vida d'un seul trait un verre d'eau-de-vie ; puis un deuxième ; et encore un troisième. Il enfila son pardessus, glissa une flasque de vodka dans une des poches intérieures ; et il sortit.

Le crépuscule étendait sur le jour son manteau d'ombres. Le ciel crachait une pluie fine et serrée. Le froid était pinçant. Comme il allait chercher le bus, Mathieu eut la sensation de marcher avec un linge humide et glacé sur le visage.

Durant tout le trajet, il oscilla entre crainte et espoir : la crainte que le mauvais temps n'écourtât la rencontre, l'espoir – un espoir insensé eu égard aux années écoulées – que la jeune femme l'inviterait chez elle.

Arrivé avec de l'avance sur la place du bourg, il avisa un café où se réchauffer en attendant la jeune femme. À son entrée, les quelques clients, des habitués pour la plupart, ne lui accordèrent pas un regard – le patron non plus du reste.

Il commanda un cognac au comptoir. Il se repassa pour la énième fois le déroulement des événements à venir tel qu'il le concevait : Aurélie descendrait du bus, il serait sur le trottoir d'en face ; elle traverserait la route en direction du parc de stationnement, et, comme par le fait du hasard, elle tomberait sur lui ; alors il feindrait la surprise, raconterait que son travail l'avait amené à voir un client dans le coin, et la conversation se poursuivrait normalement... Oui, normalement.

Il observa sur sa gauche l'homme accoudé au zinc devant un ballon de rouge : son aspect négligé, sa silhouette accablée, sa figure parcheminée, sa barbe blanche de trois jours, son air las et funèbre, tout disait pour Mathieu le laisser-aller, une vie ratée, sans amour, sans chaleur humaine, une vie semblable à une misérable chandelle achevant de se consumer dans la nuit au désert.

Un sentiment trouble l'envahit, fait de compassion et de répulsion.

Soudain, l'homme posa ses yeux sur lui – des yeux graves, noyés de désillusions, et doucement sardoniques en même temps –, ses yeux qui le parcoururent de pied en cap, et qui, trouvant les siens, semblèrent lui dire : « Tu es mon frère, mon frère en solitude, en désespoir... Je le devine. »

Touché à l'âme, Mathieu détourna la tête : le regard de l'homme était entré en lui comme un tisonnier, il en ressentait intensément la douloureuse intrusion.

Il s'aperçut dans le miroir du bar, se trouva gris, les traits creusés, comme un vieux... comme le vieux, déjà !

« Allons ! je suis un idiot ! » se dit-il après quelques secondes, se rebellant contre son accès de faiblesse. « Je suis encore jeune... Je ne finirai pas sans femme, moi ! D'ailleurs, il en existe une qui m'attend. » « J'ai trop bu », se dit-il encore, et il repoussa son verre.

Il regarda sa montre : encore cinq minutes à attendre le bus. Il devait songer à sortir. À peine s'était-il fait cette réflexion, que le bus en question passait devant le café. Il appela le patron pour régler ; et, comme celui-ci tardait à s'exécuter, il laissa un gros billet sur le zinc et se précipita dehors.

Le bus redémarrait. Pas d'Aurélie en vue. Soudain, il vit une ombre dans le parc de stationnement : c'était elle ! Que faire ? Revenir une autre fois ? Courir derrière elle ?... Non ! Il franchit le parking en galopant et pénétra dans le bois sur la droite de l'allée centrale. Quasi à l'aveugle, il se faufila entre les arbres, heurtant deçà, delà leurs ramures, desquelles tombaient des larmes d'eau glacée qui arrosaient son visage et mouillaient sa nuque.

À un moment, alerté au dernier instant par une ombre menaçante, il fit un écart et glissa, s'affala sur le sol boueux. En se relevant, son regard accrocha, sur une branche haute, la silhouette d'un oiseau de nuit qui se détachait sur le ciel gris. Il eut la sensation fugace que l'oiseau le guettait, comme s'il était présent à un rendez-vous. Le spectre du vieil homme surgit en un éclair, il tressaillit sous le coup d'un sombre pressentiment.

Il repartit néanmoins. Essoufflé, trempé, crotté, il déboucha sur un des chemins secondaires : la jeune femme apparaissait au loin, à hauteur d'un lampadaire, dans un halo de lueur blême que traversait une bruine neigeuse.

Vite, il s'efforça de remettre de l'ordre dans ses cheveux, il frotta les traces de boue sur son pardessus ; il porta la flasque de vodka à ses lèvres, avala une gorgée ; puis il prit une allure normale, en essayant de calmer sa respiration.

À mesure qu'il se rapprochait de la jeune femme, l'émotion lui nouait la gorge et asséchait sa bouche ; et il priaït pour que sa voix ne le trahît pas à l'instant fatidique.

Bientôt, il ne fut plus qu'à quelques mètres. Il chercha son regard... mais dans la clarté blafarde d'un lampadaire elle le croisa comme on croise un inconnu... et il passa silencieux.

Il s'était attendu à voir s'allumer une lueur d'étonnement dans ses yeux, mais non ! à la place, il avait eu droit à un coup d'œil indifférent, avec une pointe d'agacement, un agacement comme en ont les femmes pour les hommes au regard trop appuyé à leur goût. Mais le plus incroyable avait été l'absence manifeste d'hypocrisie dans son attitude.

Surpris pour le compte, ébranlé, sa détermination s'était évanouie d'un coup, et ses lèvres étaient restées scellées.

Pire, une fois qu'elle l'eut croisé, elle avait poursuivi son chemin d'un pas égal, signe qu'aucune réminiscence n'avait jailli de sa mémoire, que pas une hésitation ne l'avait effleurée !

Il continua encore quelques mètres d'une façon mécanique, et il s'arrêta en faisant ce constat : « Elle ne m'a pas reconnu ! », puis, interdit : « Les années ont passé, je devais être à mille lieues de ses pensées, mais tout de même ! » Et, refusant l'idée d'un pareil épilogue, il courut afin de la rejoindre.

Au bruit de sa course, la jeune femme se retourna, l'air inquiet.
« C'est moi, Mathieu ! » lança-t-il.

Elle ne réagit pas.

« Mathieu ! Mathieu Callère !... Tu ne te souviens pas ? »

— Non, dit-elle, je suis désolée, mais je ne connais personne de ce nom. »

Et son regard, où l'aversion se mêlait au dédain, signifiait davantage qu'un individu tel que lui, avec sa tenue salie, ses cheveux en désordre, ses yeux brûlants dans son visage d'égaré, ne pouvait être de ses connaissances.

« Tu ne peux pas m'avoir oublié, quand même ! dit-il, blessé au plus profond de son être.

— Je vous dis que je ne vous connais pas ! » répliqua-t-elle d'une voix peu amène, en appuyant sur les « vous » de façon à bien marquer, par opposition à l'emploi du tutoiement familier de Mathieu, la nécessité du vousoiement entre deux personnes étrangères l'une à l'autre ; et elle tourna les talons.

« Ce n'est pas possible, je ne peux pas le croire, pensa-t-il, abasourdi. Elle joue la comédie, me fait le coup du mépris. » Une colère outragée l'envahissait, encouragée par les effets de l'alcool.

En quelques foulées, il fut sur elle ; et, la saisissant par l'épaule, il la fit se retourner de force.

« Tu ne vas pas te moquer de moi. Pas cette fois ! Pas encore ! dit-il en la secouant violemment.

— Vous êtes fou ! Lâchez-moi, vous me faites mal ! lança-t-elle apeurée. Lâchez-moi ou j'appelle !

— Ah non ! tu ne vas pas appeler, tu ne vas pas appeler ! » répéta-t-il, rageur.

Il perdit la tête. Toutes ses frustrations, toutes ses attentes brutalement déçues explosèrent en un accès de fureur meurtrière, et ses mains se refermèrent sur le cou de la jeune femme.

Elle se débattit, le griffa au visage, lui envoya des coups de pied : il ne sentait rien, serrait convulsivement de plus en plus fort.

Or, tandis qu'elle était sur le point de défaillir, la raison lui revint, précédée par une pensée aigüe : « Elle a une drôle de voix : il me semble qu'elle est changée, plus haute ! » En même temps, il crut entendre une intonation sardonique dans le râle étouffé qui sortait de cette gorge, il crut voir un éclair de jubilation dans ce regard effaré, l'ombre d'un sourire sur cette face grimaçant de douleur.

Il desserra son étreinte avant de la repousser avec force, comme si elle avait été le diable incarné; et elle tomba brutalement à la renverse.

Assise sur son séant, elle porta une main à son cou, toussa, et, sans même songer à s'enfuir, hébétée, elle dit d'une voix douloureuse : « J'ai perdu une lentille. »

Un doute, atroce, fit irruption dans l'esprit de Mathieu.

« Quoi ? souffla-t-il affolé.

— J'ai perdu une lentille, répéta-t-elle.

— Aurélie ? demanda-t-il.

— Non ?! Je suis Laetitia », dit la jeune femme sans comprendre.

Horriifié, il la dévisagea un instant, et il fit demi-tour, se sauva, disparut dans la nuit.

Comme au cinéma

Un jeune garçon venait d'entrer chez le fleuriste Floréal, un bouquet de roses rouges dans son poing fermé. Après un regard semi-circulaire, il se dirigea droit vers la vendeuse, une jolie fille brune, à qui il dit en présentant les fleurs :

« C'est pour vous.

— Pour moi ? dit-elle avec surprise, considérant l'âge de son vis-à-vis.

— C'est de la part du monsieur, là-bas dans la voiture », précisa le garçon, en désignant un coupé sport aux vitres opaques qui stationnait de l'autre côté de la rue.

La jeune femme vit la carte au centre du bouquet, avec cette phrase écrite à l'encre noire : « Faites selon votre désir... comme j'ai fait selon le mien », signé M..., et accompagnée d'un numéro de téléphone portable, et d'une heure d'appel, vingt et heures trente.

Elle comprit en voyant l'emballage que les roses étaient du magasin, elle se rappela les avoir vendues cinq minutes plus tôt, et elle revit l'acheteur : un homme d'environ trente ans, grand, les cheveux mi-longs, une moustache et un bouc taillés ras, et habillé à la dernière mode, en décontracté.

La jeune femme avait déjà eu droit à des avances sur son lieu de travail, mais c'était la première fois qu'un client lui offrait des fleurs qu'il venait d'acheter. Elle trouva le geste amusant et le mot original ; elle avait été séduite par le style et le physique de leur auteur... et contrairement à son habitude, elle se demanda si elle allait ou non donner suite à cette invite.

Le soir, dans son studio, son premier mouvement fut de placer les roses en évidence sur la table en face de son canapé-lit.

Son téléphone portable sonna. C'était Kevin, un garçon rencontré quatre mois auparavant. De temps en temps, ils se fréquentaient en amis... ou en amants selon leurs désirs du moment. Il souhaitait la voir, elle non – encore moins avoir un échange sexuel avec lui. Elle déclina la proposition.

Elle se prépara une assiette de crudités. Elle s'installa sur des coussins, devant la télévision allumée, et ouvrit un magazine sur les pages duquel s'étalaient des célébrités du monde du spectacle, des médias et de la politique – en bref, du show-biz. Tout en grignotant, elle notait les défauts physiques des femmes, critiquait leurs choix vestimentaires, se délectait de leurs déboires amoureux, s'imaginant rayonnante et jalouse au bras des hommes riches et beaux sur les photos.

En même temps, elle était nerveuse, excitée, et ses yeux se posaient souvent sur les roses rouges, ainsi que sur l'horloge de sa télévision. Plus l'heure du rendez-vous téléphonique se rapprochait, moins elle était à sa lecture.

Elle revoyait la voiture de luxe, mettait en parallèle l'âge de son séducteur, et s'amusait à penser : « C'est peut-être un proxénète en quête de chair fraîche ? Un truand qui veut tirer un coup... entre deux coups ? » Et cette idée extravagante l'excita un instant. « Non, plus sérieusement, c'est un gosse de riche qui profite de son oisiveté pour draguer, continua-t-elle, ou un de ces jeunes commerciaux aux dents longues, qui se croient

irrésistibles. Et pourquoi pas quelqu'un du spectacle? Il en aurait l'allure.» Et cette hypothèse la séduisait davantage que les précédentes. « Bah, après tout, je verrai bien », finit-elle par se dire.

À vingt et heures trente, l'envie d'appeler l'avait emporté sur ses dernières hésitations. Elle prit son téléphone, composa le numéro. Après cinq sonneries, la voix [féminine] par défaut du répondeur se déclencha; surprise, elle raccrocha sans laisser de message; elle laissa passer quelques secondes, et elle recomposa le numéro : enfin, il décrocha.

Ils engagèrent la conversation, sans aucune gêne, avec le naturel de deux amis proches. Ils se dirent leurs prénoms respectifs, Julie et Michaël. Elle dit ses vingt-deux printemps; il annonça en avoir huit de plus. Ils décidèrent de se tutoyer, comme il est d'usage entre jeunes. Elle demanda pourquoi son geste, pourquoi elle? Il répondit avoir été si fortement frappé par son charme, alors qu'il passait par hasard devant le magasin, qu'il n'avait pu résister à l'envie de la connaître. Elle demanda si cela lui arrivait souvent; il dit non, que c'était exceptionnel! Elle fut flattée; il lui assura que c'était sincère. Il voulut savoir si elle avait un homme dans sa vie; elle répondit non, sans l'ombre d'une hésitation. Elle lui fit part de sa passion pour le cinéma; et quand – après un silence qui ressemblait à un temps de réflexion –, il révéla qu'il était assistant-réalisateur, elle émit une exclamation enthousiaste, expliqua qu'elle suivait des cours de comédie et participait à des castings, précisant que sa place de fleuriste était temporaire en attendant de réussir dans ce milieu, parce qu'elle était certaine de réussir, pourvu que le destin lui donne un petit coup de pouce. Il trouva cela vraiment formidable et intéressant, la félicitant pour son choix et son ambition. Lorsqu'il proposa une rencontre, elle accepta, avec une joie non contenue dans la voix.

Une fois l'appel terminé, Julie fila dans la salle de bains, le visage éclairé par un sourire de satisfaction. Elle ôta ses vêtements et se contempla dans la glace.

La nature s'était montrée généreuse qui l'avait dotée de bien des atouts : une figure ronde avec de grands yeux noisette, un petit nez, des lèvres pulpeuses ; une silhouette harmonieuse, des seins menus, mais fermes avec des pointes tendues, un ventre musclé, des fesses bombées sur des jambes fuselées de sportive. Puis elle exhibait un épiderme doré, résultat de quinze jours passés sous le soleil espagnol, tandis que ses cheveux bruns coupés court lui donnaient un air de garçonnet des plus piquants.

Ce précieux capital physique, Julie l'entourait des plus grands soins, et elle comptait bien qu'il servirait un jour ses projets : pour cela, elle pratiquait assidûment le fitness et la danse rythmique ; puis elle mangeait « bio », buvait beaucoup beaucoup, uniquement de l'eau de source ; enfin elle veillait à dormir au minimum neuf heures par nuit. Toutes choses bénéfiques pour la qualité de son teint, celle de sa peau, la fermeté de sa chair.

Elle se dit à propos de Michaël : « Je n'arrive pas à réaliser : il est mignon, il est sympa, et, en plus, il bosse dans le cinéma ! Quelle coïncidence extraordinaire ! » Au-delà d'une simple aventure, elle pensa : « Quelle chance ! C'est peut-être ma chance ! Il a beau être jeune, il connaît certainement du monde, il pourrait représenter la clé de ma carrière, ma porte d'entrée dans le cinéma : il faut que je l'accroche. »

Puis elle se dit : « Ouais, du calme, ce n'est que le début, il désire sortir avec une fille, pour le *fun*, sans plus... Ou il a dit ce truc pour me séduire, parce qu'il sait que ça en fait fantasmer plus d'une. »

Mais elle n'aimait pas cette éventualité ; elle préférait croire Michaël, croire à son rêve.

« De toute façon, pensa-t-elle, qu'est-ce que j'ai à perdre ? Rien ! En tout cas, pas ma vertu, ha ha !... Et si j'étais amenée à coucher, ce ne serait pas un sacrifice, puisqu'il me plaît ! »

Elle se doucha. Elle passa un tee-shirt et s'adressa un clin d'œil complice avant quitter la salle de bain.

Julie retrouva Michaël le lendemain soir, dans un café animé du Quartier latin.

Ils parlèrent de tout et de rien, de leurs envies et de leurs goûts respectifs ; il se montra loquace et plein d'humour ; elle fut séduite et rit de bon cœur.

Vint un moment où la conversation s'arrêta sur le cinéma. Julie sut réfréner sa curiosité, calmer son impatience, éviter les questions trop personnelles, se bornant à interroger Michaël sur ses préférences en matière de réalisateurs, d'acteurs ou de style de film, escomptant néanmoins qu'il en viendrait de lui-même à évoquer son travail et ses relations présumées, espérées... Mais il se contenta de répondre de façon plutôt lapidaire dans le cadre d'un discours assez ordinaire.

Ils décidèrent de se revoir, avec un plaisir égal et spontané, à ce qu'il semblât.

Avant de se lever, il dit :

« C'est moi qui t'appelle. Je préfère. Je réserve mon portable par priorité à un usage professionnel ; et j'ai des journées de travail très chargées. J'appellerai vers vingt heures. »

Elle fut surprise par le ton définitif de son explication. Elle marqua un temps d'hésitation, et elle dit avec un sourire taquin : « À propos de boulot, c'est pas gênant de ne pas avoir enregistré de message vocal personnalisé ? »

Le regard de Michaël se durcit, il dit : « Je ne sais pas. Moi, ça me convient très bien. »

Derrière le « je ne sais pas », Julie entendit un « je m'en fous » ferme et sans appel. Elle n'insista pas.

Elle donna son numéro, et ils se séparèrent.

Si Julie était déçue qu'il n'ait pas raconté ce qu'il faisait, elle y voyait un aspect positif : « Au moins, il n'en profite pas pour me mettre dans son lit : je ne suis donc pas qu'une fille en passant... D'ailleurs, il ne m'a pas proposé de finir la soirée chez lui : c'est un signe, non?... Oui, c'est aussi bien comme ça, il ne faut pas qu'il puisse s'imaginer que je suis intéressée : je vais le laisser venir à moi de lui-même. »

En même temps, elle avait surpris les regards de Michaël sur ses seins moulés par son tee-shirt étroit ; elle avait vu ses yeux errer sur ses jambes bronzées jusqu'à mi-cuisse, à la limite de son short en jean. Elle en avait souri intérieurement, réjouie de l'effet qu'elle produisait – il était bien comme tous les hommes ; et c'était pour elle le signe évident qu'il appréciait ses appâts.

Deux jours plus tard, Michaël appela Julie pour l'inviter à dîner dans une auberge des Yvelines. Il vint l'enlever dans sa voiture aux vitres foncées, à un carrefour, à quelque distance du magasin de fleurs.

Seuls quelques mots furent échangés pendant le trajet, Michaël ayant mis d'autorité le requiem de Mozart, en montant haut le volume, à la surprise de Julie qui n'osa aucun commentaire, malgré son peu de goût pour cette musique.

L'auberge était très chic, la clientèle bourgeoise. Prévenue par Michaël, Julie avait revêtu une jolie petite robe qui mettait en valeur sa silhouette tout en restant décente. Elle était un peu intimidée, c'était la première fois qu'elle dînait dans un tel lieu, mais elle était flattée que Michaël ait eu cette attention.

Au milieu du repas, il parla de son travail.

« Je ne crois pas te l'avoir dit : je participe actuellement à la réalisation de téléfilms ; mais j'ai un projet personnel concernant le cinéma.

— Ah oui ! lança Julie, et de quoi s'agit-il ?

— D'un long métrage dramatique, dont l'action se situe dans le milieu hospitalier. Je connais le sujet, mon père était chirurgien, et j'ai moi-même suivi des études de médecine avant de bifurquer. Mais la particularité de ce film, comme l'originalité de mon approche cinématographique, tient au fait que je souhaite tourner les scènes d'amour dans toute leur vérité.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je filmerai l'acte sexuel comme il se déroule dans la vie.

— Excuse-moi, mais tu peux être plus précis ? demanda Julie en fronçant les sourcils.

— Les pratiques sexuelles, comme les pénétrations ou les rapports buccaux, seront non simulées et se feront sans doublures. »

Julie était saisie, son esprit s'emballait : « Ce n'est pas vrai, il fait du porno ! Il me drague parce qu'il doit chercher une petite nouvelle, et il y met les formes pour ne pas me brusquer ! »

« Je crois deviner tes pensées, dit-il, mais il ne s'agit pas d'un film pornographique, ni même d'un film érotique. Non, c'est un drame avec un scénario travaillé, des personnages crédibles et consistants. Les scènes de sexe ne constituent pas le nœud de l'intrigue, elles s'intègrent dans le déroulement de l'histoire, comme dans le cours normal d'une vie ; la grande différence avec ce qu'on voit dans le cinéma traditionnel, c'est qu'elles seront explicites.

— Il y a déjà eu des films *normaux* avec des scènes de sexe réelles, non ?

— C'est exact, mais hormis quelques-uns la plupart ont eu une carrière difficile ou confidentielle. Surtout, ils n'ont pas

vraiment fait *bouger les lignes*. Jusqu'à présent, aucun réalisateur "classique" de renom n'a eu l'audace de franchir le pas, sauf à user d'artifices, par crainte de ne pas trouver de producteurs ou d'être censuré. Quant aux acteurs, en particulier ceux qui sont reconnus par le public et la profession, ils redoutent de mettre leur carrière en danger. Moi, je veux sortir de ce conformisme intellectuel, je veux être de ceux qui œuvrent à la destruction définitive de ce carcan moral archaïque.»

Elle le regarda quelque peu étonnée, avant de demander :

« Où est l'intérêt ? »

Michaël marqua une pause, l'air concentré. Il dit :

« L'intérêt, c'est d'être le plus proche possible de la réalité, c'est de faire que le cinéma rejoigne la vie : les personnages ont trop souvent l'air asexués ; ainsi, ils gagneront en crédibilité et en véracité ; et réciproquement, les acteurs donneront corps à leurs personnages.

— Hum... Ce n'est pas trop leur demander ?

— Je ne crois pas. À mon sens, l'actrice capable de puiser au fond d'elle-même pour exprimer toute la gamme des sentiments, des plus joyeux au plus douloureux, en passant par les sentiments amoureux, ne devrait pas être inhibée ou effarouchée à la perspective d'y associer le langage du corps. Prétendre être une actrice complète, digne de ce nom, implique de pouvoir répondre à ce que je considère comme une nécessité dans l'optique d'un cinéma global... Quoi qu'il en soit, c'est toujours plus simple que de demander à une actrice porno de jouer la comédie ou même de dire un texte.»

Elle réfléchit un instant, et elle dit :

« Si je te suis dans cette logique d'authenticité, tu pourrais aussi filmer de véritables scènes de meurtre.»

Impassible, il mit quelques secondes à répondre.

« C'est une possibilité, en effet... » « Je plaisante ! précisa-t-il devant l'air sidéré de Julie, j'ai dit le plus proche possible de la réalité, ça exclut le meurtre, bien sûr... »

Après un nouveau temps de réflexion, elle demanda :

« Est-ce que tu ne veux pas d'abord provoquer ? »

— Mais non !... D'ailleurs, n'y a-t-il pas autant sinon davantage d'impudeur et de provocation dans le choix de certains sujets, l'étalage de certains sentiments ! » répliqua-t-il avec une force frisant l'agressivité.

Il y eut un court silence, et il reprit d'une voix maîtrisée :

« Malgré les difficultés inhérentes à cette entreprise, j'ai déjà bouclé une partie de mon financement. Je cherche encore l'actrice du premier rôle féminin, celui d'une jeune infirmière », dit-il en plantant son regard dans les yeux de Julie. « Le risque d'échouer existe, continua-t-il, mais dans le contexte actuel, notre principal atout, à moi comme aux acteurs que j'ai choisis, c'est que nous sommes des inconnus – ou quasiment ; et si ça marche, alors c'est le jackpot, la voie royale du succès !... Je pense que les conditions sont favorables, les esprits disposés à accepter cette évolution. Le sexe est de moins en moins un tabou. En le présentant comme quelque chose des plus naturelles, qui fait partie de la vie quotidienne, comme le fait de manger ou de dormir, on peut très bien – à condition de ne pas tomber dans les excès du hard – éviter le classement X et obtenir un visa d'exploitation, sinon tous publics, autorisant la représentation du film aux mineurs de seize ans : un argument de poids auprès des décideurs.

— Le scénario est écrit ? demanda Julie.

— Bien sûr !... Tu es intéressée ? dit-il avec un large sourire.

— Qui sait ? » répondit-elle avec élan, mais déstabilisée au fond par la teneur et la soudaineté des révélations de Michaël, troublée par ses explications.

Après quoi, il ne fut plus question de cinéma jusqu'à la fin du repas.

Le retour fut identique à l'aller, la musique en moins. Michaël semblait s'accommoder du silence de Julie, laquelle, après la proposition à peine voilée qu'il lui avait faite, s'interrogeait sur ses intentions. Que voulait-il vraiment d'elle? La désirait-il comme femme? L'avait-il choisie dans un but professionnel? Dans ce cas, s'appliquait-il à la séduire pour l'amener à participer à son long métrage?

Dans la perspective rêvée d'une carrière dans le cinéma, Julie avait par avance accepté le principe de s'exhiber nue devant la caméra, sachant que pour une jeune actrice, mignonne et bien faite de surcroît, c'était un exercice fréquent – peut-être même un passage obligé; mais elle n'avait jamais envisagé de tourner des séquences sexuelles, car ses ambitions élevées ne s'accordaient guère avec l'idée d'en passer par ce type de scènes qui, pour elle, relevaient naturellement du *hard*. En espèce, ce n'était pas tant une question d'éthique ni de gêne – encore qu'il y eût une marge entre simuler l'acte sexuel et le pratiquer – qu'une question d'intérêt.

Néanmoins, dans la mesure où, comme l'attestait Michaël, son film avait une autre finalité que le sexe pour le sexe, peut-être serait-il judicieux de reconsidérer ce point de vue; et si cela devait aider à lancer sa carrière, elle pourrait bien se plier à ses exigences, à cette nouvelle conception artistique, à cette vision d'un cinéma intégral; et puis, comme le soutenait Michaël, une véritable actrice devait pouvoir y satisfaire sans difficulté; et d'ailleurs, ce ne serait que son corps, elle ne ferait que jouer, son intégrité morale resterait hors de cause; et après tout, ce pourrait même être excitant!

Enfin, d'abord voir le scénario, juger sur pièce de la qualité du sujet, du sérieux du projet.

Ils se séparèrent sur un baiser troublant, Michaël posant le coin de sa bouche à la commissure des lèvres de Julie.

Avant de fermer la portière, elle demanda :

« Au fait, je ne connais pas ton nom.

— Thiaupe, Michaël Thiaupe.

— Tu apportes ton scénario la prochaine fois?

— Promis! » répondit-il.

Et il démarra avec un sourire sarcastique, qu'elle ne vit pas.

Trois jours après, Julie était sans nouvelles. Impatiente, un peu inquiète, elle décida d'appeler Michaël à vingt heures : pas de réponse de sa part. Autre tentative une heure après : rien. Nouvel appel trente minutes plus tard : toujours rien ! Elle laissa un message : pas de retour.

Elle recommença le jour suivant, pour la première fois dans le courant de la journée : elle tomba encore sur la voix du répondeur. Énervée, elle voulut vérifier si le possesseur du numéro était bien Michaël : les renseignements téléphoniques indiquèrent ne pas être en mesure de la renseigner. Incrédule, de plus en plus inquiète, elle téléphona de nouveau le soir, vers vingt et une heures ; puis une heure plus tard : sans résultat. Elle ne comprenait pas. Était-il mécontent qu'elle l'appelle ? Refusait-il de décrocher à cette heure tardive ? Dormait-il ? Comment savoir ? Et Julie se coucha dépitée et en proie à tous les doutes.

Michaël se manifesta la veille du weekend, pour proposer un dîner à Julie qui, son inquiétude d'un coup envolée, accepta avec enthousiasme.

Le lendemain, il vint la chercher au même endroit que la première fois, dans sa grande voiture aux vitres fumées.

Dès qu'elle fut installée, Julie demanda :

« Tu es venu avec ton scénario ?

— Ah! Non, je l'ai oublié. Mais je vois que tu y penses! dit-il avec un sourire en coin. Tu as réfléchi? Ça t'intéresse alors?

— Peut-être... Oui... Enfin, j'aimerais lire le scénario avant d'en discuter, dit-elle avec une voix où perçait la déception.

— Écoute, tu viens à la maison la semaine prochaine, samedi soir, et je te le montre... On fait comme ça, d'accord?

— D'accord.»

Michaël avait choisi cette fois-là un bel hôtel-restaurant du Val-d'Oise. Il fut un compagnon des plus agréables. Ses mots d'esprit, son discours volontiers enjôleur, ses regards ensorceleurs eurent vite fait d'effacer la déception initiale de Julie, qui acheva de tomber sous le charme.

Le dîner terminé, elle s'attendait à ce qu'il lui proposât de passer la nuit à l'auberge, elle espérait cette demande... C'est pourquoi elle fut étonnée, et désappointée, quand il lui dit qu'il allait la raccompagner.

Sur la route du retour, Michaël fut, sans motif apparent, aussi silencieux qu'il avait été expansif au cours du repas. La perplexité de Julie grandit encore lorsqu'il la laissa sur un rapide et chaste baiser sur la joue.

Michaël téléphona une seule fois, en milieu de semaine, pour confirmer son invitation. À cette occasion, Julie se plaignit de son silence et de la rareté de ses appels. Il dit regretter lui-même cette situation, mais il alléguait de nouveau ses obligations professionnelles, en ajoutant qu'il était, le soir, en repérage pour des extérieurs nuit.

Le vendredi, veille de la rencontre, elle se rendit chez une copine esthéticienne marocaine pour une épilation quasi intégrale du maillot ne lui laissant qu'un petit triangle de poils sur le pubis. Pendant que sa copine lui appliquait un baume apaisant après le *sukr*, elle visualisa la vulve lisse et luisante des actrices pornos; elle imagina les doigts de Michaël sur son sexe... elle sentit un

Brusque désir envahir son ventre, humidifier ses lèvres... Sa copine lui glissa qu'elle était une coquine.

Le lendemain, Julie prit son temps pour se préparer. Elle passa dans un bain moussant. Elle adoucit sa peau avec de la crème, peignit ses ongles en rouge. Elle mit du fard à ses yeux, mais laissa ses lèvres au naturel. Elle se parfuma dans le cou, dans le creux de la gorge et à l'intérieur des poignets. Elle lissa ses cheveux avec du gel, dessinant un accroche-cœur sur son front.

Puis elle s'habilla : pour tout sous-vêtement, une culotte en dentelle transparente; un chemisier satiné que tendait l'extrémité de ses seins; et une jupe courte pour exhiber ses belles jambes brunes.

Elle se sentait irrésistible, et elle se réjouissait à la perspective du désir passionné – violent voulait-elle – qu'elle ne manquerait pas d'éveiller chez Michaël. Elle frémissait en songeant aux caresses qu'il lui prodiguerait alors. Et si ses atouts physiques, mis en valeur par sa tenue suggestive, ne devaient pas suffire à le rendre entreprenant, elle était décidée à prendre les devants : ce serait ce soir-là, ou jamais.

Au début, Julie avait apprécié que Michaël ne se jette pas sur elle; à présent, elle s'étonnait de sa retenue, elle s'irritait de son comportement énigmatique; elle ne comprenait pas son attitude en comparaison de son audace initiale et de l'intérêt apparent qu'il lui portait; elle se posait des questions sur ses motivations; elle envisageait même une impuissance psychologique, ou physique.

L'attente qui était la sienne au plan sentimental et charnel se doublait d'une espérance en matière professionnelle – reste que dans l'éventualité où la première serait déçue, l'essentiel était que la seconde pût être satisfaite.

Julie jeta un châle sur ses épaules, et elle sortit. Michaël l'attendait au coin de la rue. Une étrange lueur passa dans ses

yeux quand, les cuisses largement découvertes, elle se glissa dans la voiture.

Comme Michaël prenait la direction du sud de Paris, Julie demanda :

« On ne va pas chez toi ? Je croyais que tu habitais en Seine-et-Marne ?

— Je t'emmène dans la maison de mes parents.

— Tu as le scénario avec toi ? s'inquiéta Julie.

— Il est là-bas.

— Tes parents seront là ?

— Ils sont morts.

— Ah, je suis désolée, mais...

— Ce n'est rien, coupa-t-il, j'ai oublié de te le dire ». Et il mit le requiem de Cherubini.

Une demi-heure après, tandis que Julie avait attendu en vain des compliments, des mots gentils de Michaël sur sa toilette, ou sur elle-même, et alors que le soleil d'un rouge ardent était au couchant, ils atteignirent une petite vallée ouverte, sur les pentes de laquelle s'étaient de belles propriétés.

Ils franchirent un portail, remontèrent une allée jusqu'à une maison plantée sur un replat, et Michaël rangea la voiture dans un garage, dont il referma la porte avec une télécommande.

Bientôt, ils se retrouvèrent dans un salon richement décoré, qui s'ouvrait sur l'arrière d'un grand jardin grâce à des baies vitrées.

« C'est super ! lança Julie, on peut aller sur la terrasse ? »

À peine Michaël eut-il acquiescé, comme à regret, qu'elle fit coulisser une porte-fenêtre et se glissa dehors.

De chaque côté, tels des alignements de menhirs, de grands thuyas serrés les uns contre les autres dressaient un rempart infranchissable contre les regards indiscrets. Le fond du jardin donnait sur un pré sans clôture qui montait en douceur en direction de l'ouest. En dernier plan s'étendait un bois dont la

masse sombre, dans le jour déclinant, se détachait sur le ciel ensanglanté.

Outre la différence marquée entre les herbes folles du champ et la pelouse entretenue du jardin, la ligne de séparation entre les deux terrains était matérialisée par une rangée incomplète de huit jeunes bouleaux aux feuillages clairsemés. À la droite du dernier arbre, un tas de terre dominait un grand trou, de forme rectangulaire, le long duquel était couché un autre bouleau avec son pied en terre.

« Tu plantes en toute saison ? demanda Julie d'une voix teintée d'ironie.

— Oui. À la mort de mes parents, il y a huit mois, je me suis pris d'un intérêt soutenu pour le jardinage, dit Michaël, sans ciller. C'est toujours mon envie du moment qui commande.

— Il est bizarre ton trou... T'es sûr qu'il n'est pas trop grand ? dit-elle sur le même ton, en observant l'évidente disproportion entre le trou et la taille de l'arbre à qui il semblait destiné.

— Non, c'est bien comme ça. Je commence à avoir de l'expérience », répondit-il avec le plus grand sérieux.

Elle le regarda mi-interloqué mi-amusé, avant d'ajouter :

« C'est dommage de fermer l'horizon, non ?

— Peut-être, mais je veux être tranquille.

— Pourquoi ne pas le faire en une fois ?

— Je ne suis pas pressé », répondit Michaël en contradiction avec son précédent propos.

À ce moment-là, comme tombé du néant, un corbeau atterrit sur le tas de terre. Il sauta à bas du monticule, et il entreprit de faire le tour de l'excavation ; et tantôt il avançait en se balançant d'une patte sur l'autre, de cette démarche saccadée, à la fois cocasse et sinistre, commune à son espèce ; tantôt il tendait le cou au-dessus du vide, penchait la tête de côté, sondant le trou de son œil noir.

« Je ne suis pas la seule à être intriguée », dit Julie avec un petit rire.

Son intervention coïncida avec l'arrêt du manège de l'oiseau, qui s'envola d'un coup en jetant son affreux cri.

« Allez, on rentre, lança Michaël, j'ai faim. »

Ils retournèrent dans le salon.

« Moi aussi, j'ai faim ! » dit Julie avec une mine gourmande.

Elle se serra contre Michaël, le bouscula jusqu'à s'abattre avec lui sur un canapé. Elle s'activa, baisant de ses lèvres avides la bouche de Michaël, pressant ses seins sur sa poitrine, poussant, frottant son bassin contre le sien. Lui, le visage blême, ne desserrait pas les dents, restait inactif, les mains crispées dans le vide, comme s'il subissait l'assaut amoureux. Croyant à un tempérament émotif, Julie calma sa fougue et mit de la douceur dans ses baisers, tout en glissant une main au bas du ventre de Michaël.

Comme elle constatait que ses caresses ne donnaient pas le résultat escompté, elle se redressa, et lança avec dépit : « Je ne te plais pas ? »

— Si... tu me plais, répondit Michaël, mais nous aurons tout le temps après le dîner. »

« On s'en fout du dîner », pensa Julie, mais elle dit : « OK, comme tu veux. »

La table était déjà dressée, le repas avait été commandé chez un traiteur.

Michaël se montrait volubile, et faisait comme s'il ne s'était rien passé. Il relatait des faits déjà racontés, enchaînait les propos sans relief; en bref, il se répétait, parlait pour ne rien dire, cela avec une application qui confinait à l'absurde, sinon à l'étrange. Et Julie l'écoutait, silencieuse, incrédule.

À l'incrédulité succéda l'irritation. Elle était vexée, blessée dans son amour-propre de femme : jamais un homme ne s'était à ce point montré insensible à ses charmes aussi bien qu'à ses ini-

tatives. Elle se disait : « Il se moque de moi », ou encore, avec acrimonie : « C'est un impuissant ! »

Soudain, Michaël arrêta de parler, et ils restèrent comme deux étrangers l'un en face de l'autre. Julie, qui mangeait sans plaisir, avait hâte que le dîner se termine, elle ne pensait plus qu'au scénario avec une impatience mêlée d'inquiétude. Il y avait de l'ironie dans les yeux de Michaël, une ironie cruelle qu'elle ne lui avait encore jamais vue. En même temps, et quoiqu'elle ignorât le sens profond de ce changement d'attitude, Julie croyait discerner dans ce mutisme narquois l'expression d'un calcul visant à lui faire perdre son calme. Elle s'agaçait de sentir qu'il savait qu'elle devinait ; elle enrageait d'être impuissante à contenir la montée de son exaspération inquiète.

Ils n'avaient pas terminé le dessert, lorsqu'elle lança, à bout de nerfs :

« Bon, tu me montres le scénario.

— Quel scénario ?

— Comment quel scénario ? Mais le tien ! Celui dont tu m'as parlé ! s'exclama-t-elle.

— Ah ! Oui, c'est exact... Désolé, il n'y a pas de scénario.

— Il n'y a pas de scénario ?

— Il n'y a pas de scénario, si ce n'est celui que nous vivons depuis la minute où tu as succombé à la curiosité de me connaître.

— Je ne comprends pas ?

— ...

— Tu m'as menti ?

— Eh oui.

— Tu... Tu n'es pas assistant-réalisateur ?

— Eh non. »

Julie était abasourdie. Elle prenait conscience que personne ne savait où elle se trouvait alors même qu'elle avait tu à son entourage l'existence de Michaël. Elle s'affola.

« Je m'en vais », dit-elle.

Elle attrapa son châle, et se dirigea vers le vestibule.

« Trop tard, tu restes ! » lança Michaël.

En quelques bonds, il fut sur elle, et il lui asséna un coup sur la nuque, qui l'étendit étourdie sur le sol, avant de lui appliquer un coton imbibé d'anesthésique sur le nez, qui l'endormit tout à fait.

Lorsque Julie reprit connaissance, elle était couchée nue sur une bâche en plastique, au centre d'un grand lit, dans une chambre vidée de ses meubles et dont l'unique fenêtre avait été condamnée. Son corps baignait dans une lumière crue que diffusaient des spots aux quatre coins de la pièce. Elle ne pouvait ni parler ni bouger : sa bouche était fermée par du ruban adhésif ; et ses bras en croix comme ses jambes écartées étaient attachés par les poignets et les chevilles à des cordes tendues reliées à des anneaux dans les murs.

D'instinct, elle tira sur ses liens pour se détacher. Elle ne fit que soulever son bassin et son buste sans même parvenir à plier ses membres étirés.

Vêtu d'une blouse blanche de médecin ouverte sur son corps nu, un homme l'observait, debout près de la porte fermée. Il montrait un visage glabre et son crâne était rasé. Et Julie, qui avait le cerveau embrumé, mit quelques secondes à reconnaître... Michaël !

« Tu as été une proie assez facile, lança-t-il. Tu avais ta chance, mais il aurait fallu que tu sois plus méfiante, moins ambitieuse, moins vaniteuse... Le cinéma, quelle ambition ordinaire ! Ha ha ! le piège à filles par excellence !... J'ai dû me documenter sur le septième art, mais je dois dire que j'ai pris du plaisir à élaborer un scénario et à me composer un rôle d'assistant-réalisateur. »

Tandis qu'il parlait, Julie pouvait voir son sexe dressé entre les pans de sa blouse. « Il va me violer ! se disait-elle. Mais après ? »

Et son interrogation effrayée se cristallisait à la vue de la bâche qui couvrait, comme une protection, la totalité du lit ainsi qu'une partie de la moquette.

« Contrairement à toi, continuait-il, je ne cherche pas à être sous les feux de la rampe. Je ne m'appelle pas Michaël Thiaupe, j'ai inventé le nom en lisant un livre sur l'histoire du crime. Je n'habite pas la Seine-et-Marne, j'ai toujours vécu dans cette maison. L'écriture du mot accompagnant le bouquet n'est pas la mienne, mais celle d'un inconnu dont j'ai sollicité l'aide dans un café. Je ne suis jamais venu te chercher dans ta boutique, et nous n'avons pas été ensemble deux fois au même endroit. Et qui a-t-on vu avec toi? Un homme avec un bouc et les cheveux milonges. Enfin, nul n'a pu te voir entrer ici. Qui fera le lien entre nous deux? »

Après un silence, il ajouta :

« Tu te dis peut-être que les flics pourraient m'identifier par mon "06" dans la liste de tes appels. Hum... je ne crois pas, non. J'ai acheté *cash* mon portable au marché noir : un vieux Nokkia avec une carte SIM prépayée et un numéro de téléphone attribué. Mes seuls appels ont été pour toi, et je les ai passés dans une forêt à une dizaine de kilomètres d'ici. Par conséquent, pas de géolocalisation GPS permettant de me repérer. Oui, comment établir un lien entre ta disparition et ma personne? Ha ha! »

À ces mots, Julie sut avec effroi qu'elle était vraiment perdue.

« Mais, rassure-toi, enchaîna-t-il, tu as le premier rôle : c'est bien ce que tu cherchais, non? »

Il installa une première caméra, montée sur un trépied à l'angle gauche du lit; puis une seconde, de l'autre côté, à hauteur du visage de la jeune femme.

« Mes félicitations pour le soin que tu as mis à te faire belle, dit-il. La peau est lisse et nette, il n'y a pas un poil de trop : c'est parfait pour la lumière et l'objectif... Les clients seront contents... »

Julie pleurait. Dans le refus d'avoir sa vulve offerte aux regards de l'homme, dans la terreur de voir son corps livré à des pulsions morbides, elle se tordait dans un sens et dans l'autre, tirait sur ses membres ; elle voulait désespérément fermer ses cuisses ; et elle poussait des hurlements étouffés d'impuissance...

Il s'était tu. Immobile au pied du lit, il la regardait. Elle avait cessé de hurler, et elle aussi le regardait. Chacun observait le sexe de l'autre. Celui de l'homme avait perdu de sa rigidité, il pendait, presque flaccide.

Il saisit son pénis et commença à se masturber. Au bout de une à deux minutes, ses gestes de va-et-vient n'avaient guère eu d'effet probant sur l'engorgement de son sexe. Les yeux toujours rivés sur l'entrecuisse de Julie, il accéléra les mouvements de sa main. Sa verge grossit un peu ; mais rien à faire, il ne parvenait pas à obtenir une érection satisfaisante. D'un coup, il émit un grognement rageur, et il lâcha son sexe. Il fit quelques pas de droite et de gauche en respirant bruyamment, et il revint se planter devant le lit. Il reprit son sexe, le branla avec vigueur... De nouveau, il le laissa retomber dans le vide, avec un soupir d'exaspération plaintive.

Puis il se figea, les bras pendants, le regard levé vers un coin du plafond, l'air hagard. Un bout de langue rose pointait entre ses lèvres. L'œil à la fois lointain et dilaté, il semblait observer on ne sait quoi ou on ne sait qui au-delà de la pièce.

Brusquement, il secoua la tête d'un coup sec en clignant des yeux ; il plongea la main dans sa poche et la ressortit munie d'un scalpel. « Souvenir de mon père... Ce très cher père », lâcha-t-il d'une voix mauvaise. Un rictus déformait son visage et lui donnait une étonnante beauté sadique.

Dans un flash, Julie eut la vision de son ventre ouvert sur ses entrailles. Elle s'agita, les yeux hors de la tête.

« Du calme, ça va être à toi, dit-il. Mesure la chance que je te donne, tu vas pouvoir exprimer ton talent naturel, et sans retenue; dans cette pièce, il n'y a pas de risques que les voisins t'entendent... Oui, je suis certain que tu seras criante... de vérité. En récompense, tu auras ton arbre, comme les autres filles avant toi ont eu le leur. »

Paniquée, au bord de la nausée, Julie comprit la légèreté dont elle avait fait preuve dans le jardin. Le trou était en vérité une fosse, creusée à l'avance, pour elle! Et le bouleau sur le sol devait être planté sur un cadavre, le sien! À l'imitation et à la suite des autres bouleaux, qui formaient un alignement de tombes insoupçonnées!

L'homme mit en marche les deux caméras; puis il s'assit à califourchon sur la jeune femme.

Elle sentait sa verge à demi molle contre son ventre, elle voyait la pointe du scalpel sortir de son poing dur! Un frisson inconnu la parcourut.

Il arracha le ruban adhésif de la bouche de Julie, et il approcha la lame de son sein gauche. Quand l'acier pénétra dans sa chair, elle se mit à crier... et il retrouva toute sa vigueur.

The end...

Un rémouleur ?

Ce dernier hiver, la mélancolie me gagnait à mesure que le jour déclinait. Chaque soir, après le dîner, j'allais par les rues sans destination précise ; je marchais jusqu'à la fatigue, jusqu'à l'épuisement de mes tristes pensées.

Ce soir-là, la lune était pleine, elle répandait une clarté argentée sur la ville. Il faisait un froid mordant, et ma respiration s'accompagnait d'un rejet de vapeur blanche.

J'arrivai à l'intersection des rues d'Astorg et Roquepine, lorsqu'un bruit métallique sur le bitume attira mon attention.

Sur le trottoir d'en face, un homme poussait devant lui une voiture de rémouleur.

C'était une apparition surréaliste, et quelque peu angoissante. Coiffé d'un chapeau de chouan à larges bords qui couvrait sa nuque et masquait le haut de son visage, vêtu d'un ample manteau qui tombait jusque sur ses pieds, chaussés de godillots cloutés, tout en noir, l'homme semblait sorti d'un autre siècle ; comme son véhicule, une machine au châssis en bois, portant une meule à pédale en son milieu, et montée sur deux roues à rais cerclées de fer, qui atteignaient facilement un mètre de diamètre.

Un détail ajoutait à la singularité de l'ensemble : un grand corbeau se dressait, faisant face à la route, au sommet de l'affiloir.

Qui était cet homme? Un repasseur ambulante? J'ignorais qu'il y en avait encore! Et quelle allure! Quel matériel! Puis il n'avait pas d'instruments de démonstration. Un collectionneur peut-être, qui rentrait chez lui avec sa dernière acquisition? Ou bien, un vendeur se rendant auprès d'un acheteur? Mais à cette heure? Un fou alors, un ancien rémouleur égaré dans ses souvenirs, et qui errait dans la nuit!

Pourquoi? je ne sais pas, mais je décidai de le suivre.

L'homme s'était engagé dans la rue des Mathurins : il avançait d'un pas mesuré et régulier, la tête droite, les mains enserrant les bras de sa voiture, qu'il poussait sans effort apparent. Posté sur son perchoir, le bec haut, le corbeau oscillait d'une patte sur l'autre aux légers cahots de la machine.

Quelle idée d'avoir pour compagnon un oiseau pareil! À eux deux, le premier avec son allure de croque-mitaine, le second avec sa réputation de charognard, ils formaient vraiment une funeste association.

L'étonnant, c'est que les gens les croisaient – lui, son imposante machine et le corbeau – sans un regard, même lorsqu'ils devaient s'écarter à leur passage, comme s'ils étaient invisibles, comme s'ils n'existaient pas.

Quittant la rue de l'Arcade, l'homme entreprit de contourner La Madeleine. Ignorant les feux de circulation, il traversa le parvis de l'église d'une marche égale, indifférent aux voitures qui le frôlaient sans dévier de leur route, comme s'il s'était agi d'une action réglée à l'avance.

Alors que je l'imitais, j'eus droit pour ma part à un coup d'avertisseur rageur.

Sur le boulevard de la Madeleine, l'homme tourna à gauche dans la rue de Caumartin; peu après, il s'arrêta, et posa une jambe

de bois sous l'un des bras de la voiture. Nous étions seuls et, pour ne pas éveiller ses soupçons, je fis mine d'attendre quelqu'un à l'entrée d'une sortie de garage.

Soudain, le corbeau étira ses ailes : il prit son envol, et disparut derrière la ligne de façade des immeubles, tandis que son croassement déchirait la nuit.

Alors, je vis cette scène surprenante.

De la main gauche, l'homme retira des pans de son manteau une espèce de fauchard à manche court ; tourné vers la chaussée, le menton haut, il leva la grande lame au-dessus de sa tête, s'immobilisa un court instant ; puis, d'un geste sec, il abaissa son bras, et la faux fendit l'air dans un sifflement tranchant qui parvint jusqu'à mes oreilles. Ensuite, il ôta son chapeau de la main droite – dévoilant un crâne chauve, un visage pâle et osseux –, et il salua d'un large mouvement du bras, en inclinant le buste... Puis, très calme, il remit son chapeau, et glissa la lame sous son manteau.

Je suivais un fou ! Un fou dangereux, peut-être ? Inquiétant, pour le moins.

Le corbeau revint se poser sur la meule à aiguiser, et l'homme reprit sa marche.

Je débouchais dans la rue Saint-Lazare, lorsque surgit un véhicule de pompiers, sirène éteinte, qui me croisa à vive allure et s'éloigna dans mon dos.

En face de l'église de la Sainte-Trinité, l'homme s'arrêta à un feu rouge, à hauteur d'un jeune couple avec un landau. Cette fois, étrangement, alors que la circulation était quasi inexistante, il attendait que le feu passe au vert – du moins, c'est l'impression qu'il me donna.

D'un coup d'aile, le grand oiseau s'était posé sur le landau, et le bec penché vers l'intérieur de la caisse, il dodelinait de la tête.

L'homme et la femme restaient sans réaction, les yeux fixés devant eux ! Étaient-ils donc aveugles ?

Pris d'une soudaine excitation, l'oiseau se mit à sauter d'un bord à l'autre du landau, en jetant son cri affreux ; tant et si bien qu'une voix de bébé affolé jaillit dans la nuit. Mais le couple ne réagissait toujours pas ! Était-il sourd aussi ?

Je me crus victime d'une hallucination. Une pensée horrible fusa dans mon esprit. Et si le corbeau attaquait le bébé ? Si l'homme – qui souriait d'un étrange sourire – tirait la lame de son manteau ? S'il agressait le couple et l'enfant dans un accès de folie meurtrière ?

Il n'en fut rien. Le feu passa au vert, l'oiseau quitta le landau pour la meule, et, tous ensemble, ils traversèrent la chaussée, le couple obliquant ensuite à droite, l'homme poursuivant dans la rue de Clichy.

Venu du nord, un vent glacial soufflait en rafales entre les immeubles. Il me cinglait la face, me laissant une sensation de brûlure sur la peau.

La rue, déserte, était lugubre. À chaque instant, je craignais que l'homme ne se retourne, devinant ma présence. Mais non. Il marchait toujours du même pas, tranquille et cadencé ; en dépit du vent contraire, du poids de sa machine, il semblait ne fournir aucun effort, ne laissait voir aucun signe de lassitude dans la montée. Le grand oiseau était imperturbable, son plumage seul tremblait dans les rafales.

L'homme tourna successivement dans les rues de Liège et de Moscou ; et de nouveau, place de Dublin, il s'arrêta.

Il s'adossa à un lampadaire, rabattit le revers de son chapeau sur sa figure, et il ne bougea plus... Qu'attendait-il ? Quelque chose?... Quelqu'un ?

Comme lui, j'attendis, mains dans les poches et col relevé, dans l'ombre d'un porche.

Le corbeau montrait une grande agitation : il allait et venait sur le trottoir, tantôt en sautillant, tantôt avec une démarche

nerveuse et mécanique qui faisait se balancer son corps de droite et de gauche ; bec levé vers le ciel, il lançait par séries son cri âpre et sinistre qui blessait l'oreille, donnait le frisson.

On aurait dit qu'il s'impatientait.

Soudain, un détail me frappa. Malgré le froid intense, aucune vapeur blanche ne sortait de la bouche de l'homme. Je me frottai les yeux, croyant à un trouble de la vue ! J'observai encore. Mais rien ! C'était comme s'il ne respirait pas !

J'étais dans la plus grande perplexité, quand le hurlement d'une sirène à deux temps se fit entendre.

Un véhicule sanitaire de pompier déboucha de la rue de Turin et se rangea devant l'entrée d'un immeuble, à proximité.

Trois pompiers jaillirent du véhicule avec un brancard : ils sonnèrent à un interphone, la porte s'ouvrit et ils s'engouffrèrent dans le bâtiment, tandis que la sirène cessait de retentir.

Alors, l'homme se redressa. Il sortit le fauchard de son manteau ; appuya du pied sur la pédale de son véhicule pour faire tourner la meule ; et, calmement, il s'appliqua à affiler le tranchant de la faux, un côté après l'autre, sur toute sa longueur, avec une habileté de gestes qui révélait l'homme de métier. Il me sembla qu'il sacrifiait à une sorte de rite, par lequel il revivait un passé révolu.

Juché sur l'épaule droite de son maître, l'oiseau suivait l'opération avec une fixité hypnotique, mêlant ses croassements au cri grinçant de la lame sur la pierre.

L'homme passa un pouce sur le fil de la lame ; satisfait sans doute, il laissa retomber son bras armé le long du corps ; et, de nouveau, il parut attendre. Quoi ? Je ne sais pas ; mais un malaise, une angoisse m'envahissait.

Brusquement, il tourna la tête dans ma direction. Mon cœur bondit dans ma poitrine : je devinai ses yeux sous son chapeau. Il m'avait découvert !... M'avait-il percé à jour ?

Les pompiers surgirent dans la lumière à la porte de l'immeuble, transportant une personne sous assistance respiratoire couchée dans le brancard. Une femme en peignoir les suivait.

Parmi les habitants aux fenêtres, mon regard accrocha la silhouette d'un enfant, derrière un voilage, au deuxième étage.

Dans un élan pathétique, la femme embrassa celui qui devait être son mari ; et les pompiers embarquèrent le brancard dans le véhicule, qui démarra sur-le-champ, sirène allumée.

À l'instant où il disparaissait dans la rue de Moscou, suivi de près par le corbeau, l'homme brandit la lame ; et, une nouvelle fois, il lui fit traverser l'air, en un éclair, tandis qu'un frisson me secouait les épaules.

Puis il salua d'un coup de chapeau, avec une déférence où je vis une ironie féroce, pendant que la femme, restée seule sur le trottoir, me regardait – moi ! –, l'air hébété.

La sirène s'éteignit très vite. L'oiseau réapparut ; la femme disparut dans l'immeuble ; et l'homme reprit son chemin, sans se soucier de ma présence.

J'hésitai un moment, et je le suivis, l'esprit de plus en plus troublé.

Boulevard des Batignolles, une cloche sonna, je regardai ma montre : minuit. Et j'hésitai encore : j'habitais à côté, la fatigue me gagnait, et le froid se faisait plus vif.

Pourquoi ? je n'en sais rien, mais je continuai.

L'homme s'engagea dans la rue du Rocher. Je réalisai qu'il était en train de tourner en rond, et moi avec. Où donc allait-il ? Quel but poursuivait-il ?

J'étais hypnotisé par sa silhouette noire qui avançait dans la clarté blafarde de la rue ; je n'entendais que le heurt de ses chaussures à clous sur le goudron, que le crissement des roues ferrées de sa machine.

Au bas de l'avenue César-Caire, il prit à droite devant l'église Saint-Augustin, et il s'arrêta net près de la statue de Jeanne d'Arc.

Surpris, je m'arrêtai aussi, au bord du trottoir.

Il fit volte-face et planta son regard dans le mien, avec un sourire énigmatique sur les lèvres – mais toujours aucun signe apparent de respiration! Posé sur son épaule, l'oiseau me fixait également de ses petits yeux cruels.

D'un mouvement de tête, l'homme m'invita à venir le rejoindre.

Pourquoi? je ne sais pas, mais je m'engageai sur la chaussée.

Je n'entendis pas la voiture arriver : elle me percuta de plein fouet et me projeta à plusieurs mètres.

Étendu sur le sol, le corps désarticulé, j'ouvrais les yeux sur les figures pétrifiées des hautes statues de saints au tympan de l'église.

Un visage affolé de femme se pencha sur moi. Des mots sortaient de sa bouche que je n'entendais pas.

Le visage s'effaça. Je sentis les griffes du corbeau sur mon front. Mes paupières se fermèrent sur la vision de la lame qui tranchait dans le vide.

Lorsque les pompiers arrivèrent, j'étais mort depuis cinq minutes.

Samedi soir

Vingt-trois heures trente. J'éteins la télévision. C'est samedi soir, et j'ai envie de sortir. Pour être juste, j'ai surtout le désir puissant et impérieux de baiser. C'est le mot, baiser! caresser, embrasser, lécher, étreindre, faire jouir, voir, entendre jouir, jouir moi-même, jouir dans le fracas éclatant des sens, jouir avec violence, jouir, jouir encore... Pour oublier le jour et la nuit, pour oublier l'heure, pour tout oublier, il faut que je baise!

Où trouver, comment faire? La rue? Pas en hiver. Le cinéma, les bars? Trop tard. Une prostituée? Trop rapide ou trop cher; dans tous les cas, pas assez naturel.

Je vais aller en boîte de nuit. J'apprécie modérément les boîtes de nuit, mais, dans ce contexte, c'est ce qu'il y a de plus pratique. Pourtant, je ne drague pas, je ne danse pas non plus du reste : je m'installe au bar, ou à une table quand c'est possible, je prends un air vaguement mystérieux ou tourmenté, et j'attends. Comme je suis plutôt « mignon » – pour emprunter un terme de fille –, cela fonctionne assez bien. Puis nous sommes au temps de l'égalité entre les sexes, il faut savoir laisser l'initiative à celui qu'on qualifie – à tort – de faible : il s'en tire fort bien.

J'enfile une veste en daim, et je sors. Il a plu, les trottoirs luisent sous les réverbères. Je pars à pied. Je ne suis pas pressé, et j'aime marcher dans les rues la nuit.

Dans la lumière jaune de la ville, je croise quelques fêtards gris ; quelques SDF – ou clochards ; une prostituée aussi, bien faite au demeurant, mais le visage fatigué, le regard usé, et qui me lance son « tu viens chéri ! » avec un accent qui si j'étais parti dans l'idée de monter m'en ferait à coup sûr retomber l'envie.

J'ai marché une demi-heure, je suis devant la boîte de nuit. Je rejoins la file d'attente... Et l'attente est longue. Je grille une cigarette. Dans mon dos, deux garçons s'inquiètent de savoir s'ils vont « se faire une nana ». Devant moi, une jolie fille au cul provocant. Je cède à la provocation et profite de la situation pour me rapprocher d'elle... jusqu'à la toucher. Elle me lance un regard irrité. J'affiche un air innocent. Elle hausse les épaules en grognant : « Petite queue ! » Je me demande sur quoi elle s'appuie pour affirmer cela.

Ça y est, je suis en face de la porte, c'est-à-dire devant la masse imposante d'un physionomiste au crâne rasé. Je le connais, il me reconnaît, et quoique n'étant pas accompagné, il me laisse entrer, avec cette mine d'importance que réclament sa fonction et les circonstances : c'est samedi soir, la jeunesse sacrifie au culte de la fête, et il est un gardien du temple.

Je passe devant le vestiaire, sans m'arrêter – la dernière fois je n'ai pas retrouvé ma veste –, je traverse un long couloir où traînent deux êtres mollement enlacés, et je pénètre dans la salle.

La musique est assourdissante. Les lumières sont violentes. Deux lasers verts tissent en s'entrecroisant une éphémère toile électrique au-dessus des têtes.

Les tables sont toutes occupées, je me fraye un passage jusqu'au bar, où l'on se bouscule, où l'on fait des gestes, où l'on crie pour se faire remarquer d'un serveur. Je parviens à me faire une petite

place. Une barmaid m'aperçoit. Je commande un whisky-coca. J'allume une cigarette, et je me tourne vers la salle.

Les filles rivalisent d'excentricité dans la tenue : souvent, c'est très court et très serré, avec des couleurs vives. Sur la piste, c'est à celle ou à celui qui gesticule le mieux, ou le plus, comme on veut : tous sautent et tressautent, branlent du chef, jouent du bassin, des bras et des jambes avec une application et une conviction qui font plaisir à voir. Évidemment, pour apprécier, il faut être de ce temps, il faut être *moderne* ; pour un ancien, cela tiendrait plus sûrement de la danse de Saint-Guy.

Au milieu, une métisse café au lait s'agite sur une scène circulaire qui domine la piste. Elle est vêtue d'un short culotte en jean délavé et d'un top blanc, coupé au-dessus du nombril, l'un comme l'autre moulant ses formes parfaites. Visage hiératique, les yeux allongés par un fard de reine d'Égypte, elle ondule de la croupe et secoue son buste d'arrière en avant, comme si elle voulait lancer ses seins en forme d'obus sur les garçons qui lèvent sur ses rondeurs des yeux pleins de convoitise. C'est amusant. Un peu grotesque, mais amusant.

Sur ma gauche, deux types se bécotent et se pressent les testicules gentiment. Je me tourne vers la droite, je sais être discret. Il fait très chaud, je retire ma veste.

J'avise deux filles qui m'observent. L'une, mignonne, avec une chevelure brune flottant sur ses épaules, est grande, mince ; l'autre, quelconque, petite, rondouillarde, avec des cheveux blonds coupés à la Jeanne. La grande porte une brassière et un caleçon à motifs psychédéliques ; la petite une jupe et un chemisier. Une vraie caricature !

La grande glisse quelques mots à la petite qui opine du chef. Elles s'approchent. La grande se coule à mes côtés, la petite reste en retrait.

La grande ouvre la bouche. Je lui fais comprendre que je n'entends pas. Elle se penche – elle a des yeux noirs, peut-être bleus.

« Tu viens souvent ici ? me demande-t-elle avec une voix rauque.

— De temps en temps, lui dis-je.

— C'est drôle, je suis une habituée et je ne t'ai jamais remarqué, dit-elle.

— Oui, c'est assez curieux, dis-je.

— C'est *cool* ici, hein ? dit-elle.

— Ça va.

— C'est comment ton prénom ? me demande-t-elle.

— Jonas.

— Jonas ? dit-elle avec un air amusé, c'est marrant, quand j'étais gamine, j'avais un petit poisson rouge qui s'appelait aussi Jonas. Je lui avais donné ce nom à partir d'une vignette trouvée dans une boîte de cacao. »

Je pense : « Elle est adorable. »

« Moi, c'est Sandra, poursuit-elle, ma copine, c'est Sophie. »

Sophie ne dit mot : elle me fixe avec des yeux vides d'expressions, un peu comme ceux d'une carpe.

« Tu danses ? me demande Sandra.

— Non.

— Ah bon ? Mais tu fais quoi alors ?

— Je regarde.

— Ah ! OK, je vois ! » dit-elle avec sourire entendu.

Je dis :

« Tu veux boire quelque chose ?

— Oui, t'es sympa. »

Elle se tourne vers Sophie qui baisse ses paupières en signe d'acquiescement.

« Pour moi, c'est un gin-fizz ; pour Sophie, un jus d'orange », me dit-elle.

Je passe commande au barman. Je sors mon paquet de cigarettes. Sandra en prend une.

« Sophie ne fume pas, dit-elle.

— Pas de problèmes », dis-je. Je pense : « Je m'en fous qu'elle ne fume pas. »

« Tu fais quoi dans la vie ? me demande Sandra.

— Je donne des cours.

— Ah ! t'es prof, c'est marrant ! »

Je pense : « Je ne vois pas ce qu'il y a de marrant », je dis : « Pas exactement, je donne des cours particuliers.

— Ah ! OK, c'est *cool*, dit-elle.

— Et toi ? lui dis-je.

— Je suis danseuse, répond-elle, je fais de la *modern dance*. C'est plus *cool* que la danse classique. Sophie est assistante commerciale. »

Cette dernière ne parle toujours pas.

Je dis :

« La cigarette, c'est pas gênant pour la danse ?

— C'est samedi soir ! rétorque-t-elle en ouvrant grand les yeux.

— Ah oui ! c'est sûr ! »

Elle boit sec. Je ne lui demande pas si l'alcool est une bonne chose pour l'exercice de sa discipline.

« Je vais danser un peu, mais tu restes, hein ? » me dit-elle.

Je la rassure. Ce n'est pas une intellectuelle, mais physiquement elle me plaît – et c'est bien là l'essentiel.

Elles s'éloignent toutes les deux, fendent la foule colorée qu'une houle agite sans répit, gagnent la piste de danse. Sandra est celle qui bouge le mieux ; Sophie fait ce qu'elle peut.

Une main se pose sur mon épaule. Je me retourne : c'est un type à la face cramoisie et aux yeux striés de sang.

« Eh mec! t'as pas une cigarette? » me lance-t-il.

Je lui en donne une.

« T'as pas du feu? » ajoute-t-il.

Je lui tends mon briquet.

« C'est *cool* ici, hein? dit-il, on s'éclate bien. »

Je dis oui.

« T'en veux une? C'est pas cher, me souffle-t-il en me proposant une pilule blanche dans le creux de sa main.

— Non merci, dis-je, je ne suis pas malade. »

Un instant interloqué, il dit avec un sourire narquois :

« Eh mec! mais t'as pas compris, moi non plus je ne suis pas malade!

— Je ne suis pas si sûr. »

Il me jette un regard mauvais, tourne les talons et s'éloigne d'une démarche mal assurée.

Qu'est-ce qui me prend? Après tout, il peut bien se défoncer... S'il pense que ça peut lui éviter de s'enfoncer...

Je regarde la piste de danse. Sandra et Sophie n'y sont plus. Je cherche dans la salle. Rien, là aussi. J'allume une cigarette. Le temps passe. Toujours pas de Sandra ni de son ombre. Je commande un autre whisky-coca. Je m'accoude au comptoir, et les yeux dans mon verre, je songe que je vais devoir agir si je veux trouver une fille.

Soudain, une main douce et chaude se pose sur mon bras : c'est Sandra. Son ombre est derrière.

« On est sorti un peu. Tu nous cherchais? » dit Sandra.

Je dis oui. Elle sourit et s'assied à côté de moi. Sophie reste debout.

« C'est dingue ce que je peux avoir soif! » dit Sandra.

Je trouve qu'elle a un peu trop soif, mais j'ai vraiment envie de baiser! De la baiser! Je fais signe au barman et demande un gin-fizz et un jus d'orange.

« Merci, t'es un amour », me glisse Sandra.

Sophie ne dit rien. Ma belle danseuse frétille sur son tabouret. Elle fume cigarette sur cigarette : c'est samedi soir... Par instants, elle me décoche une œillade incendiaire ; mes regards lui signifient que je brûle de la posséder.

Pendant, le temps file. Je regarde ma montre : deux heures. Je juge inutile de s'éterniser plus longtemps, chacun sachant à quoi s'en tenir sur les intentions si peu secrètes de l'autre. Je dis à Sandra :

« On bouge ? On va chez moi ?

— Attends », dit-elle avant de glisser un mot à l'oreille de Sophie, qui hoche la tête. « On vient toutes les deux, OK ? » me dit Sandra avec une moue coquine.

— Pas de problèmes. »

Elle me gratifie d'une bise sur la joue. J'ai peu de goût pour les amours à trois, ou plus, par ailleurs cette Sophie m'indiffère, mais rien que pour avoir Sandra je suis prêt à faire un effort.

Nous quittons la salle. Dans le couloir, il y a maintenant plusieurs couples qui s'embrassent avec voracité. Les filles récupèrent leurs affaires au vestiaire. Nous sortons. Une pluie fine tombe sur la ville. Il fait froid. Sandra me prend le bras. Sophie reste derrière nous. Je n'ai toujours pas entendu le son de sa voix. Est-elle muette ?

J'arrête un taxi. Nous montons tous les trois à l'arrière. Sandra s'installe au milieu. Le chauffeur est un Asiatique : Chinois ou Vietnamien, difficile à savoir – d'ailleurs, ça n'a pas d'importance.

Sandra se serre contre moi. Le contact de sa cuisse, la chaleur qu'elle dégage me procurent de délicieuses vibrations. Le chauffeur est un bavard. Son français est approximatif, son accent épouvantable. Je ne saisis pas un mot sur deux, et je ne suis pas le seul : aucun d'entre nous ne répond.

Sandra pose une main entre mes jambes. Je me tourne, elle sourit, sans quitter la route des yeux. Mon pantalon se tend. Sa main ouvre ma braguette, s'insinue dans mon caleçon, soupèse, flatte, palpe, enserme, caresse. J'ai du mal à respirer.

« C'est bien », me glisse-t-elle dans un murmure.

Elle retire sa main, je remonte ma braguette. Je regarde Sophie : son visage n'exprime aucun sentiment, mais je suis sûr qu'elle a vu. Comme je sais que le chauffeur n'a rien raté du spectacle : la preuve en est le clin d'œil qu'il m'adresse dans son rétroviseur.

Nous arrivons devant mon immeuble. Je paye, nous descendons, et le chauffeur me lance :

« Bonne nuit ! »

Je ne réponds pas, décidément, il m'agace.

« Merci, Monsieur », dit Sandra dans un large sourire.

Je tape mon code d'entrée. Nous franchissons le porche. Je cherche la minuterie. Elle ne fonctionne pas. J'avais oublié, trois jours qu'il en est ainsi, et j'habite au quatrième sans ascenseur. Nous montons l'escalier en tâtonnant, moi devant, Sophie fermant la marche. Elle trébuche en arrivant sur mon palier et émet un juron ; je pars d'un rire ironique ; Sandra me pince une fesse.

Après plusieurs tentatives, j'introduis ma clé dans la serrure. Nous entrons. Je crée un clair-obscur au moyen de ma lampe à halogène : c'est plus intime. Je n'ai pas pensé à ranger mon studio.

« C'est sympa chez toi », dit Sandra.

Elle est indulgente. Je dis :

« Vous voulez boire quelque chose ? »

— Ce que tu veux, du moment que c'est de l'alcool, répond Sandra.

— Un verre d'eau et des glaçons », dit Sophie.

Elle a parlé ! Elle n'est pas muette !

J'apporte une bouteille de rhum entamée, une carafe d'eau et un bol de glaçons. Sandra se dirige vers ma chaîne stéréo, fouille parmi mes CD, choisit le groupe Nirvana.

« Je peux ? demande-t-elle. Ils me font planer. »

J'ai eu mon compte de musique pour la soirée, mais comment refuser ? Alors, je dis, avec une voix de faux jeton :

« C'est une bonne idée. »

Sandra s'installe à même la moquette, Sophie se pose sur une chaise, j'opte pour mon lit. Sandra sort un *joint* de son sac : c'est samedi soir.

« Si t'en veux un, j'en ai d'autres, me dit-elle.

— Non merci. »

Elle sourit. Je vais ouvrir la fenêtre et j'allume une cigarette.

Nous buvons en silence. Sandra, sourire aux lèvres et les yeux mi-clos, dodeline des épaules. De temps en temps, elle tire à fond sur son *joint*, renverse la tête en arrière et part d'un petit rire espiègle. Sophie se tient coite, regard vierge et visage impassible. Elle est bizarre cette fille. Peut-être même est-elle idiote ?

L'odeur de l'herbe, l'alcool, la musique, tout me monte au cerveau et m'échauffe le sang : mon envie de baiser devient lancinante. Mais l'assurance de l'une – pour ne pas dire la désinvolture – et la froideur impénétrable de l'autre me déconcertent également, et je ne sais pas comment m'y prendre.

Sandra sait pour moi. Elle écrase son *joint* et lance :

« Alors, on baise ? »

Sa spontanéité me confond, je ne sais que bredouiller :

« Euh... Oui, on y va. »

Elle se lève et, tranquillement, enlève ses vêtements. Je fais comme elle. Sophie ne bouge pas. Je m'étonne, mais continue néanmoins à me dévêtir. Sandra est nue. Moi aussi. Elle a de petits seins bien ronds, un ventre plat, des jambes fines et musclées.

Son corps est bronzé. Entièrement. Elle est belle, elle est excitante : elle en use.

« Je fais des UV. Sans maillot. C'est plus sympa », dit-elle.

Je suis bien d'accord... mon sexe aussi qui se dresse. Ses yeux me détaillent, ils s'arrêtent sur mon bas-ventre.

« Oui, c'est bien ! » dit-elle avec une mine gourmande.

C'est ma chance.

Sophie suce son glaçon ; son regard se pose sur moi sans me voir. Je suis de plus en plus décontenancé.

« C'est la salle de bain ? demande Sandra en pointant du doigt la porte qui jouxte la cuisinette.

— La douche et les toilettes, lui dis-je.

— J'en ai pour cinq minutes », dit-elle avant de disparaître.

Je m'assieds sur le lit. J'entends la douche qui coule. Je dis à Sophie :

« Tu ne te déshabilles pas ?

— Non », répond-elle.

Je croise mes jambes, et je dis :

« Mais alors qu'est-ce que tu fais ?

— Je regarde.

— Ah bon ? » dis-je, et je n'ajoute rien, je ne sais pas quoi dire.

Je pose mes mains sur le haut de mes cuisses. Une lueur passe enfin dans ses yeux. Ironie ? Excitation ? La mienne est retombée. Nu devant elle, je me sens ridicule. Cette fille est un glaçon !

Sandra réapparaît, elle sautille dans la pièce.

« À ton tour ! » me lance-t-elle.

Je file sous la douche. La situation m'échappe. J'ai un moment d'hésitation. Mais l'eau tiède me fait du bien, et je me ressaisis. Peu importe l'attitude de Sophie, je vais posséder Sandra !

Quand je quitte la salle de bain, j'ai retrouvé tous mes moyens. Sophie est sur sa chaise, glaçon en bouche. Sandra est allongée sur le lit. Elle me souffle, un bras levé vers moi :

« Viens. »

Je ne me fais pas prier. Ventre contre ventre, nos bouches se collent, nos langues se trouvent, nos mains s'égarant. Rondeur... Douceur... Chaleur... Moiteur... Soudain, elle s'arrête. Je dis, surpris, vaguement inquiet :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Attends », dit-elle en se levant.

Je jette un œil vers Sophie : elle n'a pas bougé.

Jambes écartées, offrant son intimité humide à mon regard allumé, Sandra se penche sur son sac, farfouille à l'intérieur, se redresse en agitant un préservatif :

« Ne pas oublier ! » dit-elle dans un large sourire.

Une pensée macabre traverse mon esprit. Mais elle se met à genoux, retire l'étui en latex de son emballage et d'une main habile le déroule sur mon membre violacé, si gonflé qu'on pourrait croire qu'il va éclater. Puis elle lui donne à connaître la pulpe de ses lèvres, l'humidité de sa bouche, l'ouverture de sa gorge... Elle m'engloutit!... Hummm... Bon... Très bon... Mais elle ne mène pas l'affaire à son terme. Elle se couche contre mon flanc, et s'empare d'une de mes mains qu'elle glisse entre ses cuisses... Chaleur... moiteur... douceur...

Je jette un œil dans la pièce. Sophie ne suce plus de glaçon. Elle a quitté sa chaise pour s'asseoir sur la moquette. Sa main droite disparaît sous sa jupe. Son regard brille d'excitation. Salope!

« Maintenant », me souffle Sandra.

Elle ouvre les cuisses en grand, à la manière d'un compas : c'est la danse! Je bascule sur son corps. Elle referme ses jambes sur mes reins. Dans un flash, je pense aux pattes avant d'une mante religieuse... Raideur... douceur... moiteur...

Elle serre. Elle serre fort. À l'extérieur. À l'intérieur.

« Plus vite », dit-elle.

J'accélère. Elle halète un peu. Je respire plus fort.

« Plus vite », souffle-t-elle de nouveau.

J'accélère encore. Elle halète beaucoup – trop ? J'entends des sons brefs et aigus dans mon dos. salope ! Sandra plante ses ongles dans mes fesses. Je crie. Mes reins sont secoués de spasmes. Elle se crispe, son corps se raidit et, d'un coup, son bassin, ses jambes se mettent à trembler. Très vite, très fort – trop ? Je me retire, tout secouer.

« C'était bon », dit Sandra avec un sourire figé, le regard dans le vague.

Je souris à mon tour, mais j'ai une curieuse d'impression. Je regarde Sophie. Ses cuisses emprisonnent sa main droite. Elle fixe le plafond des yeux. Une expression extatique s'étend sur son visage. salope !

Je me lève et me rends dans la salle de bain pour y jeter le préservatif et son contenu de plaisir. Quand je regagne la chambre, Sandra en secoue un autre entre ses doigts. Elle sourit, et elle dit :

« On recommence ?

— Avec plaisir, mais il faut quand même le temps, dis-je.

— Je me charge du temps », dit-elle. Et elle fait si bien que je suis vite de nouveau d'attaque.

Raideur... chaleur... moiteur... Sandra me grimpe dessus en me tournant le dos et se lance dans un trot enlevé. Je regarde Sophie. Elle a changé de main ! C'est une ambidextre du sexe ! salope !

Dans la pièce, ce n'est plus que gémissements, soupirs et halètements. Sandra pousse une sorte de hennissement. Je me cabre et j'irrigue. Sophie exhale un « Han ! » guttural et prolongé. J'ai presque envie de rire.

Je vais me débarrasser du préservatif, puis je retourne me coucher. Sandra dépose un baiser sur le bout de mon nez. Elle sourit.

« C'était super *cool*, dit-elle. On dort un peu ? »

Je dis :

« On dort un peu. »

J'ai décidément une étrange impression. On se glisse sous la couette. Sophie s'allonge à côté de Sandra – mais sans se déshabiller. Je trouve cela curieux. Les minutes passent. Je ne parviens pas à m'endormir. Soudain, des chuchotements ; puis Sandra se lève, suivie de Sophie.

Je fais semblant de dormir et observe en douce. Sandra remet ses vêtements. Sophie l'embrasse dans le cou, sur le front, les joues, la bouche...

Sandra dit (elle parle bas, mais j'entends) :

« Arrête, tu me gênes ; et puis tu vas réveiller l'autre. »

Je n'aime pas ce mot qu'elle a utilisé pour me nommer, et encore moins le ton utilisé.

« Ça t'a plu ? demande-t-elle à Sophie.

— C'était super sympa, répond l'intéressée, j'ai joui très fort : tu sais comme j'aime te voir te faire prendre... Toi, tu as eu du plaisir ? ajoute-t-elle avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Un peu, dit Sandra.

— Non ? souffle Sophie.

— Ben oui, un peu quand même... Mais je n'ai pas eu vraiment d'orgasme », précise-t-elle.

Je pense à tous ces gémissements, tous ces « oui... » et tous ces « encore... » qui venaient expirer sur ses lèvres, et je me dis avec amertume qu'ils ne m'étaient pas destinés.

« N'oublie pas que c'est d'abord pour toi que j'ai du plaisir », dit Sandra, comme pour mieux enfoncer le clou.

Et elles s'embrassent. Salopes ! Je ne sais pas ce qui me retient de les jeter dehors... Sans doute le plaisir masochiste de boire le calice de la désillusion jusqu'à la lie.

« Tu sais les hommes, ça ne sera jamais comme avec toi », dit Sandra. « Ils sont tous si obsédés par leur queue, si fiers du soi-

disant pouvoir qu'elle leur donne, poursuit-elle avec un accent de mépris dans la voix. Tu as vu son expression à l'autre, quand je l'ai complimenté sur la sienne? Quel con!»

Je me recroqueville un peu plus. Sandra sourit méchamment. Leurs lèvres se joignent. Sophie glisse une main entre les cuisses de Sandra. salopes!

Elles se séparent.

«La prochaine fois, c'est moi qui m'y colle», dit Sophie.

J'imagine le scénario et les arrière-pensées du crétin de service; et sa frustration, car je présume que Sandra ne se laissera pas toucher, jouant le rôle que tenait Sophie ce soir.

Cette dernière finit son verre d'eau. Sandra prend son sac. Sophie murmure une phrase à l'oreille de Sandra qui en retour laisse échapper un gloussement. Elles passent dans l'entrée. La porte s'ouvre.

«Je suis sûr qu'il nous écoutait, dit Sophie.

— Tant mieux!» répond Sandra.

La porte claque. Un rire cruel fuse dans l'escalier. Je suis seul.

J'ai froid tout à coup. Je vais fermer la fenêtre, j'enfile un caleçon et un tee-shirt avant de me remettre au lit. Mais je n'arrive pas à trouver le sommeil, ni même à me réchauffer. Je me lève pour faire un café, puis je m'enroule dans la couette et m'adosse contre un mur sur la moquette. Le café a un vrai goût amer. J'allume une cigarette.

Le robinet de la douche est mal fermé. Une à une, seconde après seconde, j'entends les gouttes qui s'écrasent au sol en faisant flop... flop... flop... Le bruit résonne dans ma tête. J'éprouve une impression désagréable : c'est comme un gouffre qui se creuse en moi.

C'était samedi soir : passe devant mes yeux un oiseau noir.

La mort en rit toujours

Ce devait être l'automne ou l'hiver, à l'aube ou au crépuscule, l'homme était au bas d'une haute colline, dans une forêt effeuillée baignée d'une clarté sépulcrale.

Aucune coupe de bois alentour, aucun chemin, aucune trace, rien qui témoignât que des hommes travaillaient ou passaient par là, que des bêtes furetaient ou gâtaient par ici. L'endroit était lugubre, sans vie : des ronces envahissaient le sol dur et noir ; des écharpes de brume bleutée s'étiraient dans les sous-bois ; les arbres, sombres, immenses et squelettiques, semblaient fossilisés. On aurait dit un cimetière naturel, à jamais maudit et abandonné.

Couvert de loques puantes, nu-pieds dans des chaussures trouées, l'homme grelottait de froid. Il était désorienté : il ne comprenait pas pourquoi il était vêtu ainsi, et il ne s'expliquait pas sa présence dans cette forêt inconnue.

Comme il demeurait interdit, ne sachant que penser ni par où aller, un cri strident retentit qui le fit tressaillir de tout son être. Levant la tête, il vit juché sur une haute branche, un grand oiseau au plumage noir et au bec robuste qui le fixait avec des yeux de braise. Alors qu'ils s'observaient, l'homme eut l'espace d'une seconde la sensation irréaliste que l'oiseau lui souriait, d'un

sourire étrange... un sourire doux et vaguement inquiétant à la fois.

L'oiseau déploya ses ailes, et les agitant avec vigueur, il prit son envol, et plana entre les branches aux formes tourmentées jusqu'à un autre arbre sur le versant de la colline. Il marqua un temps d'arrêt, puis il s'éleva un peu plus haut. Alors il cria de nouveau en direction de l'homme. Ce dernier, présumant que l'oiseau l'invitait à le suivre, se décida à gravir la pente, laquelle était fort raide et fort longue.

La montée fut éprouvante. Il glissait sans cesse, s'accrochait, se blessait aux ronces. L'oiseau, qui le précédait en volant d'arbre en arbre, lançait des cris brefs et perçants comme pour l'encourager ; et lui, qui transpirait à grosses gouttes et qui manquait d'air, dont le cœur battait la chamade et dont la vue se brouillait, croyait ne jamais devoir en finir.

Quand il arriva au sommet, tout son corps tremblait de faiblesse, ses oreilles bourdonnaient, la tête lui tournait, et la sueur attisait la brûlure de ses multiples éraflures.

Il apercevait au loin l'orée de la forêt, et derrière un jour incarnat. Il y avait une odeur de brûlé dans l'air vaporeux, et, troublant le silence des sous-bois, le bruit d'un souffle sourd, aérien, qu'il pouvait croire, quoique faible, sorti de quelque gueule monstrueuse.

L'angoisse le gagna, nouant ses entrailles.

Soudain, l'oiseau, qui jusqu'alors avait fait office de guide bienveillant, fila droit parmi les troncs ; il monta brusquement, franchit la cime des arbres, et disparut dans le bleu sourd du ciel.

L'homme s'étonna. Ayant repris un peu de sa respiration, il se dirigea vers la lisière. À mesure qu'il s'en rapprochait, l'odeur devenait plus forte, le souffle plus puissant. Son angoisse augmentait à proportion, mais le besoin de savoir, ce sentiment

impérieux, le poussait en avant, et, malgré les ronces et la fatigue, il pressa le pas.

Il courait presque quand il dépassa les derniers arbres ; il fit encore quelques mètres dans une herbe rase et jaune, et il s'arrêta les yeux effarés de surprise.

En contrebas, un incendie ravageait un bourg. Parti selon toute vraisemblance de la périphérie de la ville, le feu progressait vers son centre à une vitesse foudroyante : de toutes parts, il prenait son élan, étendait ses tentacules assassines, happait, dévorait plusieurs habitations, se rétractait comme pour digérer ses proies, puis il bondissait plus loin, poursuivant son festin pantagruélique, ponctué de grondements comme autant de manifestations de satisfaction !

Une coche sonnait, et il ne s'agissait pas du tintement frénétique du tocsin, mais d'un bourdon dont le lourd battant ébranlait les cieux rougeoyants.

Cernée de toutes parts, la population cédait à la panique. Des ombres s'enfuyaient à travers les rues sous une averse de cendres chaudes, elles disparaissaient dans un tourbillon de flammes ou sous un immeuble qui s'affaissait dans un nuage d'étincelles en imitant le fracas du tonnerre. D'autres, aux prises avec une peur si intense qu'elles en perdaient l'instinct de survie, demeuraient pétrifiées au milieu du péril, avant de connaître une fin identique. D'autres encore, léchées par des langues ardentes, s'élançaient dans le vide, des toits ou des étages, serrant dans leurs bras des enfants ou des richesses ; et alors qu'elles espéraient se soustraire à la morsure du feu, l'ironie du sort voulait qu'elles plongent au milieu de l'enfer, où flambait déjà le reste des habitants.

C'était un tableau dantesque que ce formidable brasier agité des soubresauts de la vie ; l'homme le contemplait en témoin impuissant, sans bouger, avec une fascination empreinte d'horreur, tandis que des vagues de chaleur passaient sur sa peau.

Or arriva un moment où une forme évadée du cercle infernal monta vers lui en titubant.

Il reconnut une femme – une femme d’aspect effrayant. De sa démarche chancelante, trébuchante, elle s’avançait bras tendus, à moitié nue, la face noircie, la chevelure trouée, la chair à vif par endroits, et ses yeux ! ses yeux rougis par les fumées, chauffés par l’haleine cuisante de la ville transformée en bûcher, ses yeux enfin, agrandis par la souffrance et par la terreur criaient pitié, hurlaient à l’aide !

Horrifié, l’homme amorça une retraite plutôt que de la secourir, mais il n’avait pas fait cinq pas que, soudain, sans raison, il perdit l’équilibre, chutant lourdement sur le dos. La respiration coupée, une douleur aigüe dans le thorax, il mit de longues secondes à récupérer.

Lorsqu’il voulut se relever, ses muscles refusèrent d’obéir à sa volonté ; et il eut beau se concentrer de toutes ses forces, ses bras et ses jambes demeurèrent inertes, tels des poids morts : il était paralysé, cloué au sol !

La femme, qui s’était abattue dans le même temps, rampait à présent, griffant la terre de ses ongles, soufflant, ahanant, râlant, un affreux rictus aux lèvres, la bave au menton, les yeux allumés par une lueur de démence ; et elle se rapprochait !

Bientôt, ses mains, ses horribles mains tordues, calcinées, desquelles la peau partait en lambeaux, s’agrippèrent avec la dernière énergie aux jambes de l’homme qui, empli de répulsion, la voyait qui cherchait à se hisser sur lui sans pouvoir faire autre chose que de se tordre en de vaines et pitoyables contorsions.

Les efforts désespérés de la femme n’eurent pas de suite : son corps fut secoué de spasmes, ses yeux se révoltèrent, et dans un ultime râle, elle rendit l’âme. Alors, retrouvant d’un seul coup l’usage de ses membres, l’homme repoussa d’un pied convulsif

l'affreuse dépouille dont la chemise de nuit à demi-consumée dévoilait un large fessier sanguinolent.

Puis il se redressa, et recula comme homme ivre en direction de la forêt. Une fois regagné le couvert des arbres, les forces lui manquèrent pour s'écarter plus. Pantelant, le cœur battant à coups précipités, il s'adossa à un tronc ; et le regard sautant tour à tour du cadavre au brasier, il assista à la fin du drame en frémissant d'émotion.

Quand le feu fut repu, le bourg n'était plus qu'un sombre chaos d'où s'échappaient de place en place des colonnes de fumée noire. Une poignée de survivants s'éloignait en file indienne vers un horizon incertain. Un chien, qui errait orphelin dans les décombres, lançait vers le firmament des hurlements déchirants. Des gémissements syncopés montaient jusqu'à l'homme, portés par les rafales d'un vent chargé de pestilences. La mort récoltait sa moisson : la plainte des agonisants, c'était son rire à elle.

Un à un, les bruits faiblirent, s'évanouirent, et il se fit un silence profond, funèbre, inquiétant.

L'homme eut la sensation d'une présence derrière lui. Il se retourna et aperçut le profil de deux géants qui se faisaient face de part et d'autre d'un découvert. Ils portaient une robe blanche tombant sur les pieds, avec un manteau noir à longue traîne, dont le capuchon à bords amples rabattu sur leur tête dissimulait leur visage. D'une immobilité absolue, le haut du corps un peu incliné, les mains dans les manches ramenées sur le ventre, ils paraissaient se recueillir à la manière des moines qui font secrète oraison. À les voir ainsi dans la pénombre, enveloppés dans leurs vêtements aux plis immuables, l'homme pensa à des statues de cloître.

Après ce qu'il venait de vivre, la mystérieuse apparition de ces inconnus à l'attitude énigmatique et à la vêtue imposante n'était pas propre à le rassurer ; il n'osa pas prononcer une seule parole ni esquisser le moindre geste vers eux.

Au contraire, réalisant en un éclair de douloureuse lucidité qu'il subissait les événements, il se recroquevilla d'instinct sur lui-même, en se collant à l'arbre voisin, comme pour mieux se confondre avec lui.

Pendant un temps qui lui parut interminable, il ne se passa rien. Après s'être demandé s'il était possible qu'il eût croisé les géants à l'aller sans les voir, il commençait à douter qu'ils fussent de chair et de sang. Croyant être abusé par ses sens, il doutait même qu'ils eussent une réalité tangible, lorsque celui de gauche rompit le silence, articulant d'une voix d'outre-tombe :

« Je suis le prince de ce monde, je porte la lumière noire qui brûle.

— Je suis trois en un et un en trois ; je suis le père, le verbe et le paraclét ; je suis celui que les hommes appellent Dieu », répondit son vis-à-vis d'un ton grave et monocorde.

L'homme sursauta de frayeur et d'étonnement ; et l'une et l'autre s'accrurent, quand, dans un mouvement d'ensemble parfait et paraissant effleurer le sol, les deux géants s'approchèrent l'un de l'autre pour se donner une accolade... comme le feraient des amis de longue date !

Puis ils se tournèrent dans sa direction tout en rejetant leur capuchon en arrière, avec une soudaineté qui tranchait avec la lenteur solennelle de leurs gestes précédents.

L'homme put voir leurs visages, ou ce qui leur tenait lieu de visage, c'est-à-dire un masque lisse et inexpressif, au teint blafard et aux lèvres sanguines, pareil à ceux que portent dans les carnivals les personnes d'humeur joyeusement macabre.

S'il distinguait leurs yeux dans le clair-obscur – des yeux qui brillaient dans leurs cavités comme une petite flamme au fond d'une caverne –, il était dans l'incapacité de saisir qui de lui ou des ruines fumantes les occupaient. Mais peut-être étaient-ce elles à travers lui et lui à travers elles ?

Les géants partirent d'un rire singulier, mélange sinistrement discordant de hoquets et de grincements, de soupirs et d'éclats enfantins, tandis que des filets de larmes vermeilles s'écoulaient des orbites de leur masque, maculant le blanc de leur robe.

C'était plus que l'homme ne pouvait en supporter. Il voulut fuir, mais les branches de l'arbre contre lequel il se blottissait s'animent subitement ; et il n'avait pas parcouru deux mètres qu'elles le garrottaient comme des liens, le maintenant de vive force sur place ; et par un phénomène également extraordinaire, le sol sous ses pieds se changea en un borbier visqueux et nauséabond.

Aussi mystérieusement qu'il avait disparu, l'oiseau réapparut en retrait des géants. Il battait des ailes comme on tape dans ses mains à la vue d'un spectacle enthousiasmant ! Lui aussi riait, oui il riait ! Du même rire que les géants, de ce rire qui, ayant redoublé d'intensité, emplissait tout l'espace, et dont les résonances atroces, inhumaines, faisaient passer dans l'âme de l'homme un frisson d'effroi.

Il se débattait comme un forcené, cependant plus il luttait, plus il s'enfonçait dans la boue, et plus l'étreinte des branches se resserrait, comprimant son thorax, creusant ses chairs, lui causant de cuisantes souffrances. Et son cœur était près d'éclater tant il cognait vite et fort.

Les rires cessèrent d'un seul coup. L'oiseau eut un claquement de bec qui raisonna violemment aux oreilles de l'homme. Les géants, qui dégoulaient de sang dans leurs robes devenues rouges, reculèrent dans la pénombre des bois. L'oiseau étendit ses ailes, qui se mirent à grandir, grandir, grandir ! atteignant une envergure fantastique, plongeant la forêt dans une nuit opaque.

L'homme se sentit tout à fait perdu : au comble de la terreur et de la douleur, il poussa un hurlement muet.

Une douleur fulgurante fendit la poitrine de l'homme couché seul dans le noir : c'était comme si une faux s'était abattue sur lui. Il écarquilla les yeux dans l'obscurité, se redressa sur les coudes, voulut appeler, mais les mots ne passèrent pas le seuil de sa gorge. Vaincu, coupé en deux par le mal, il retomba sur son oreiller dans un tumulte de draps et de couvertures ; puis plus rien : le noir dans le noir.

Un jour blême filtrait à travers les rideaux bruns de la fenêtre, dans la chambre au plafond bas, au parquet terne et usé. Hormis un crucifix d'ivoire, suspendu au-dessus du lit, les murs, d'un jaune délavé par le temps, étaient nus. Un amas de cendres froides s'entassait au centre de la cheminée qui ouvrait sa gueule noire face au lit. Un vieil homme gisait sur la couche, le teint cireux, la bouche et les yeux grands ouverts, les doigts crispés sur les draps.

Au pied du lit, une femme en peignoir beige, les cheveux en désordre et les yeux bouffis, serrait convulsivement un mouchoir dans son poing.

« Voilà mon père, docteur », dit-elle à l'adresse de l'homme en costume sombre qui se tenait en retrait, une sacoche à la main.

Elle réprima un sanglot avant de reprendre :

« Il se lève toujours le premier, mais ce matin, surprise de ne pas le trouver dans la cuisine, j'ai frappé à sa porte. Comme je n'obtenais pas de réponse, je suis entrée – elle étouffa un sanglot : je... je l'ai trouvé ainsi. » « Je n'ai touché à rien, je n'ai même pas pu fermer ses yeux ! » ajouta-t-elle en gémissant.

Le docteur se dirigea vers la fenêtre pour ouvrir les rideaux, mais la femme l'en dissuada d'une voix suppliante.

« Non... Je vous en prie, pour mon père, et pour moi, n'exposez pas son visage en pleine lumière.

— Je comprends », dit le docteur.

Il alluma la lampe de chevet : une lueur, pâle comme l'étaient les murs, se répandit autour de la couche. Il s'assit sur le lit, posa la sacoche à ses pieds, et en sortit un stéthoscope ainsi qu'une torche électrique de poche.

« Il fait un peu frais, si vous le souhaitez, je peux faire du feu, dit la femme qui s'était reprise.

— Vous êtes bien aimable, mais ce ne sera pas nécessaire : je ne pense pas en avoir pour très longtemps », remercia le docteur avec un sourire ; et il se pencha sur la figure du père.

« Mais... il est toujours vivant ! » se dit-il à la vue des yeux.

Il prit le poignet du vieil homme, nota l'absence de pouls et l'abaissement caractéristique de la température chez une personne décédée.

« Non, il est mort. »

Il déboutonna la chemise du vieil homme, et il ausculta son torse maigre où se croisaient quelques longs poils blancs, comme des herbes rares poussées sur un sol aride.

« Non, pas de doutes, il est bien mort. Pourtant, ses yeux... », se disait-il, tandis qu'il braquait le faisceau lumineux de la lampe sur la pupille de l'œil droit, puis sur celle de l'œil gauche. « Oui, c'est étrange... vraiment étrange. »

« Quel âge avait votre père ? demanda-t-il à la femme.

— Nous venions de fêter ses soixante-treize ans.

— Avait-il des crises de tétanie ? Était-il sujet à l'épilepsie ? interrogea-t-il en dépliant les doigts du cadavre.

— Non, absolument pas ! répondit-elle avec étonnement.

— Hum, hum, souffrait-il d'une maladie cardiaque, d'une affection pulmonaire ?

— Mais non !

— À quand remonte son dernier bilan médical ?

— D'aussi loin que je me souviens, mon père n'a jamais mis les pieds chez un médecin. Sa santé a toujours été excellente. Hier

encore, il faut vous dire que mon père était un grand marcheur, il a fait une longue promenade dans la forêt de Sombreal.

— À son retour, avez-vous observé chez lui des symptômes d'une lassitude anormale ? S'est-il plaint d'être fatigué ?

— Non non !

— Avait-il des soucis ?

— Des soucis ?

— Oui, d'ordre financier par exemple, que sais-je encore ? Soyez sans crainte, je serai une tombe, s'empessa-t-il d'ajouter.

— Non, pas d'ennuis de ce genre : je le saurais, je m'occupe de ses comptes... D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi il en aurait eu, mon père n'était pas un homme d'argent.

— Donc, pas de problèmes de santé, aucun trouble du comportement qui aurait pu trahir un mal latent ; pas de tracas non plus, reprit le docteur sur un ton égal. »

La femme marqua une hésitation avant de dire :

« Mon père avait effectivement changé ces derniers temps, mais je ne sais pas si... mais non, je ne crois pas que... »

— Dites toujours.

— Eh bien... Voilà, mon père n'a jamais été très loquace, toutefois, depuis la mort de ma mère, survenue il y a sept mois dans cette même chambre (sa voix se brisa sur cette partie de la phrase), en dehors des nécessités de tous les jours, on ne l'entendait plus. » Elle s'interrompit un instant, comme indécise. « Comment vous expliquer ? Il était dans un état où alternaient les absences et les moments de grande fièvre. »

— Le chagrin sans doute.

— Oui... et non. Bien qu'il eût pour ma mère une affection profonde et sincère, c'était autre chose que le chagrin.

— L'angoisse de la mort ? » lança le docteur, de nouveau penché sur le visage du défunt. « L'angoisse de sa propre mort ? enchaîna-t-il. Il arrive qu'on observe cette réaction après la perte d'un

proche... D'autant qu'à l'âge de votre père, l'issue fatale vers laquelle nous glissons tous se précisait.

— Non, il ne s'agissait pas de la mort... enfin si... enfin pas exactement...

— Pardonnez-moi, mais pouvez-vous être plus explicite ? »

Elle hésita encore.

« Oui ? » dit le docteur en se retournant vers elle.

Le visage de la femme s'était subitement fermé. Elle regrettait de s'être engagée sur la pente de la confiance sous le coup de l'émotion, et ne souhaitant pas révéler les pensées intimes de son père, des pensées qu'elle avait devinées confusément, elle faisait marche arrière.

« Rien. Il s'agit en fait de choses personnelles qui, j'en suis certaine, ne vous éclaireront guère sur le décès de mon père », dit-elle d'une voix un peu sèche.

Le docteur n'insista pas. Il demanda :

« Quelle était la profession de votre père ? »

— Pasteur.

— Pasteur ?

— Oui, pasteur protestant. Et c'était une vocation ! dit-elle en appuyant curieusement sur ce dernier mot.

— Hum, hum... pasteur protestant... une vocation », dit-il à mi-voix, comme pour lui-même.

Quelques secondes passèrent, et il se tourna vers la femme :

« Bien, selon toute vraisemblance, votre père a succombé à une crise cardiaque. Pour un homme de son âge, il n'y a rien de plus normal. » « Je veux dire que c'est malheureusement fréquent », rectifia-t-il devant l'expression ahurie de la femme.

Celle-ci porta son mouchoir à ses joues, prit une grande inspiration et articula avec une petite voix :

« Docteur, je voulais vous dire... »

— Oui ?

— Vous... vous avez vu les yeux de mon père?

— En effet, je dois dire que c'est tout à fait étonnant. Si la pupille est dilatée, au point d'ailleurs d'effacer la presque totalité de l'iris, si elle ne palpite plus, l'expressivité est réelle et frappante. En outre, il manque la flaccidité du globe oculaire et l'aspect glaireux de la cornée. S'il n'y avait pas les autres signes pour confirmer le décès, on pourrait croire que votre père est toujours de ce monde.

— Ah? » dit-elle, surprise, manifestant ainsi qu'elle n'avait jamais douté de son trépas, et elle ajouta :

« En fait, ce n'était pas le sens de mon propos.

— Ah bon? Alors quoi?

— Eh bien... Avez-vous observé comme ils expriment une grande frayeur?

— Oui?

— En fait, on... on dirait que mon père est mort de peur!

— Mort de peur? dit le docteur, interdit.

— Diriez-vous que c'est impossible? lança-t-elle, agressive.

— Non, certes non, mais cela me semble devoir être une chose exceptionnelle. Puis il faut un terrain favorable, c'est-à-dire un cœur malade ou fatigué. Votre père avait soixante-treize ans, c'est déjà un âge respectable pour un homme.

— Mon père avait un cœur en parfait état : il n'a jamais connu la moindre alerte!

— Ce n'est pas suffisant : il arrive que des personnes décèdent sans que rien ne pût le laisser prévoir. Tout est normal, jusqu'au jour où... D'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit que votre père n'avait jamais consulté pour quelque motif que ce soit? Son cœur était peut-être, que dis-je, sûrement usé, et vous l'ignorez. » « Et puis, de quoi pouvait-il avoir peur dans cette chambre? demanda-t-il en accompagnant ses paroles d'un geste circulaire de la main.

— Je pensais à un cauchemar.

— Un cauchemar ?

— Oui, un cauchemar ! » lâcha-t-elle d'une voix aigüe qui disait son irritation. « Mon père conserve au fond de ses prunelles l'expression de l'effroyable terreur née de ce cauchemar, une terreur qui l'a finalement terrassée.

— Mais non ! c'est tout simplement la peur naturelle au moment de mourir !

— Avez-vous vu beaucoup de personnes mourir dans leur lit avec cette peur-là dans les yeux ?

— Euh... Non... À vrai dire, pour moi, c'est inédit.

— Et comment l'expliquez-vous ? Vous l'avez dit à juste titre, rien dans cette pièce n'est propre à susciter pareil sentiment.

— Je dois avouer que c'est troublant, mais...

— Donc, c'était un cauchemar ! coupa-t-elle.

— À la fin, pourquoi tenez-vous tant à la thèse du cauchemar ! s'exclama-t-il. En faisait-il souvent ? Avait-il des raisons pour cela ?... Tout à l'heure, vous ne m'avez pas tout dit : il y avait un rapport, n'est-ce pas ? »

Pas de réponse.

« Écoutez, si vous ne voulez pas en parler, n'allons pas plus loin... Et quand ce serait un mauvais rêve, qu'est-ce que cela changerait ? Il n'en demeurerait pas moins une cause indirecte, en définitive secondaire : j'insiste, si le cœur a lâché, c'est qu'il était fragile.

— Alors c'était une vision, dit-elle le regard dans le vague.

— Une vision ! s'exclama-t-il dans un haut-le-corps. Non, excusez-moi d'avoir à vous le dire aussi brutalement, mais votre peine vous égare... Puis ce qui est valable pour le cauchemar l'est aussi pour la vision... Vraiment, non, pardonnez-moi, mais cette discussion ne mène nulle part.

— Tout de même, fallait-il que cela soit terrifiant, murmura-t-elle, sourde aux paroles du docteur, obsédée par son idée.

— Je comprends votre désarroi, mais je vous assure, vous vous torturez inutilement, dit-il d'une voix apaisante, en lui touchant le bras.

— Oui, vous avez peut-être raison », consentit-elle à dire, mais sans réelle conviction, et elle baissa le front tandis qu'une secousse soulevait sa poitrine.

Une sonnerie retentit au rez-de-chaussée.

« Ce doit être ma sœur, dit la femme. Excusez-moi, il faut... je vais lui ouvrir!

— Allez, je vous suis. »

Elle sortit, et son pas rapide s'éloigna dans le long couloir qui menait à l'escalier.

Le docteur rangea le stéthoscope et la lampe électrique dans la sacoche ; mais, contrairement à ce qu'il avait dit à la femme, il ne se leva pas pour quitter la pièce.

Assis au bord du lit, au contact du cadavre, il regardait, il écoutait. Peu à peu, l'atmosphère lui apparaissait pesante, et un malaise l'envahissait qu'il éprouvait pour la première fois depuis qu'il faisait des constats de décès.

Étaient-ce les paroles de la femme qui faisaient leur chemin dans le lit de son cerveau ? Était-ce le silence ? Nulle rumeur ne venait du dehors, pas un bruit ne montait de l'intérieur de la maison. Était-ce la chambre, cette chambre si triste, si désespérante, si faiblement éclairée par la lampe de chevet qu'elle lui faisait l'effet d'un tombeau visité à la lueur déclinante d'un flambeau ? Ou alors, n'était-ce pas le cadavre ? Pas le cadavre en tant que tel – des cadavres, il en avait côtoyé de nombreux dans sa carrière, et celui-ci ne différait guère des autres quant à son apparence générale –, mais ses yeux ! Ses yeux vers lesquels les siens revenaient sans cesse maintenant qu'il était seul !

Ces yeux-là n'étaient décidément pas normaux. Ils n'avaient pas cette brume grise que la mort tend d'ordinaire comme un

voile de deuil, ils avaient gardé une limpidité étonnante, surnaturelle. Et fixant le mur au-dessus de la cheminée, ils semblaient voir encore, et ce qu'ils voyaient paraissait au-delà de la pierre, au-delà de la réalité, au-delà de la vie! Et leurs prunelles qui brillaient d'un effroi intense et douloureux, leur fixité même, produisaient sur sa personne une impression pénible.

Secouant enfin l'espèce de torpeur qui engourdisait ses facultés, rompant le sombre envoûtement qu'exerçaient sur lui les terribles yeux, il abaissa les paupières du pasteur, avant de couvrir son corps avec le dessus-de-lit.

Puis il se dirigea vers le lavabo situé dans un renforcement du mur à gauche de la cheminée. Il maugréa en constatant que l'eau froide coulait seule, mais il se savonna jusqu'aux poignets et se rinça avec un soin scrupuleux.

Alors qu'il était en train de s'essuyer, il fronça les sourcils, arrêtant tous mouvements : il avait cru entendre un murmure qui rappelait le gazouillis des petits enfants! Il tendit l'oreille : plus rien! Il se retourna, embrassant du regard l'ensemble de la chambre : personne! Son attention se reporta sur le corps du vieil homme : il n'avait pas bougé. Mais, gagné par le doute, il se rapprocha du lit en se disant : « Me serais-je trompé? Serait-il toujours en vie? Non, c'est impossible! Pourtant... pourtant, ce murmure. »

Les nerfs à vif, il tira d'une main fébrile sur le dessus-de-lit : le corps se trouvait dans la position où il l'avait laissé avant de rejoindre le lavabo.

Par précaution, bien qu'à regret, il décida de l'examiner de nouveau. Il releva les paupières du cadavre et eut un mouvement de recul devant l'expression inchangée de ses yeux. « Du calme, du calme! » se dit-il en respirant à fond. Il prit le poignet du vieil homme; il écouta à sa poitrine; il pinça même un de ses seins : pas la plus petite réaction, pas le moindre signe de vie, il était on

ne peut plus mort, rigide comme un morceau de bois, froid comme le marbre. « Bah, j'aurai rêvé », pensa-t-il à propos du murmure, sans parvenir à se convaincre totalement, et toujours aussi troublé par le terrible regard.

Puis il s'aperçut que l'eau continuait à couler. Il alla fermer le robinet, et, tout à coup, il s'exclama : « L'eau ! Mais oui, bien sûr, c'est l'eau, c'est le bruit de son écoulement qui aura joué un mauvais tour à mon imagination. » Et avec une sorte de moquerie dirigée contre lui : « Suis-je bête ? Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? » et encore : « Quant aux yeux, c'est une de ces bizarreries, un de ces cas inexplicables – une exception en définitive – que l'on rencontre parfois dans notre profession. Pas de quoi perdre son sang-froid ! Dans quelques heures, ils auront l'aspect qu'ils ont chez tous les morts... Oui, ce n'est qu'une question de temps. »

L'esprit rasséréiné, pénétré de ce sentiment de délivrance que ressent toute personne qui croit avoir dompté sa peur en trouvant à l'expliquer, il récupéra sa sacoche, éteignit la lumière et se dirigea vers la porte d'un pas assuré.

Il tirait la poignée, quand son sang se figea dans ses veines : derrière lui, un rire grave et lent – comme remonté du fond d'un puits –, un rire sardonique résonnait dans le silence de la pièce.

Il ne se retourna pas, mais sortit promptement. Et dans le couloir enténébré, il marcha plus vite qu'à l'ordinaire. La mort en rit toujours.

Table

	11
La Rencontre	21
Dans le blanc	43
Le Sac ou Gorges en feu	65
Mauvaises vues	87
Comme au cinéma	109
Un rémouleur?	117
Samedi soir	131
La mort en rit toujours	

ISBN : 978-2-37107-163-6
Hypallage Editions